NUMÉRO 19 SEPTEMBRE 1948

Illinois U Library

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

MISSION DU ROMANCIER
Chronique de Charles PLISNIER

LA MALÉDICTION DE L'OR
Nouvelle inédite d'André MAUROIS
de l'Académie Française

NOUS IRONS A VALPARAISO
Comédie en quatre actes de Marcel ACHARD

Fondateur :
Georges OUDARD

Directeur :
G. CAHEN-SALVADOR

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
" FRANCE-ILLUSTRATION "
13, rue Saint-Georges
PARIS - IX°

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Avec *Ravage* et *le Voyageur imprudent*, René Barjavel s'est spécialisé dans le « roman extraordinaire », genre qui a rencontré jusqu'ici peu de crédit en France, où les récits de Wells, pourtant si admirablement combinés et construits, et certains contes de Marcel Aymé ont, seuls, forcé l'attention. C'est peut-être que ces livres visent rarement à procurer le plaisir gratuit d'une imagination débridée ; ils s'obstinent toujours à vouloir nous faire la leçon sous le couvert d'une affabulation romanesque.

La leçon, malheureusement, est toujours trop apparente : il s'agissait, hier, de nous dénoncer les méfaits d'une mécanisation à outrance (et cela n'a pas empêché les automobiles ou l'aéroplane de s'intégrer à notre vie) ; ou, aujourd'hui, de prévoir les catastrophes dues à la désintégration atomique (et l'on trouvera tout naturel demain d'utiliser un moteur fonctionnant avec quelques milligrammes d'uranium).

Une peinture imaginaire de notre avenir nous amuserait peut-être. Elle nous agace lorsqu'elle prétend nous mettre en garde contre des dangers. C'est toujours le cas depuis les « contes philosophiques » de Voltaire, car aucun de ces écrivains ne s'avise de penser que nous continuerons peut-être à vivre tout simplement et tirerons sans doute bien du plaisir des voyages dans la lune ou des moteurs à effet instantané.

Dans *le Diable l'emporte* (Denoël, éditeur), René Barjavel a mis tout son talent de conteur, fin, ironique et subtil, au service d'un thème bien contestable. Il a voulu, avoue-t-il dans sa préface, nous donner un peu de bonne humeur au moment de notre dernière heure. La bonne humeur, certes, nous a été procurée, et il faut en remercier l'auteur. Mais pourquoi diable irions-nous penser que notre dernière heure est déjà venue ?

Nous sommes en 1945 dans une petite ville de la province française, qui a été détruite aux deux tiers par les bombardements. La municipalité a réquisitionné pour les sinistrés les pièces vacantes dans les immeubles qui n'ont pas été touchés ; les familles de Blémont vivent donc entassées les unes sur les autres. Comme il n'y a plus de lycée, les classes se tiennent dans les cafés...

Un « petit collaborateur » local traqué par la police et ses concitoyens trouve asile chez un brave homme que « *ses convictions*, dit l'auteur, *condamnent à une prudence hypocrite* ». Les partis politiques vainqueurs, les communistes surtout s'efforcent de tenir ferme entre leurs mains le pouvoir, parfois exorbitant, qu'ils ont reconquis. La grande masse des Blémontois accepte avec passivité les inconvénients de ces diverses situations...

Tels sont quelques-uns des principaux thèmes que Marcel Aymé a utilisés dans son dernier roman : *Uranus* (Gallimard, édit.). Il ne peut être question ici de le résumer davantage. Comme toujours avec l'auteur de *Travelingue*, l'affabulation est d'une richesse d'invention extraordinaire ; chaque fait nouveau en amène un autre suivant les lois d'une implacable causalité dont on se demande toujours à quel moment elle va sortir des limites imposées par le réel. Ce n'est jamais le cas avec *Uranus* ainsi que nous l'avons vu tant de fois dans les récits fantastiques de Marcel Aymé : *la Vouivre*, *le Passe-Murailles*...

Tout est inventé, certes, dans ce nouveau roman, mais l'imagination de l'écrivain n'a voulu à aucun moment s'écarter d'une conception — vérifiée ou non, la question n'est pas là pour l'instant — d'une certaine figure du monde français tel qu'il pouvait se présenter dans l'immédiat après-guerre. Marcel Aymé a lui-même avoué que son ambition s'était bornée « *à restituer le climat de l'année 1945.* »

Il faut donc d'abord juger *Uranus* en tant que roman d'époque. Pour tous ceux qui l'ont vécue avec assez d'attention critique et qui avaient assez de détachement d'esprit pour ne pas être influencés, soit par leur attitude plus ou moins apathique sous l'occupation, soit par les passions qui les avaient agités pendant cette période, l'année 1945 aura sans doute été une des plus curieuses qu'ils aient connues. Marcel Aymé prétend avoir été un observateur avisé des contingences et avoir contemplé les agissements de ses contemporains avec le maximum d'impartialité. On est tout prêt à lui faire crédit.

Dans la mesure où cet écrivain, en dehors de ses œuvres de pure imagination, s'est attaché à peindre son époque on ne peut, en effet, que lui faire crédit. *Travelingue*, déjà cité, puis certains contes du *Passe-Murailles* nous ont apporté la preuve que Marcel Aymé appartenait à cette classe d'artistes pour qui le monde extérieur est une chose donnée, amusante en soi comme tout ce qui est vivant et qui ne manque pas d'intérêt pour une étude désintéressée.

Et c'est en vain qu'il fut sollicité de droite ou de gauche ; ce sont là des mots et des classifications qui n'ont aucun sens pour lui. Il put tout aussi bien, avant la guerre, publier ses œuvres dans des magazines étiquetés « à gauche » que, sous l'occupation, dans cet immonde *Je suis Partout* qui devait disparaître dans les fourgons allemands.

Marcel Aymé est l'un des derniers exemples de l'écrivain qui se prétend *détaché* au moment où tous ses confrères feraient une maladie de ne pas être *engagés* soit dans telle philosophie, soit dans telle politique.

Mais qu'un écrivain prenne pour prétexte à son roman la construction des ponts et des barrages et il se mettra aussitôt à dos tous les ingénieurs ; ceux-ci lui reprocheront son incompétence et ses erreurs de jugement. L'ambition d'*Uranus* était de restituer le climat si particulier de 1945. Il ne se rencontrera, je pense, aucun Français ayant gardé un souvenir assez net de cette année pour trouver que le dessein avoué de l'auteur ait été atteint. Certains remarqueront aigrement que l'un des principaux héros du livre, le « petit collaborateur » Loin, représente seulement la plus insignifiante des « victimes » de l'épuration ; ce sont ceux pour qui cette période de l'occupation fut faite de fructueuses années qu'ils regrettent au fond de leur cœur. Les autres seront choqués par la caricature que donne, de leur action désintéressée pendant ces années, de leur foi, de leurs souffrances, le tableau ironique de Marcel Aymé ; ils connaissent les abus qui ont été commis en leur nom après la Libération ; ils ne les excusent pas, mais s'ils les regrettent ils ne renient rien de leurs illusions d'alors ; tout au plus, peuvent-ils leur en vouloir de

(Lire la suite page 3 couverture.)

Illinois U Library

Nous avons le plaisir de rappeler à nos lecteurs que, pour répondre au désir exprimé par la majorité d'entre eux,

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

paraîtra désormais **DEUX FOIS PAR MOIS**

Notre prochain fascicule (numéro 20) portera donc la date du

1ER OCTOBRE 1948

En raison de cette amélioration, le prix de l'abonnement annuel (strictement réservé aux abonnés de FRANCE-ILLUSTRATION hebdomadaire) se trouve ainsi fixé :

France : **Un an : 1.000 fr. — 6 mois : 500 fr.**

Étranger : **Un an : 1.360 fr. — 6 mois : 680 fr.**

Pour les abonnements couplés, voir les tarifs détaillés dans FRANCE-ILLUSTRATION

Dans notre premier numéro d'Octobre

LE RÉCENT GRAND SUCCÈS
DU THÉATRE DES AMBASSADEURS

VOYAGE A WASHINGTON

la comédie en trois actes de GARSON KANIN adaptée par BRONJA et René CLAIR

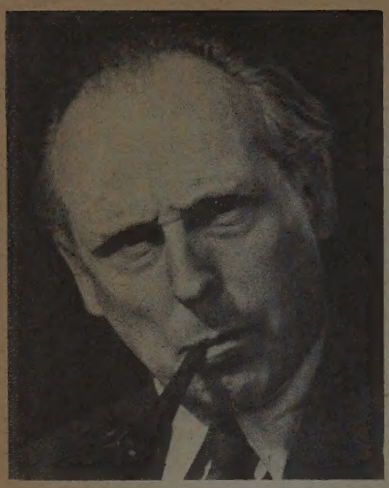


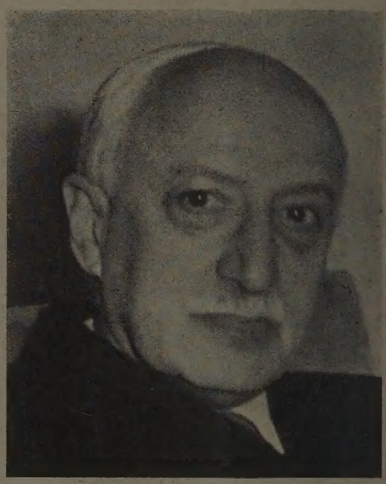
Photo J. M. Marcel.

CHARLES PLISNIER

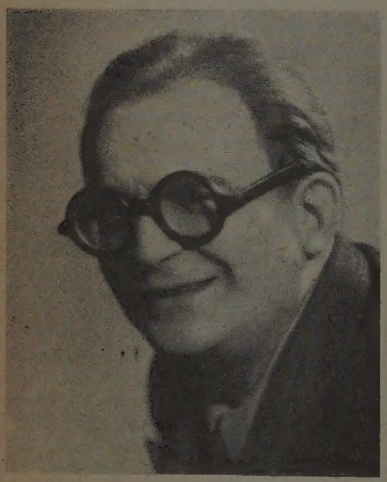
Encouragé par Émile Verhaeren, Charles Plisnier était encore lycéen à Mons (Belgique) lorsqu'il publia, en 1914, son premier recueil de poèmes. En 1919, il fait ses études de droit à Bruxelles, mais, une fois avocat, donne sa préférence à la politique plutôt qu'aux lettres... Auxquelles, en 1922, il revient d'ailleurs après de retentissants démêlés avec le parti communiste. Cette expérience ne lui aura pas été inutile. Après avoir publié en Belgique de nombreux recueils de poèmes et fondé quelques revues, il donne, en 1933, un recueil de nouvelles : *Figures détruites*, et, en 1936, un gros roman : *Mariages*, pour lequel la critique réclame le prix Goncourt. Mais c'est l'année suivante seulement que l'Académie Goncourt, rompant avec sa tradition, couronnera le Belge Charles Plisnier. Entre temps, Plisnier s'est installé en France. Il commence la publication d'un vaste roman : *Meurtres*, dont le dernier et cinquième volume paraît en 1941. Depuis la libération il a publié de courts romans et les deux premiers tomes d'un nouveau roman-fleuve : *Mères*, à la suite duquel il travaille en ce moment.

ANDRÉ MAUROIS

Est-il nécessaire de rappeler à nos lecteurs les grandes étapes de la carrière littéraire d'André Maurois ? Même sans avoir lu ses *Mémoires* (Flammarion, édit.), dont le premier volume vient de paraître, tous savent que, né à Elbeuf dans une famille de drapiers, il s'était mis au métier familial depuis quelques années déjà lorsqu'éclata la guerre de 1914. *Les Silences du colonel Bramble*, d'abord, puis *Ariel ou la vie de Shelley* vinrent, peu après 1918, démontrer que le jeune Émile Hertzog avait eu raison d'abandonner l'industrie pour se consacrer tout entier aux lettres. Ses ouvrages ultérieurs qu'il devait continuer à signer de son nom de plume désormais célèbre : André Maurois, lui assurèrent la fidélité des admirateurs du colonel Bramble ou du docteur O'Grady. Tour à tour romancier, biographe d'hommes célèbres, essayiste, historien, André Maurois bâtissait ainsi une œuvre dont la qualité devait lui valoir d'être appelé à l'Académie française. Pendant la dernière guerre il se fixa aux États-Unis, où il mena une vie très retirée. Il travaille actuellement à une *Vie de Proust*.



Phot. " Le Figaro ".



Phot. Carlet aîné.

MARCEL ACHARD

Après des études incertaines dans un collège lyonnais et deux ans de vache enragée à Paris, Marcel Achard avait enfin fait des débuts laborieux dans le journalisme en commentant le cours des légumes aux Halles pour *l'Œuvre* de Gustave Téry. Mais il accédait bientôt au courrier dramatique et se mettait à écrire pour le théâtre. Deux pièces en un acte, puis *Celui qui vivait sa mort* furent accueillis assez fraîchement. Le vrai succès vint avec le célèbre *Voulez-vous jouer avec moa* (1923). Ce succès ne devait plus se démentir. Faut-il rappeler : *Malbrough s'en va-t'en guerre* (1924), *Jean de la Lune* (1929), *Domino* (1931), *Pétrus* (1933), *le Corsaire* (1938)... et tant d'autres pièces jusqu'à cette comédie : *Nous irons à Valparaiso*, que vient de reprendre le théâtre des Ambassadeurs, après cent cinquante représentations la saison dernière à l'Athénée. Marcel Achard n'est pas seulement un auteur dramatique fécond : il a écrit soixante-treize films, seul ou en collaboration, et il va mettre en scène lui-même une deuxième version de *Jean de la Lune* avec Danielle Darrieux, François Périer et Claude Dauphin.

MISSION DU ROMANCIER

par CHARLES PLISNIER

S'IL fallait en croire certaines gens, la littérature serait, pour une grande part, responsable de l'anarchie morale dans laquelle la guerre a surpris l'Europe.

Je crois que la littérature ne mérite « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ».

Je dis qu'elle ne mérite pas cet excès d'honneur, car c'est se méprendre singulièrement que de lui prêter un pouvoir si grand sur l'évolution des sociétés. Elle exprime celles-ci, elle ne les commande point. Se fût-il trouvé, sous Louis-Philippe, moins d'arrivistes et de spéculateurs, de criminels et de paillards si Balzac n'eût peint Rubempré et Nucingen, Vautrin et Hulot ?

Je dis qu'elle ne mérite pas cette indignité, car il s'en faut de beaucoup que les œuvres qui reçurent l'audience du public dans les années 1920 à 1940 n'aient fait que du mal. Je vois, au contraire, nombre d'écrivains d'hier — et parmi ceux qu'on accusait assez témérairement de détruire — qui ont fait quelque bien.

Ce qui frappe le plus dans le débat qui s'est institué, c'est l'importance donnée aux « sujets » traités. « Changez de sujet ! dit-on aux romanciers. Nous en avons assez de ces histoires qui ne montrent des hommes que leurs hontes, leurs fautes et leurs faillites. »

Ce qui étonne le plus, c'est la candeur dont témoigne une telle invitation. Oublie-t-on que toute œuvre littéraire valable plonge ses racines dans la chair et le sang ?

Sans doute y a-t-il romancier et romancier. Mais le « marchand d'histoires » ne m'intéresse pas. Seul m'intéresse le créateur authentique, j'entends : celui qui ne triche ni ne joue, celui qui n'obéit qu'aux injonctions d'une vocation profonde, celui qui livre un message sans quoi « quelque chose manquerait aux hommes ». Celui-là ne « choisit » pas sa vision du monde. Le thème du livre qu'il écrira existe dans son esprit avant même « qu'il le connaisse » : il s'impose à lui « comme une obsession », avec une « nécessité contre laquelle il ne peut rien ». Pas plus qu'il n'appartient à personne de demander à une femme un enfant qui soit sain, qui soit blond ou qui soit pur, il n'appartient à personne de demander à l'écrivain une œuvre à la mesure des besoins ou des goûts du temps. Car son œuvre sera le fruit imprévisible et pour ainsi dire fatal de son « accolement » avec la vie.

L'alternative est celle-ci : la liberté totale ou le silence.

Que les réformateurs trop zélés qui prétendent régenter les choses de l'esprit prennent bien garde à ce silence ! Quelles balances ont-ils pour peser ce qui sert et ce qui nuit ? Que de livres condamnés par leur temps comme inopportuns ou pernicieux qui forment aujourd'hui le meilleur de notre patrimoine spirituel et servent de bréviaires aux hommes ! La postérité, seule, juge sans erreur. Les générations font leur profit et leur trésor de richesses méprisées par ceux qui assistèrent à leur naissance. Un roman peut paraître abominable à l'échelle du jour, qui « sert » à l'échelle des siècles.

Malheureusement, ces silences ne sont point perçus. Ceux-là les couvrent de leur bruit qui peuvent tout imaginer parce que aucune vision ne s'impose à eux, qui peuvent tout dire parce qu'ils ne pensent rien, qui peuvent exalter n'importe quoi parce qu'ils méprisent tout — et eux-mêmes. Il s'agit de ne pas étouffer les voix noires et impérieuses, pour donner audience aux marchands d'optimisme qui vendent leurs bonbons littéraires comme bonneteurs en foire.

Je crains que cette manière de poser le problème ne choque beaucoup de bons esprits. Ils y verront peut-être une sorte de chantage emphatique et ridicule. « Quoi ! diront-ils. Le message de ces « créateurs authentiques » est-il nécessairement de ceux qu'il vaudrait mieux faire taire aujourd'hui ? Ne se peut-il donc que ces gens apportent des visions de pureté, de courage et d'héroïsme ? » Et tout aussitôt ils évoqueront Corneille.

Je ne dis pas qu'aucun des géants qui ont fait le patrimoine spirituel de l'humanité n'ait apporté un message exaltant. Il faut reconnaître pourtant que la plupart d'entre eux furent des génies noirs, qu'ils semblaient avoir le vertige des gouffres :

ainsi Eschyle et Shakespeare, Dante et Balzac, Racine et Dostoïevsky. S'ils vivaient aujourd'hui, faudrait-il éteindre leurs voix et, à la manière dont l'entendait Platon, chasser ces « corrupteurs » de la République ?

Qu'on y songe, pourtant : s'ils donnèrent à leurs contemporains une vue désolante du monde, il n'y eut pas, à l'échelle des siècles, hormis les saints, de plus grands purificateurs d'hommes. Les œuvres d'art survivent aux empires ; elles luisent sur leurs poussières. Une chose paraît nuisible aux yeux des vivants ; les générations la ramassent et disent : « C'était un diamant. » Téméraires ceux qui veulent se faire juges et empêcher ces choses d'éclore au jour !

« Changez vos thèmes ! », crient les idéologues aux créateurs. Autant vaudrait dire : « Changez votre être, la forme de votre cœur, le rythme de votre sang ! » Imagine-t-on Dostoïevsky, si Russe, si patriote, si patriote russe, « changeant ses thèmes » après 1855 et Sébastopol ? Cette idée est comique. Si grand que fussent les désastres de sa patrie, son devoir n'était-il pas de continuer son travail d'ausculteur illuminé ? Il servait ainsi.

Il n'y a pas « des » sujets. Il n'y a qu'« un » sujet : l'homme, l'homme et encore l'homme. L'homme aux prises avec les sept péchés. L'enfance, l'amour, la mort, le sourd orage de la foi qui fait son chemin dans les âmes, les embrase ou s'éteint.

Qu'importent les apparences, les gestes ? Les gestes sont les mêmes depuis des millénaires, depuis l'arbre et le serpent. Ce qui importe, c'est l'âme des hommes.

Voici l'adultère. Ce thème passe à travers toute la littérature universelle. Il est aussi vieux que l'appétit. Mais les uns en ont peint les plaisirs — ce qui se voit seulement ; ils sont demeurés au bord du drame ; leurs œuvres sont oubliées. Les autres ont découvert, sous la volupté des corps, la plaie des âmes et leur tourment ; leurs œuvres demeurent. Et qui a le plus purifié : l'auteur d'une idylle bien rose ou Tolstoï montrant Anna Karénine crucifiée dans son amour et poussée par son dégoût jusqu'à ce désespoir qui n'a point de pardon ? Si j'étais moraliste, je demanderais, au lieu de l'optimisme émasculant, des peintures noires, de l'angoisse et des affres.

Ce qu'il faut réprouver, ce n'est pas le « sujet » du drame, c'est la complaisance du peintre. Sauf quelques démoniaques qui, dans leur révolte contre Dieu, idéalisent le mal, les créateurs authentiques voient cette misère dans son horreur et sa vérité.

Un homme trompé rencontre, après des années, l'amant de sa femme et se lie avec lui. Suivant les cas, on a un roman à succès assez immonde ou cet « Eternel Mari », de Dostoïevsky, qui est une des œuvres les plus brûlantes et les plus pures de la littérature universelle.

Une femme aime son beau-fils et entreprend de le séduire. Suivant les cas, on a un ignoble roman à cocktails et à sleepings ou « Phèdre ».

Un homme fait tuer le mari d'une femme pour la lui ravir à jamais. Suivant les cas, on a un hideux drame du « milieu » ou ces versets d'or du second livre de Samuel dans lequel on voit se débattre David, Urie et Bethsabée. « Mais la chose que David avait faite, dit doucement le chroniqueur, déplut à l'Eternel. »

S'agit-il donc de « sujets » ? Non. Mais là, la complaisance, l'impuissance à plonger au fond de l'être ; ici, la religion de la vérité, l'accouchement de l'âme au fer rouge. Et celui-là ne saurait scandaliser qui étale aux yeux des hommes, dans le seul souci de dire le vrai, le spectacle des misères terrestres et des âmes en état de transes au milieu du bien et du mal.

Qu'il y ait entre le créateur et son sujet, suivant la haute et dure parole de Jacques Maritain, « une certaine connivence », c'est incontestable. Singulièrement, le romancier chrétien, au moment qu'il arrache le voile d'un être livré au péché, pèche avec sa créature. Sinon, ce n'est pas un romancier ; c'est un photographe, et de cette espèce basse de photographes qui, justement, tirent profit de l'érotisme. Ainsi lui arrive-t-il d'écrire dans les affres et la honte. Mais cette honte ne déshonore point. Il la préfère à celle du mensonge. Car la littérature de patronage lui paraît haïssable à l'égal de celle de maison du peuple. On ne commet pas Dieu hors des chemins de la vérité.

Et, sans doute, concédera-t-on que les romanciers dignes de ce nom sont ceux pour qui « la psychologie existe », et qu'ils apparaissent d'autant plus grands qu'ils peignent plus exactement le for intérieur des hommes. Truisme que cela. Mais ce n'est pas non plus de psychologie qu'il s'agit.

Le créateur authentique ne peint pas pour le vain plaisir de peindre. Qu'il le veuille ou non, « qu'il le sache ou non », ce qu'il fait, au moment même qu'il fouille dans ses créatures, c'est jeter des lueurs dans les ombres qui sont les ombres de tous, c'est confesser ces vivants épars, inconnus, perdus, qui, sans lui, ne connaîtraient point toujours leur mal ; c'est leur montrer le bestiaire obscur qui grouille dans leur âme, afin, peut-être, que, troublés, épouvantés, « ils se voient enfin » et songent sur eux-mêmes.

N'est-ce pas une mission assez haute ? Et à ceux qui font cela, doit-on demander, pour créer une euphorie artificielle — plus mortelle que n'importe quelle inquiétude — de détourner les yeux, d'adoucir leur rigueur ?

Parce que les romanciers ne le montreraient plus, le mal en existerait-il moins ? Ou si, plutôt, il serait comme ces maladies ignorées de ceux-là mêmes qu'elles tuent, nommées honteuses parce que chacun s'en croit seul affligé, et qui rongent sourdement le corps social ?

Les romans authentiques sont des questionnaires secrets.

Voilà, dit le romancier, la plaie de celui-ci, de celui-là, sa lâcheté, son doute, son égoïsme. N'es-tu pas un peu ainsi ? Ne portes-tu pas au fond de ton être des maux tout semblables ? Ne te sens-tu pas capable de sombrer dans un gouffre pareil ? Fais l'inventaire de tes misères et de tes fautes, ici, devant ce livre, dans le secret de ton cœur. Cruellement, impitoyablement, considère-toi dans ta vérité. Ce n'est pas moi qui suis chargé de t'apporter le secours ; j'ai pour mission seulement de toucher ton âme et de te dire : « Tu as ce mal. » Et je ne ferme pas l'espérance.

LA MALÉDICTION DE L'OR

Nouvelle inédite d'ANDRÉ MAUROIS,

de l'Académie Française

J'AVAIS remarqué, dès mon entrée dans ce restaurant de New-York dont j'étais habitué, le petit vieillard qui, assis à la première table, mangeait un *steak* épais et saignant. La viande rouge avait attiré mon attention, car elle était alors très rare, mais aussi le visage triste et fin de l'homme. Certainement je l'avais connu jadis, à Paris ou ailleurs. Dès que je fus moi-même installé, j'appelai le patron, Périgourdin actif et adroit qui avait su faire, de cette cave étroite, un repaire de gourmets :

— Dites-moi, monsieur Robert, le client à droite de la porte, c'est un Français, n'est-ce pas ?

— Lequel ? Celui qui est seul à sa table ?... C'est M. Bordacq. Il est ici tous les jours.

— Bordacq ? L'industriel ? Mais oui, je le reconnais maintenant... Je ne l'avais jamais vu chez vous.

— Parce que d'habitude il vient avant tout le monde... C'est un homme qui aime être seul.

Le patron se pencha vers ma table, puis, à mi-voix :

— Ils sont bizarres, lui et sa dame, vous savez... Très bizarres. Vous le voyez seul à déjeuner. Eh bien, si vous veniez ce soir, à 7 heures, vous trouveriez sa femme seule à dîner. On croirait qu'ils ne veulent pas se voir. Et pourtant ils sont dans les meilleurs termes ; ils vivent ensemble à l'hôtel Delmonico... Pour moi, c'est un mystère, ce ménage.

— Patron, dit un garçon, l'addition au 15.

M. Robert me quitta, mais je continuai de penser à ce couple. Bordacq... Bien sûr, je l'avais connu à Paris. Entre les deux guerres, on le voyait souvent chez Fabert, l'auteur dramatique, qui montrait pour lui un goût inattendu, né sans doute de ce qu'ils avaient la même marotte, celle des placements sûrs, et la même terreur, celle de perdre leur fortune... Bordacq... Il devait avoir près de quatre-vingts ans. Je me souvenais que, vers 1923, il venait de se retirer des affaires, avec un nombre respectable de millions. Il était alors affolé par la baisse du franc :

— C'est insensé ! disait-il. J'aurai travaillé quarante ans pour me retrouver sur la paille. Non seulement mes rentes et mes obligations ne valent plus rien, mais les actions industrielles ne montent pas. Notre argent nous fond dans les doigts. Comment passerons-nous nos vieux jours ?

— Faites comme moi, lui disait Fabert. J'ai mis tout ce que je possède en livres sterling... Voilà une monnaie de tout repos.

Quand je les revis, trois ou quatre ans plus tard, ils étaient l'un et l'autre déconfits. Bordacq avait suivi les conseils de Fabert ; là-dessus s'était produit le relèvement du franc par Poincaré et la livre avait fortement baissé. L'idée fixe de Bordacq était maintenant d'échapper à l'impôt sur le revenu, dont le taux montait.

— Vous êtes un enfant, lui répétait Fabert.

Faites donc comme moi... Il y a une valeur stable, et une seule : c'est l'or... Si vous aviez, en 1918, acheté un lingot d'or, vous n'auriez pas eu de revenus apparents, vous n'auriez jamais payé d'impôts et vous seriez aujourd'hui plus riche... Transformez en or tout ce que vous possédez et dormez sur les deux oreilles.

Les Bordacq avaient obéi ; ils avaient acheté un lingot d'or, loué un coffre et goûté de vifs plaisirs à aller, de temps à autre, entr'ouvrir la porte du sanctuaire pour rendre hommage à leur dieu. Puis je les avais perdus de vue pendant dix ans. Un jour de 1937 je les avais rencontrés, lui triste et distingué, elle exubérante et naïve, petite vieille bien propre en robe de soie noire à jabot de dentelles, chez un marchand de tableaux du Faubourg-Saint-Honoré. Timidement, Bordacq m'avait consulté :

— Vous qui êtes un artiste, croyez-vous, cher monsieur, que les impressionnistes aient encore une chance de hausse ?... Vous ne savez pas ?... On me dit que oui, mais ils ont déjà beaucoup monté... Il fallait se mettre dans le marché au début du siècle... Evidemment, l'idéal serait de connaître la nouvelle école qui leur succédera et qu'on aurait aujourd'hui pour un morceau de pain. Seulement voilà, personne ne peut là-dessus me donner de garanties... Quelle époque ! Les experts eux-mêmes ne savent rien ! Enfin, vous m'avouerez que c'est, incroyable ! Je leur demande : « Et qu'est-ce qui va monter maintenant ? » Ils hésitent, mon cher, ils pataugent. Les uns disent Utrillo, les autres Picasso... Mais tout ça est déjà trop connu.

— Et votre lingot d'or ? lui dis-je.

— Je l'ai toujours... Je l'ai toujours... Mais le gouvernement parle de réquisitionner l'or, d'ouvrir les coffres... C'est affreux... Vous me direz : la sagesse serait de tout mettre à l'étranger... Sans doute, mon cher, sans doute... Mais où ? Le gouvernement britannique est aussi dur que le nôtre ; la Hollande et la Suisse sont trop exposées en temps de guerre... Il y a bien les Etats-Unis, mais, depuis Roosevelt, le dollar lui-même... Et puis il nous faudrait y aller vivre, pour ne pas risquer d'être un jour coupés de notre ligne de retraite.

Je ne sais plus ce que j'avais alors répondu. Ils commençaient à m'irriter, ces Bordacq, accrochés à leur magot en un temps où une civilisation s'écroulait. En sortant de la galerie, j'avais pris congé d'eux et les avais regardés s'éloigner à petits pas prudents, tous deux vêtus de noir, corrects et lugubres. Et voilà que je les retrouvais dans Lexington Avenue, au *Serpent d'or*. Qu'étaient-ils devenus pendant la guerre ? Comment avaient-ils échoué à New-York ? Je me sentais curieux de le savoir et, quand Bordacq se leva, j'allai à lui et me nommai.

— Ah ! je me souviens très bien, dit-il. Quel plaisir de vous revoir, mon cher monsieur ! J'espère bien que vous nous ferez l'honneur de venir prendre une tasse de thé. Nous sommes à l'hôtel Delmonico. Ma femme sera si heureuse... La vie est monotone pour nous qui ne savons l'anglais ni l'un, ni l'autre...

— Et vous vivez en Amérique de manière permanente ?

— Il faut bien, dit-il. Je vous expliquerai... Venez demain, vers 5 heures.

J'acceptai et fus fidèle au rendez-vous. Mme Bordacq portait la même robe de soie noire, à jabot de dentelles, qu'en 1923 et, au cou, ses belles perles. Elle me parut très sombre.

— Je m'ennuie tant ! dit-elle. Nous n'avons que ces deux pièces, pas un ami... Ah ! je n'aurais pas cru terminer ma vie dans cet exil.

— Mais, madame, dis-je, qui vous y a contraints ? Vous n'aviez, que je sache, aucune raison particulière de craindre les Allemands. Naturellement, je comprends que vous ayez souhaité ne pas vivre près d'eux ; pourtant de là à vous exiler volontairement dans un pays dont vous ne parlez pas la langue...

— Oh ! dit-elle, les Allemands n'y sont pour rien. Nous sommes venus ici bien avant la guerre.

Son mari se leva, alla ouvrir la porte du couloir pour s'assurer que nul n'écoutait, la ferma au verrou, puis, revenant s'asseoir, me dit à voix basse :

— Je vais tout vous expliquer. Nous savons que vous êtes discret et nous ne serons pas mécontents d'avoir votre conseil. J'ai bien mon avocat américain. Mais vous me comprendrez mieux... Voici... Je ne sais pas si vous vous souvenez qu'après l'arrivée au pouvoir du Front populaire nous avons considéré comme dangereux de conserver notre lingot d'or dans une banque française. Nous avons donc trouvé le moyen de le faire transporter, de manière clandestine mais sûre, aux Etats-Unis. Naturellement, nous avions décidé de nous y fixer. Il n'était pas question de nous séparer de notre or... Ça va de soi... A New-York, nous l'avons pourtant, dès 1938, transformé en dollars parce que nous ne croyions pas (et nous avions raison) que l'Amérique ferait une nouvelle dévaluation, et parce que des gens bien informés nous disaient que la Russie allait faire baisser l'or par ses nouvelles prospections... Mais le problème était : sous quelle forme conserver nos dollars ? Compte en banque ? Dollars-papier ? Actions ?... Si nous avions acheté des valeurs américaines, nous aurions dû payer l'impôt sur le revenu américain, qui est très élevé... Nous avons donc tout laissé en dollars-papier.

Je ne pus m'empêcher d'interrompre :

— En d'autres termes, pour ne pas payer un impôt de cinquante pour cent, vous vous êtes frappés volontairement d'un impôt de cent pour cent ?

— Il y avait une autre raison, dit-il de plus en plus mystérieusement, nous voyions venir la guerre et nous pensions que les comptes en banque pourraient être gelés, les coffres ouverts, et cela d'autant plus que nous ne sommes pas citoyens américains... Nous avons donc décidé de conserver notre argent toujours avec nous.

— Avec vous, m'écriai-je, que voulez-vous dire ?... Ici, à l'hôtel ?

Tous deux inclinèrent la tête avec une ombre de sourire, puis ils échangèrent un regard de malice et de fierté :

— Oui, continua-t-il d'une voix à peine perceptible. Oui, ici, à l'hôtel. Nous avons tout mis, un peu d'or et les dollars, dans une grande malle. Elle est là, dans notre chambre à coucher.

Il se leva, ouvrit la porte de communication et, me prenant le bras, me fit voir une malle noire d'aspect fort ordinaire.

— C'est celle-ci, murmura-t-il, et il referma la porte avec une sorte de génuflexion.

— Ne craignez-vous pas, demandai-je, que cette histoire de malle au trésor ne vienne à se répandre ? Quelle tentation pour des voleurs ?

— Non, dit-il. D'abord parce que personne au monde ne la connaît que notre avocat... et vous, en qui j'ai pleine confiance... Tout est bien calculé, je vous assure. Une malle n'attire pas l'attention comme ferait un coffre. Nul ne penserait qu'il y a là-dedans une fortune. Et surtout, nous montons la garde dans cette chambre à toute heure du jour et de la nuit.

— Vous ne sortez jamais ?

— Jamais ensemble ! Nous avons un revolver, qui est dans le tiroir le plus voisin de la malle, et il y a toujours l'un de nous deux dans l'appartement... Moi, je vais déjeuner chaque jour dans ce restaurant français où vous m'avez rencontré. Ma femme y va prendre son dîner. Ainsi la malle n'est jamais seule. Vous comprenez ?

— Non, cher monsieur Bordacq, je ne comprends pas pourquoi vous vous condamnez à une vie cloîtrée, misérable... Les impôts ? Eh ! que vous importe ? N'avez-vous pas largement ce qu'il vous faut pour vivre jusqu'à la fin de vos jours ?

— Là n'est pas la question, dit-il. Je ne veux pas *leur* donner un argent que j'ai eu tant de mal à gagner.

J'essayai de changer le thème de la conversation. Bordacq était cultivé, il savait de l'histoire ; je tentai de le faire parler des collections d'autographes qu'il avait possédées jadis, mais sa femme, encore plus obsédée que lui, nous ramena au seul sujet qui l'intéressât :

— Il y a un homme que je crains, dit-elle à voix basse. C'est le maître d'hôtel allemand qui nous apporte notre petit déjeuner. Il jette parfois vers cette porte des coups d'œil que je n'aime pas. Mais à cette heure-là nous sommes tous deux présents. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un danger.

Un autre problème était le chien. Ils avaient un beau caniche, d'une sagesse surprenante, toujours couché dans un coin du salon, mais qu'il fallait promener trois fois par jour. Pour cela encore, ils alternaient. Quand je les quittai, j'étais à la fois exaspéré par cette folie maniaque et fasciné par ces personnages extraordinaires.

Après cette visite, je fis souvent effort pour quitter mon bureau plus tôt et venir dîner au *Serpent d'or* à 7 heures précises. Ainsi je pouvais m'asseoir à la table de M^me^ Bordacq. Elle était plus communicative que lui et me découvrait plus naïvement leurs angoisses et leurs projets :

— Eugène, me dit-elle un soir, est d'une intelligence admirable. Il pense à tout. Cette nuit, il a tout d'un coup eu l'idée qu'*ils* pourraient, pour empêcher la thésaurisation des billets, les rappeler tous et les échanger. En ce cas, nous serions forcés de les déclarer.

— En effet, dis-je, mais où serait le mal ?

— Ce serait *très* grave, dit-elle. Nous n'avons rien déclaré quand la Trésorerie américaine a fait, en 1943, le recensement des biens des réfugiés... Nous aurions de terribles ennuis... Mais Eugène a un nouveau plan. Il paraît que, dans certaines républiques de l'Amérique du Sud, l'impôt sur le revenu n'existe pas. Si nous pouvions y transférer notre capital...

— Comment le transférer sans le déclarer à la douane ?

— Eugène pense, dit-elle, qu'il faudrait d'abord devenir citoyens de l'Etat que nous choisirions. Si nous étions, par exemple, Uruguayiens, le transfert serait de droit.

Cela me parut si beau que, le lendemain, je vins déjeuner avec Bordacq. Il m'accueillait toujours avec joie.

— Ah ! dit-il, je suis d'autant plus content de vous voir que j'ai un renseignement à vous demander. Savez-vous quelles sont les formalités à remplir pour devenir Vénézuélien ?

— Ma foi non, lui dis-je.

— Et Colombien ?

— Pas davantage. Vous devriez poser cette question aux consuls respectifs de ces pays.

— Aux consuls ! dit-il. Etes-vous fou ?... Pour attirer l'attention !

Il repoussa son poulet rôti avec dégoût et soupira :

— Quelle époque ! Dire que nous aurions pu naître en 1830 et passer notre vie tout entière sans inquisition fiscale, sans crainte de spoliation ! Aujourd'hui, tous les pays se font brigands de grand chemin... L'Angleterre elle-même... J'y avais caché quelques tableaux et tapisseries, que je voudrais maintenant amener ici. Savez-vous ce qu'ils me demandent ? Un droit de sortie de cent pour cent, ce qui équivaut à une confiscation... Nous sommes volés comme au coin d'un bois, mon cher monsieur, comme au coin d'un bois.

Après cela mes affaires m'entraînèrent en Californie et je ne sus pas si les Bordacq étaient devenus Uruguayiens, Vénézuéliens ou Colombiens. Quand je revins à New-York, un an plus tard, j'interrogeai sur eux M. Robert, le patron du *Serpent d'or* :

— Et les Bordacq ? Vous les voyez toujours ?

— Mais non ! me dit-il. Comment ? Vous ne savez pas ? Elle est morte le mois dernier, d'une maladie de cœur, je crois, et depuis ce jour-là je n'ai plus revu le mari. Je pense que ça lui a porté un coup et qu'il est malade.

Je pensai, moi, que l'explication était toute différente. J'écrivis un mot de condoléances à M. Bordacq et lui demandai si je pouvais aller le voir. Dès le lendemain, il me téléphona de venir. Je le trouvai pâle, très amaigri, les lèvres blanches, la voix mourante.

— Je n'ai appris qu'hier votre malheur, lui dis-je, et tout de suite j'ai voulu me mettre à votre disposition, car en dehors de la douleur que doit vous causer une telle perte j'imagine que votre vie a dû devenir impossible.

— Mais non, dit-il, mais non... J'ai pris le parti de ne plus sortir du tout... C'était la seule chose à faire, n'est-ce pas ? Je ne pouvais pas quitter la malle et je n'avais personne à qui la confier... J'ai donc donné l'ordre que tous mes repas fussent montés dans ma chambre...

— Et cette claustration totale ne vous est pas insupportable ?

— Mais non, mais non... On s'y habitue... Je vois de ma fenêtre les passants, les voitures... Et puis je vais vous dire : ce type de vie me donne enfin un merveilleux sentiment de sécurité. Autrefois, quand je sortais pour déjeuner, je passais toujours une heure pénible ; je me demandais ce qui était arrivé en mon absence... Je sais bien, il y avait ma pauvre femme, mais je ne la voyais guère maniant un revolver, surtout avec son cœur dans l'état où il était... Maintenant, en laissant la porte ouverte, j'ai toujours l'œil sur la malle... J'ai près de moi tout ce à quoi je tiens... Cela paie de bien des peines... La seule difficulté, c'est le pauvre Ferdinand !

Le caniche, entendant son nom, se leva et vint s'asseoir aux pieds de son maître en le regardant d'un air interrogateur.

— Oui, naturellement, je ne peux plus le promener moi-même, mais j'ai trouvé un des chasseurs, un *bell boy* comme ils disent ici... Je vous demande un peu, pourquoi ne peuvent-ils pas dire : *chasseur* comme tout le monde ?... Ah ! ils me font rire avec leur anglais... Enfin j'ai trouvé un jeune garçon qui accepte, moyennant une modeste rétribution, de sortir Ferdinand et de lui faire faire ses petits besoins... De sorte qu'il n'y a plus vraiment aucune question grave à résoudre... Vous êtes tout à fait gentil, cher monsieur, de m'offrir votre appui, mais ça va, je vous assure, ça va !

— Et vous ne pensez plus à aller vivre en Amérique du Sud ?

— Non, mon cher monsieur, non... Qu'irais-je y faire ? Washington ne parle plus de l'échange des billets et, à mon âge..

Il paraissait, en effet, fort vieux et le régime qu'il s'était imposé ne semblait pas lui convenir. Il avait perdu son teint rose et il parlait avec peine.

« Peut-on dire, pensai-je, qu'il soit encore en vie ? »

Voyant que je ne pouvais rien pour lui, je pris congé. J'avais l'intention d'aller lui rendre visite de temps à autre, mais, quelques jours plus tard, en ouvrant le *New-York Times*, mon attention fut tout de suite attirée par un titre : « Réfugié français meurt. Malle pleine de dollars. » Je lus l'entrefilet : il s'agissait bien de mon Bordacq. On l'avait trouvé mort, le matin, couché sur sa malle noire et enveloppé dans une couverture. La mort était naturelle, le trésor intact. Je passai au Delmonico, pour savoir quand et où aurait lieu l'enterrement. Je demandai aussi à l'employé du *front desk* des nouvelles de Ferdinand :

— Et que va devenir le chien de M. Bordacq ?

— Personne ne le réclamait, dit-il. Nous l'avons donné à la fourrière.

— Et l'argent ?

— S'il n'y a pas d'héritiers, il deviendra la propriété du gouvernement américain.

— C'est une belle fin, dis-je.

Mais je pensais seulement à la fin de l'histoire.

NOUS IRONS A VALPARAISO

Comédie en quatre actes de MARCEL ACHARD

Cette pièce a été représentée pour la première fois le 1er mars 1948 au théâtre de l'Athénée Louis-Jouvet et reprise au théâtre des Ambassadeurs le 7 septembre 1948, avec, à la création, la distribution suivante :

EUX :

Gilles Cabanis . . . . . *Pierre BLANCHAR*
Valérie Pardaillan . . . . . *Simone RENANT*

LES AUTRES :

Thérèse Cabanis . . . . . *Laurence AUBRAY*
Pascal Cabanis . . . . . *Jean LASNIER*
Le Président . . . . . *Jean d'YD*
Ménétrier. . . . . *Jean TOULOUT*
Robert Lahire . . . . . *Georges LANNES*
Félix Hoyosse . . . . . *Robert DALBAN*
Suzanne Forster. . . . . *Dominique BRÉVAN*
Tantine . . . . . *Germaine MICHEL*
Séverine Pardaillan . . . . . *Yvette ANDREYOR*
Émile Rabouin . . . . . *Edmond ARDISSON*
Albert Nogarre. . . . . *Michel SALINA*
Bourdille . . . . . *Daniel MENDAILLE*
Adolphe Charpentier. . . . . *Guy DERLAN*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by Marcel ACHARD.

ACTE PREMIER

Novembre. 4 heures de l'après-midi.

Le living-room d'une maison que les Cabanis habitent depuis 1902, ainsi que le mobilier en témoigne fâcheusement.

Gilles s'y est installé à la mort de ses parents et, comme il est souvent en mer, n'a pas jugé nécessaire d'y apporter une note moderne. Aussi le papier qu'on a dû pourtant changer récemment est-il à fleurs. La cheminée à l'extrême gauche dans laquelle brûle un feu de bois est surmontée d'une glace insérée dans un trumeau imitation Louis XV. Au milieu de la pièce un canapé immense à trois têtes et des plus biscornues, en velours bordeaux, est orné de napperons de dentelle. Un fauteuil, agressivement Voltaire, trône au coin du feu avec un tabouret et une petite table volante chargée de livres. Une table ronde, à droite, est recouverte du même velours bordeaux que le canapé. Deux fauteuils, plus légers, autour de la table. Derrière la table, une fenêtre donne sur la rue Duguay-Trouin. Au fond de la pièce, une baie vitrée donne sur l'antichambre, après laquelle on aperçoit distinctement la porte donnant sur la rue. Celle-ci n'est en verre dépoli qu'à mi-hauteur et laisse voir le front et le chapeau des visiteurs. Dans l'antichambre (mais l'amorce seule en est visible), l'escalier qui monte aux chambres à droite. Invisible également la porte qui donne sur la cuisine.

Ensemble extrêmement provincial et suranné. Avec, pourtant, semées un peu partout, les notes insolites des souvenirs que Gilles a rapportés de ses voyages : un bouddha qui hoche la tête, une dent d'éléphant sculptée, une idole nègre, une statue khmère, un arbre de corail, des coquillages, des bateaux dans des bouteilles, etc.

Au lever du rideau, Thérèse est seule en scène, à la table, devant un jeu d'échecs. Elle fume tout en méditant. Elle bouge un pion, s'aperçoit du danger que ce mouvement ferait courir à son roi et a un imperceptible geste d'agacement. A ce moment, on sonne violemment et avec impatience à la porte d'entrée. Thérèse sursaute et voit un chapeau à fleurs posé de travers sur la tête de la visiteuse, au-dessus du dépoli de la porte. La sonnerie se fait plus insistante encore. Thérèse se précipite, ouvre la baie, passe dans l'antichambre et ouvre la porte de la rue. Tantine est sur le seuil. C'est une femme de quarante à quarante-cinq ans, encore jolie, vêtue avec austérité mais non sans élégance d'une robe noire. Son chapeau à fleurs est posé de travers, comme si elle l'avait remis au petit bonheur après une bagarre. Son joli visage est défiguré par la rage. Elle tient sous son nez un mouchoir ensanglanté. Son œil gauche est tuméfié et sa main droite porte une longue égratignure. De son autre main, elle porte un filet à provisions à travers lequel on devine des légumes.

TANTINE. — Je sais ce que tu vas me dire : comment as-tu fait pour te mettre dans pareil état ?

THÉRÈSE. — En effet.

TANTINE. — Je suis tombée.

THÉRÈSE. — Tu es tombée ?

TANTINE, agressivement. — Oui, que veux-tu ? Je suis tombée.

THÉRÈSE. — Tu es tombée sur le nez ?

TANTINE. — Comme tu le vois ! J'ai voulu éviter une voiture, j'ai fait un faux pas et je me suis écrasé le nez sur le trottoir !

THÉRÈSE. — L'œil aussi ?

TANTINE. — Comment l'œil aussi ?

THÉRÈSE. — Tu t'es écrasé l'œil aussi ?

TANTINE. — Comment l'œil aussi ? Donne-moi ton mouchoir. Ne me laisse pas saigner sur le tapis.

Thérèse lui tend son mouchoir.

THÉRÈSE, ironique. — Toi, quand tu tombes sur le nez, tu te poches l'œil automatiquement.

TANTINE, sans rire. — Je n'ai pas l'œil poché.

THÉRÈSE. — Je te jure que si.

TANTINE. — Ah ! oui, ce doit être quand je suis retombée.

THÉRÈSE. — Parce que tu es retombée ?

TANTINE. — Je me suis empêtrée dans ma jupe et je me suis étalée une deuxième fois.

THÉRÈSE. — A la bonne heure : tu fais bien les choses.

TANTINE. — Excuse-moi, je ne savais pas. La prochaine fois, je suivrai les règles.

Un silence. Thérèse l'examine.

THÉRÈSE. — Ma petite tante, tu n'es pas tombée.

TANTINE. — Je ne suis pas tombée ?

THÉRÈSE. — Non, ma petite tante.

TANTINE. — Je raconte ça pour me vanter, sans doute ?

THÉRÈSE. — Tu racontes ça pour me cacher quelque chose.

TANTINE. — Moi ?

THÉRÈSE. — Oui, toi, ma petite tante.

TANTINE. — Te cacher quoi, grand Dieu ?

THÉRÈSE. — Je ne sais pas, quelque chose de grave, probablement.

TANTINE, elle rit sans grande conviction. — Tu me fais rire, tiens !...

THÉRÈSE. — Je connais ton rire aussi. Et tu ne ris pas beaucoup en ce moment.

TANTINE. — Soigne-moi donc, au lieu de dire des sottises !

THÉRÈSE. — Comment, te soigner ?

TANTINE. — Je ne sais pas, moi. Mets-moi de la glace sur l'œil, une clef dans le dos, débrouille-toi, fais quelque chose.

Par la porte, que dans leur agitation les deux femmes ont laissée ouverte, Pascal Cabanis entre.

PASCAL. — Qu'est-ce qu'on me raconte, tantine, vous vous êtes battue ?

TANTINE. — Allons, bon !

THÉRÈSE. — Tu t'es battue ?

PASCAL. — Chez l'épicier, figure-toi.

THÉRÈSE. — Mais avec qui ?

PASCAL. — Ça, je ne sais pas. On n'a pas pu me le dire.

THÉRÈSE. — Tu te bats chez l'épicier, maintenant ?

TANTINE. — C'est bien mon genre, en effet.

PASCAL. — Mes félicitations, en tout cas ! Il paraît que vous lui avez cassé trois dents.

TANTINE, se trahissant. — Celles de devant. Les trois plus jolies !

THÉRÈSE. — Mais comment ?

TANTINE. — Par hasard, malheureusement ! Un coup de coude que je lui ai donné.

THÉRÈSE. — Tu lui donnais des coups de coude ?

TANTINE. — Je faisais ce que je pouvais, excuse-moi.

PASCAL. — Excuse-la.

TANTINE, à Pascal. — Elle est forte comme un Turc, cette femme-là !

THÉRÈSE. — Quelle femme ?

TANTINE. — La Brébion.

THÉRÈSE. — Tu t'es battue avec Mme Brébion ?

TANTINE. — Je sais bien que je n'aurais pas dû. Elle a la tête de plus que moi. Mais, que veux-tu, elle m'agaçait.

THÉRÈSE. — Elle t'agaçait ?

TANTINE. — Horriblement.

PASCAL. — Je vous croyais très amies ?

TANTINE. — Moi aussi, jusqu'à ce qu'elle m'aplatisse le nez.

THÉRÈSE. — Mais enfin, pourquoi ?

TANTINE. — Pourquoi quoi ?

THÉRÈSE. — Pourquoi vous êtes-vous battues ?

TANTINE. — C'est sans intérêt.

THÉRÈSE. — Allons donc ! Toi, la distinction même, (geste modeste de Tantine) tu n'irais pas te colleter avec Mme Brébion sans une bonne raison.

TANTINE. — Elle m'avait dit des choses.

THÉRÈSE. — Quelles choses ?

TANTINE. — Des choses qui ne m'avaient pas plu.

THÉRÈSE, insistant. — Quelles choses ?

PASCAL, venant à la rescousse. — Elle te le dit. Des choses qui ne lui avaient pas plu.

THÉRÈSE. — Et qui me concernaient, n'est-ce pas ?

TANTINE. — Quelle idée !

PASCAL. — Que vas-tu chercher là ?

THÉRÈSE. — Qui me concernaient, j'en suis sûre. Tu te fiches complètement de ce qu'on pense de toi. L'autre jour, l'employé de la préfecture maritime t'a traitée de vieille chouette, et tu n'as pas même sourcillé.

TANTINE. — Parce que je ne suis ni vieille ni chouette.

THÉRÈSE. — Tu ne te fâches jamais qu'à cause de moi.

TANTINE. — Pour une fois, j'ai fait exception à la règle.

THÉRÈSE. — Je ne te crois pas.

TANTINE. — Tu me permettras tout de même d'avoir mes petits embêtements personnels !

THÉRÈSE, soupçonneuse. — Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

TANTINE. — Oh ! tu m'ennuies !... Tu penses bien que c'était quelque chose de désobligeant. Je ne vois pas le plaisir que j'aurais à te le répéter.

THÉRÈSE. — Je demanderai à l'épicier.

PASCAL, avec brusquerie. — Laisse donc ta tante tranquille !

THÉRÈSE, le regardant avant de répondre. — Quel ton singulier tu emploies avec moi ! Tu ne m'as pas habituée à une telle rudesse.

PASCAL, immédiatement très gentil. — Je ne suis pas rude, ma petite Thérèse. Je suis sûr que ta tante est désolée de ce scandale...

TANTINE. — Désolée !

PASCAL. — ... Et je te demande de ne pas ajouter à son embarras, voilà tout.

THÉRÈSE, après les avoir regardés tous les deux. — Bon. Alors, très bien. Parfait.

Un silence assez lourd.

PASCAL. — Ne boude pas, maintenant.

THÉRÈSE. — Je ne boude pas. Vous me demandez de me taire, je me tais.

PASCAL, tendrement. — Tu as des violences de petite fille.

THÉRÈSE, amèrement. — J'attendais le coup de la petite fille.

PASCAL. — Tu t'es habituée à ce qu'on te passe tous tes caprices. Tu t'es mis en tête que Mme Brébion avait mal parlé de toi. Et tu es furieuse parce qu'on t'assure que non. Comme si on pouvait parler mal de toi !

TANTINE. — C'est idiot !

THÉRÈSE. — Alors, dis-moi ce qu'elle t'a dit !

TANTINE, à Pascal. — Vous ne croyez pas que je devrais me mettre quelque chose sur l'œil ?

PASCAL. — Le vieux remède de bonne femme : un peu de viande crue.

TANTINE. — J'ai du beefsteack dans mon cabas.

PASCAL. — Voilà qui est parfait !

Il se dirige vers le filet à provisions. Mais Tantine le devance, s'empare du cabas et passe dans l'antichambre disant :

TANTINE. — Si vous le permettez, je ferai ma petite cuisine moi-même.

Elle entre dans la cuisine. Thérèse marche nerveusement de long en large. Sur la table, elle prend dans la boîte à musique une cigarette, l'allume et recommence à aller et venir sous l'œil de Pascal qui l'observe.

PASCAL. — Thérèse ?

THÉRÈSE. — Oui !

PASCAL. — Je croyais t'avoir interdit de fumer.

THÉRÈSE. — Pardon.

Elle lui sourit très joliment, lui tapote tendrement la joue et écrase sa cigarette dans le cendrier sur la table ronde.

PASCAL. — Merci.

THÉRÈSE, devant le jeu d'échecs. — Est-ce que je peux avancer ma tour, à ton avis ?

PASCAL, qui se lève et se place devant le jeu. — Naturellement.

THÉRÈSE. — Ne t'engage pas à la légère ! Je serais très embêtée si Tantine gagnait.

PASCAL. — Pourquoi ? Tu joues de l'argent ?

THÉRÈSE. — C'est encore pire. La perdante nettoie l'argenterie.

PASCAL, en riant. — Avance ta tour. Si ta tante ne bouge pas son fou, tu as des chances de la faire échec et mat.

THÉRÈSE. — Tu sais tout. Tu es merveilleux.

Elle l'embrasse légèrement, très près des lèvres.

PASCAL. — Et toi, tu tricheras toute ta vie.

THÉRÈSE. — Elle a tellement confiance en moi. Je serais stupide de ne pas en profiter.

PASCAL — Naturellement.

THÉRÈSE, avec un petit rire sec. — La tête qu'elle avait !... Oh !... D'ailleurs, je l'aime plutôt mieux avec ce nez-là ! (Pascal la regarde. Elle ne soutient pas son regard et dit en manière d'excuse :) Je plaisante.

PASCAL. — Bien sûr !

THÉRÈSE, criant vers la cuisine. — Dis donc, tantine !...

LA VOIX DE TANTINE. — Ouais ?

THÉRÈSE, même jeu. — La Brébion... en tout cas... je ne la salue plus ?

LA VOIX DE TANTINE. — Non.

THÉRÈSE, même jeu. — Et si elle me demande pourquoi, je lui dirai que, sans ses dents, je ne l'ai pas reconnue.

LA VOIX DE TANTINE. — Bravo !

THÉRÈSE, lentement, sourdement, avec une joie insolite, à Pascal. — J'imagine la tête de Brébion quand il rentrera ce soir. Lui qui était si fier de la beauté de sa femme.

PASCAL. — Avoue-le ! Tu es ravie de ce qui arrive. Tu les détestes tous les deux.

THÉRÈSE. — Oui.

PASCAL. — Pourquoi ?

THÉRÈSE. — Je ne sais pas. J'ai probablement une vilaine nature, mais l'amour des autres me fait toujours un peu mal.

PASCAL. — Je te comprendrais si tu n'étais pas adorée.

THÉRÈSE. — Pascal, c'est affreux, mon bonheur ne me suffit pas. C'était déjà la même chose quand j'étais petite. Ce qui me plaisait au pensionnat, ce n'était pas d'être la première, c'était d'être avant les autres. J'ai vraiment haï Marie Chevigné parce qu'elle nageait aussi bien que moi.

PASCAL, après un court silence. — Tu n'as pas peur que je t'aime moins, après des confidences pareilles ?

THÉRÈSE. — Toi ? tu me ressembles. Tu aimes ou tu n'aimes pas. Tu n'aimes pas « moins ».

PASCAL, la voix troublée. — En effet.

THÉRÈSE, que ce trouble amuse, pour l'augmenter. — Tu regardes ma nouvelle robe ?

PASCAL. — Oui.

THÉRÈSE, se cambrant pour souligner la perfection de sa ligne. — Elle est belle, hein !

PASCAL. — Très belle.

THÉRÈSE, s'asseyant câlinement sur ses genoux. — Tu es fier de ta petite Thérèse.

PASCAL, durement. — Tu n'es pas ma petite Thérèse.

Thérèse se relève brusquement et va s'asseoir à la table.

THÉRÈSE. — Ah !

Un grand silence, assez lourd.

PASCAL. — Je me demande parfois si tu n'es pas un peu méchante.

THÉRÈSE. — Moi ?

PASCAL. — Oui, toi, Thérèse, toi !

THÉRÈSE. — Qu'est-ce qui peut te faire dire ça ?

PASCAL. — Pourquoi t'es-tu assise sur mes genoux?

THÉRÈSE. — C'est méchant de m'asseoir sur tes genoux ?

PASCAL. — Peut-être, oui...

THÉRÈSE. — Ce n'est pas la première fois, il y a quinze ans que je m'assieds sur tes genoux. Et il y a quinze ans que je suis ta petite Thérèse.

PASCAL. — Si ton mari était entré.

THÉRÈSE. — Eh bien, quoi ?

PASCAL. — Ta tenue aurait pu l'agacer, tu ne crois pas ?

THÉRÈSE. — Il ne s'agace pas si facilement.

PASCAL. — Il aurait parfaitement pu croire qu'il y avait quelque chose entre nous.

THÉRÈSE. — Entre moi... et toi ?...

Elle rit d'un rire assez insultant.

PASCAL. — Merci pour le rire.

THÉRÈSE. — Au contraire, il me reprochait hier encore de ne pas être assez gentille avec toi.

PASCAL, violemment. — De quoi se mêle-t-il ?

THÉRÈSE. — Crois-tu que les hommes sont bêtes ?

La vulgarité de ce réflexe calme Pascal.

PASCAL. — Gilles n'est pas bête, il a confiance en sa femme.

THÉRÈSE, sincère. — Il peut.

PASCAL. — En effet, je crois qu'il peut.

THÉRÈSE. — Il sait bien, lui, que je l'aime comme une folle.

PASCAL. — Heureusement pour moi, je le sais aussi. Je sais que si j'avais eu un geste vers toi, tout à l'heure, tu m'aurais probablement souffleté.

THÉRÈSE. — Pourquoi probablement ? Sûrement.

PASCAL. — Ton amour pour lui te garde, que les autres se débrouillent ! Et s'ils ne se débrouillent pas, qu'ils souffrent.

THÉRÈSE. — Tu souffres ?

PASCAL, à voix basse, avec une terrible sincérité. — Oui.

THÉRÈSE. — Je le disais à Tantine : tu trouves toujours le mot qui fait plaisir !

PASCAL, la prenant par le bras violemment. — Mais tu n'as pas peur que cette histoire tourne mal ?

THÉRÈSE. — Peur ?

PASCAL. — Oui, peur qu'un jour je me fatigue de te servir de polichinelle. Je peux me fâcher. Et je te ressemble. Je suis méchant aussi, tu sais.

THÉRÈSE. — Tu vas me faire rire.

PASCAL. — Comment acceptes-tu de me voir tous les jours ?

THÉRÈSE. — Oh ! tu n'es pas drôle.

PASCAL. — Et, puisque tu aimes Gilles tant que ça, comment as-tu supporté mon regard de tout à l'heure ?

THÉRÈSE. — Quel regard ?

PASCAL. — Tu n'as pas remarqué que je te cherchais sous ta robe ?

THÉRÈSE. — A demain, Pascal.

TANTINE, de l'antichambre. — A demain, Pascal ? Vous partez déjà ?

PASCAL. — Oui.

TANTINE, entrant dans le living-room. — Vous savez que votre truc ne vaut absolument rien, cher petit docteur. Mon œil me fait de plus en plus mal. Et c'est le beefsteack qui commence à se tuméfier.

PASCAL, avec un rire qui sonne faux. — Essayez de la glace !

TANTINE. — J'essaierai. Vous prenez une tasse de thé avec nous ?

PASCAL. — Non, merci.

TANTINE. — Vous êtes si pressé. Quelle heure est-il donc ?

PASCAL. — 4 heures et quart.

THÉRÈSE. — Comment 4 heures et quart ? Et Gilles n'est pas encore rentré ?

TANTINE, vivement. — Il t'a prévenue. Pas avant 6 heures !

THÉRÈSE. — Première nouvelle.

TANTINE, à Pascal. — Et vous connaissez votre frère. Il dit « 6 heures », mais, quand il est à bord avec ses copains...

PASCAL. — Oui.

TANTINE, avide d'arranger les choses. — D'ailleurs, je te demande un peu ce qu'il pourrait faire d'autre ?

THÉRÈSE, plaisantant. — Hé ! Hé ! il y a des tas de belles filles sur le port.

TANTINE, très ennuyée. — Mais non, mais non. Quelle idée !

THÉRÈSE, qui rit toujours. — Ne proteste pas tant. On croirait que tu as vu Gilles avec une de ces filles-là !

TANTINE. — Ah ! là là... Gilles... ah ! là là !

PASCAL. — Lui ? Gilles ? te tromper ? ah ! là là !

THÉRÈSE, en riant. — D'ailleurs, il sait ce qui

l'attend, s'il s'en avise. Une balle pour elle, une balle pour lui. Pan pan !

TANTINE, qui dissimule mal son inquiétude. — Ah ! tu es trop bonne. Ça ne mérite que le mépris !

THÉRÈSE. — Pas du tout : une balle pour elle, une balle pour lui, je ne sors pas de là.

TANTINE, avec une fausse gaîté. — Et allez donc !

THÉRÈSE, sans rire, mais légèrement. — Je l'ai bien expliqué à Gilles. Je lui ai dit : « Tu comprends, une autre femme, dans ce cas-là, pourrait se suicider peut-être, moi, pas. Parce que moi, j'ai déjà pris du véronal lorsque j'ai cru que tu refusais de m'épouser. Je ne peux absolument pas recommencer, ç'aurait vraiment l'air d'une mauvaise habitude. »

TANTINE. — Comme dit la Brébion, « ce serait du réchauffé ».

THÈRÈSE. — Alors, je les tue, et puis c'est tout.

TANTINE. — Tu sais, le pardon, ce n'est pas mal non plus !

THÉRÈSE, nerveusement. — Mais tu m'agaces. On dirait que tu as réellement peur. Tu vois bien que je plaisante.

TANTINE, sur le même ton. — Moi aussi, je plaisante. Tu es assommante, à la fin. (A Pascal :) Et vous, je croyais que vous étiez pressé.

PASCAL. — Cette discussion m'intéressait beaucoup. Bonsoir, Tantine. (Il l'embrasse.) Bonsoir, Thérèse.

THÉRÈSE. — Tu ne m'embrasses pas ?

PASCAL. — Non. Pas en ce moment. Je n'ai pas envie de t'embrasser en ce moment.

THÉRÈSE. — Comme tu voudras.

PASCAL. — A demain.

Pascal prend son parapluie et son chapeau et sort dans le silence.

TANTINE. — Qu'est-ce qu'il a ?

THÉRÈSE. — Mais rien.

TANTINE. — Comment, rien ?

THÉRÈSE. — Il y a quinze ans que tu connais Pascal. Tu devrais savoir qu'il est un peu bizarre.

TANTINE. — Ah ! Je suis rudement contente que tu aies épousé son frère. J'ai cru, à un moment donné, que c'était lui que tu préférais. (Thérèse rit sans répondre.) Pourquoi ris-tu ?

THÉRÈSE. — Une idée.

TANTINE. — Ceci dit, tu devrais demander à Pascal de t'examiner.

THÉRÈSE. — Moi ?

TANTINE. — Tu es trop nerveuse. Même lorsque tu plaisantes, on sent en toi une espèce de violence... quelque chose de... oui... de forcené...

THÉRÈSE. — Tu parles bien.

TANTINE. — Ce n'est pas normal, je t'assure.

THÉRÈSE. — Tu connais quelqu'un de normal, toi ? (A ce moment, on sonne. Les deux femmes se retournent brusquement et regardent la porte d'entrée. Au-dessus de la vitre dépolie, un chapeau de femme très élégant sur de jolis cheveux blonds.) Une visite. Quelle chance !

TANTINE. — Qui cela peut-il être ?

THÉRÈSE, joyeusement. — Ce n'est pas un chapeau que je connais.

TANTINE, avec suspiscion. — Tiens ! Tiens !

THÉRÈSE. — Les cheveux non plus ne sont pas du quartier !

TANTINE. — En effet.

THÉRÈSE. — Chic ! chic ! chic ! C'est quelqu'un qu'on ne connaît pas ! C'est quelqu'un qu'on ne connaît pas !

TANTINE. — Je vais voir.

En rasant les murs, elle se dirige vers l'antichambre suivant un trajet qu'elle connaît bien et qui lui permet de n'être pas remarquée du dehors.

THÉRÈSE. — Eh bien ?

TANTINE, se rejetant brusquement en arrière. — Oh !

THÉRÈSE. — Tu la connais ?

TANTINE, qui ment visiblement. — Non.

THÉRÈSE. — Alors, pourquoi fais-tu « Oh ! » ?

TANTINE. — Je n'ai pas fait « Oh ! »

THÉRÈSE, qui regarde. — Moi, en tout cas, je ne l'ai jamais vue.

On sonne à nouveau.

TANTINE, à voix basse, suppliante. — N'ouvre pas !

THÉRÈSE. — Ah ! si, alors !...

TANTINE, même jeu. — Je t'en prie, n'ouvre pas. Fais comme si nous étions sorties !

THÉRÈSE. — Tu connais cette petite-là ?

TANTINE. — Oui. Et je te supplie de ne pas ouvrir.

THÉRÈSE. — Pour une occasion que j'ai de me distraire.

TANTINE. — Te distraire !... Mais, ma pauvre enfant, c'est ton malheur qui est derrière cette porte.

THÉRÈSE, arrêtée dans son geste. — Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne peux pas parler naturellement.

TANTINE. — N'ouvre pas, je t'en prie.

THÉRÈSE. — Je verrai bien. Et, en tout cas, si c'est mon malheur, il est très joli.

Elle ouvre la porte. Valérie Pardaillan est sur le seuil. Elle a vingt-cinq ans, elle est très jolie, vêtue très simplement, mais avec beaucoup de goût.

TANTINE, avec violence. — Comment osez-vous faire une chose pareille ?

VALÉRIE, à Thérèse. — C'est à vous que je voudrais parler, madame.

THÉRÈSE, à Tantine. — Laisse-nous !

TANTINE. — Il est encore temps. Permets-moi de la jeter dehors.

THÉRÈSE, répétant avec autorité. — Laisse-nous ! (Tantine sort brusquement.) Asseyez-vous !

VALÉRIE. — Ce n'est pas la peine, madame. Je suis Valérie Pardaillan.

THÉRÈSE, qui s'assied. — Oui... Et alors ?

VALÉRIE. — Mon nom ne vous suffit pas ?

THÉRÈSE. — Excusez-moi, non.

VALÉRIE. — Et peut-être ne savez-vous pas non plus pourquoi je suis ici ?

THÉRÈSE. — En effet.

VALÉRIE. — Madame, je crois bien indignes de nous toutes ces finasseries.

THÉRÈSE. — Je finasse, moi ?

VALÉRIE. — Ce n'est pas moi qui ai commencé le scandale.

THÉRÈSE, qui commence à s'agacer. — Je ne pense pas que ce soit moi non plus.

VALÉRIE. — Je me suis tue pendant deux ans. J'ai gardé deux ans ce secret que j'aurais voulu crier.

THÉRÈSE. — Quel secret ?

VALÉRIE. — J'ai tout supporté. Je me suis faite toute petite, je me suis cachée comme si j'avais honte. Et j'ai souffert deux ans. Pour vous !

THÉRÈSE. — Pour moi !

VALÉRIE, ricanant. — Parce qu'il ne fallait pas que vous sachiez. Et vous, vous qui avez toujours su — car vous avez toujours su...

THÉRÈSE. — Toujours su quoi ?

VALÉRIE. — Vous, vous ricaniez de ma sottise et vous alliez chez les commerçants raconter que je suis une aventurière.

THÉRÈSE. — Moi ?

VALÉRIE. — Je n'accepterai pas cela, madame. Non ! Je vous interdis... le chagrin que vous m'avez fait m'y autorise... je vous interdis de dire que je n'aime pas votre mari.

Thérèse est bouleversée. Valérie, sous le coup de sa violente sortie, est encore tremblante. Silence, puis Thérèse éclate d'un rire aigu et presque intolérable.

THÉRÈSE. — Ah ! ah ! Ça, c'est drôle.

VALÉRIE. — Ne riez pas, madame. Quand j'ai connu Gilles à Paris, il y a eu deux ans en juillet, je ne savais pas qu'il était marié. Je ne me cherche pas d'excuses. Je l'aurais su que je l'aurais aimé quand même. Mais il ne me l'a pas dit tout de suite. Probablement parce qu'il pensait que je durerais le temps de son voyage. Les marins ont cette manie : une fille dans chaque port. J'étais sa fille de Paris, comme Nju (*prononcer Niou*) était sa fille de Hong-Kong. Il a failli me préférer une de mes camarades, Henriette Delannoy (une fille qui a déjà eu quatre amants) ! Il ne savait pas. C'est en mer qu'il s'est rendu compte. Alors, il a exigé que je vienne habiter ici. Mais je n'avais pas le droit de sortir de l'hôtel. On me servait dans ma chambre. Je ne voyais que lui et le valet, quelquefois Maryse Brébion, pendant des jours et des jours. Et je rentrais à Paris, chez ma mère, dès que son bateau repartait. Pour ne pas vous faire de peine ! Pour que vous ne sachiez pas ! Il disait que vous êtes restée une petite fille et capable de toutes les folies. Il tenait à votre tranquillité plus qu'à son bonheur. J'ai accepté ça. J'aurais accepté bien autre chose. Il est le seul homme que j'ai aimé, le seul que j'aimerai. Et pendant ce temps-là notre secret courait les rues. Vous me faisiez la risée de la ville. Aujourd'hui, votre tante s'est battue avec Maryse. Et elle disait que vous n'aviez pas peur de moi, que vous connaissiez les filles de mon espèce et qu'il suffisait de me donner de l'argent ! De l'argent ! Vous avez eu tort de m'insulter, madame. Je vais pouvoir demander à Gilles de choisir entre nous, puisque vous n'avez plus besoin de sa pitié.

Elle fait un geste pour sortir.

THÉRÈSE. — Vous partez déjà ?

VALÉRIE. — Nous n'avons plus rien à nous dire.

THÉRÈSE. — Oh ! que si !...

VALÉRIE. — Je vous écoute.

THÉRÈSE. — Laissez-moi vous regarder d'abord. Je vous écoutais trop, je vous ai mal vue. (Sans haine, impartialement.) Je déteste votre visage. Il est joli, c'est entendu. Mais tout le monde est joli depuis dix ans. Vous êtes jolie comme n'importe qui !

VALÉRIE, sans expression. — Et encore !

THÉRÈSE. — Je suis contente que vous ne soyez que comme ça !

VALÉRIE. — Tant mieux, madame !

THÉRÈSE. — Je vois bien ce qui a pu épater Gilles : votre pureté, votre genre « je suis trop faible pour avoir peur ».

VALÉRIE. — Ah !

THÉRÈSE. — Et surtout ces yeux « à toi pour la vie » !

VALÉRIE. — Peut-être.

Silence.

THÉRÈSE. — Alors, ma petite, vous avez éprouvé le besoin de venir me crier la sincérité de votre amour ?

VALÉRIE. — Je ne pouvais pas accepter ce que vous pensiez de moi.

THÉRÈSE. — Évidemment, non.

VALÉRIE. — Mais j'ai peut-être parlé un peu brutalement. Acceptez mes excuses si vous croyez que je vous en doive.

THÉRÈSE. — Alors, vous vous êtes imaginé que je vous savais dans mon ombre depuis deux ans et que je me contentais, contre vous, de vagues plaisanteries ?

VALÉRIE. — Je ne comprends pas.

THÉRÈSE. — L'idée ne vous a pas traversée que peut-être je ne savais rien ?

VALÉRIE, affolée. — Ce n'est pas possible !

THÉRÈSE. — Tout de même... Supposez que je n'aie rien su.

VALÉRIE. — Mais voyons... Toute la ville parle de cette histoire !

THÉRÈSE. — Supposez !

VALÉRIE, pressante. — Cette dispute d'aujourd'hui entre votre tante et Maryse, et hier encore, au café de la Falaise, Mme Chaussin... Elle disait que vous alliez me faire expulser de la ville.

THÉRÈSE. — *On* vous a dit qu'*on* avait dit. Supposez que je n'aie rien dit, moi.

VALÉRIE. — Madame, j'étais folle de rage quand je suis venue. Je croyais toutes les choses qu'on racontait de vous. J'avais tant besoin de les croire. J'espérais trouver une méchante femme qui n'aimait Gilles que juste assez pour essayer de lui faire du mal. Une méchante femme que j'aurais pu détester de toutes mes forces. Mais vous l'aimez autant que moi et vous êtes malheureuse.

THÉRÈSE. — Ah ! ça se voit ?

VALÉRIE. — Je ne me pardonnerai jamais d'être venue.

THÉRÈSE. — Et Gilles vous le pardonnera-t-il ?

VALÉRIE. — Madame, si je faisais quelque chose de très difficile, de très pénible pour moi, accepteriez-vous de ne pas lui parler de ce que je viens de faire...

THÉRÈSE. — Non.

VALÉRIE. — Je m'étais tue deux ans, je me serais tue encore ! Il a fallu ces propos de vous qu'on me rapportait, ces méchancetés qu'on vous disait sur le point de commettre. J'étais si décidée à ne jamais vous faire de peine.

THÉRÈSE. — Vous avez pitié de moi, vous aussi ?

VALÉRIE. — Je sais que vous vous vengerez. C'est votre droit. Et je mérite d'être punie.

THÉRÈSE. — Oh ! vous le serez !

VALÉRIE. — Voulez-vous que je le laisse partir ce soir sans le revoir ? Ce serait une vengeance terrible, m'empêcher de lui dire adieu !

THÉRÈSE. — Vous croyez ?

VALÉRIE. — Savoir qu'il part pour deux mois et que je ne l'aurai pas embrassé !

THÉRÈSE. — Vous me faites rire.

VALÉRIE. — Voulez-vous que je ne lui écrive qu'une fois par jour ?

THÉRÈSE. — Gardez vos punitions ! Je trouverai les miennes !

VALÉRIE. — Je sais bien ce que je devrais faire. Je devrais vous promettre de ne plus jamais le revoir. Mais je ne tiendrais pas ma parole. J'essaie-

rai seulement de le voir le moins possible. Juste assez pour vivre. Juste assez pour avoir envie de vivre.

Thérèse, d'un geste rageur, balaie du revers de la main le jeu d'échecs.

THÉRÈSE. — Ah ! ça va mieux !

VALÉRIE. — Qu'ai-je fait ?

THÉRÈSE. — Encore de la grandeur ! Encore de la noblesse ! J'étouffe sur ces hauteurs.

VALÉRIE. — Pardon !

THÉRÈSE. — Résumons-nous ! Une fille me prend mon mari, tant pis ! Si elle l'a pris, c'est qu'il était à prendre. C'est à moi de lutter et que le meilleur gagne ! Mais où le destin se f... vraiment de moi, c'est en m'envoyant une petite comme vous. Directement sortie de la bibliothèque rose. Répugnante de gentillesse et de qualités de cœur. Qu'est-ce que je peux faire contre vous ? Vous avez tous les torts et c'est moi qui suis gênée. Il y a quelque chose de dangereux dans votre douceur. Je m'en rends bien compte. Si je m'écoutais, j'aurais presque de la sympathie pour vous.

VALÉRIE, émue. — Madame !

THÉRÈSE. — Rassurez-vous, pas à ce point-là. (Elle a un long regard vers Valérie avant de porter son coup terrible.) Mais tout de même je comprends que Gilles avait raison lorsqu'il me disait : « Puisque je te tromperai en tous cas, mieux vaut que ce soit avec elle. Tu n'en retrouveras jamais de moins gênante. » (Valérie chancelle une seconde sur place puis s'écroule, la tête en avant.) Allons bon ! (Avec une vraie stupeur.) Mais qu'est-ce que c'est que cette fille-là ! (Elle appelle :) Tantine ! (Elle se met à genoux près de Valérie et lui tape dans les mains.) Allons ! Allons ! Voyons ! Voyons !

TANTINE, paraissant. — Tu m'appelles ?

THÉRÈSE. — Tu vois !

TANTINE. — Et c'est elle qui s'évanouit. Ça, c'est le comble !

THÉRÈSE. — Passe-moi le vinaigre !

TANTINE, tout en cherchant. — Mais que diable as-tu pu lui dire ?

THÉRÈSE, en riant. — Je lui ai dit... (Elle s'arrête.) Attention ! Elle fait peut-être semblant !

TANTINE. — Penses-tu !

Elle lui tend le vinaigre.

THÉRÈSE. — Comme elle est jolie !

TANTINE. — Tu ne vas pas t'attendrir maintenant ?

THÉRÈSE, avec une espèce de rage. — Elle l'aime plus que moi !

TANTINE. — Mais non, pas du tout, toi tu es plus forte ! C'est pourquoi !

THÉRÈSE, avec angoisse. — Tu ne crois pas que je l'ai tuée ?

TANTINE. — Ne sois pas idiote ! Sors-toi de là. Je vais la gifler. Il paraît qu'il n'y a rien de tel. (Valérie ouvre les yeux.) Tu vois ! il suffit d'en parler.

VALÉRIE. — Oh ! Je vous demande pardon, mesdames. Je ne sais ce qui m'a pris. C'est ridicule.

Elle se relève.

THÉRÈSE. — Je n'aurais pas dû...

VALÉRIE. — Pas du tout. Pas du tout. Vous n'y êtes pour rien, je vous assure. Ce n'est vraiment pas votre faute si je ne tiens pas debout.

THÉRÈSE. — Vous ne voulez pas boire un peu d'alcool ?

VALÉRIE. — Non, merci. Merci beaucoup. Oh ! et j'ai cassé cette statuette. Je ne sais comment m'excuser.

THÉRÈSE. — C'est sans importance.

VALÉRIE. — Si. Si. Je suis désolée.

Elle porte la main à sa poitrine.

THÉRÈSE. — Vous avez mal ?

VALÉRIE. — Oui. Un peu. Pardon. Croyez-vous que c'est bête ! On tombe, et puis ça vous empêche de respirer.

THÉRÈSE. — Asseyez-vous !

VALÉRIE. — Non, merci, madame. Il faut que je m'en aille. Il faut que je m'en aille tout de suite. Dès que j'aurai retrouvé ma respiration. (Avec un pauvre sourire.) Je vous ai assez ennuyée comme ça. Mais je ne vous ennuierai plus, soyez tranquille. Vous pouvez le dire à votre mari. Qu'il n'essaie pas de me revoir ! D'ailleurs, je ferai ce qu'il faudra. Moi, je ne savais pas. Je croyais à des choses. Mais, de cette façon, c'est beaucoup mieux pour tout le monde.

TANTINE. — Vous avez raison. Oubliez-le donc tranquillement !

VALÉRIE. — C'est ça, tranquillement (elle pleure), tranquillement !

THÉRÈSE. — Tais-toi, donc.

VALÉRIE. — Dites-lui qu'il n'a pas à s'inquiéter, que je déchirerai ses lettres...

THÉRÈSE. — Mais qu'allez-vous faire ? Où allez-vous aller ?

VALÉRIE. — Oh ! je pars... c'est l'essentiel. Le reste doit vous être égal. Et figurez-vous que ça m'est égal aussi. Au revoir, mesdames, je vous demande pardon.

Elle sort. Thérèse s'est obligée à ne pas regarder Valérie tandis qu'elle sortait. Tantine, au contraire, ne l'a pas perdue du regard.

TANTINE, lorsque la porte s'est refermée. — Ah ! tu l'as mise dans un bel état !

THÉRÈSE. — Elle est désespérée, hein ?

TANTINE, avec force. — Plutôt, oui.

THÉRÈSE. — Je n'osais pas la regarder. J'avais l'impression d'avoir fait un mauvais coup.

TANTINE. — Pas si mauvais ! Tu as dû être assez adroite, au contraire.

THÉRÈSE, avec une admiration incrédule. — Il y a des filles comme celle-là ? Il y a encore des filles comme celle-là ?

TANTINE. — On se demande où Gilles est allé la chercher !

THÉRÈSE, avec une agitation qui ne cessera de grandir. — Heureusement qu'elle est partie ! J'allais lui crier que j'avais menti !

TANTINE. — Ah ! tu as menti ?

THÉRÈSE. — Tant que j'ai pu ! Elle semblait avoir juré de ne prononcer que les paroles les plus émouvantes. Je n'étais pas de force.

TANTINE, très sincèrement. — Ma pauvre chérie !

THÉRÈSE. — Et elle s'est évanouie avec une violence ! Elle n'en finissait pas ! Tu as remarqué ?

TANTINE. — Oui, ma chérie !

THÉRÈSE. — Elle ne va pas faire quelque chose d'irréparable ? Dis ?... dis !...

TANTINE. — Non. Ce n'est pas une folle comme toi. Je suis bien tranquille, c'est le type qui souffre en silence.

THÉRÈSE. — Tant mieux ! Oh ! oui, tant mieux !

Un silence.

TANTINE, timidement. — Alors, tu sais maintenant ?

THÉRÈSE. — Oui, je sais. Et je me sens laide, laide !...

TANTINE. — Quel rapport ?

THÉRÈSE. — Je n'étais jolie que parce que je croyais qu'il m'aimait. Maintenant, je ne veux plus rien dire.

TANTINE. — Mais il t'aime, voyons.

THÉRÈSE. — Comme une sœur, sûrement. Une pauvre sœur dont il a pitié. Et à qui il ne veut pas faire de chagrin.

TANTINE. — Mais pas du tout...

THÉRÈSE. — Je n'ai pas un petit visage d'ange, moi...

TANTINE. — Tu es bien mieux qu'elle !

THÉRÈSE. — Il ne peut pas rêver de moi cinq heures par jour.

TANTINE, essayant de la gaîté. — Peut-être pas. Mais qui pense à rêver cinq heures par jour ?

THÉRÈSE. — Je suis une femme très malheureuse, ma tante. Excuse-moi de ne pas rire.

TANTINE. — Mon pauvre trésor !

THÉRÈSE, un cri. — J'étais malheureuse depuis deux ans. Et je ne le savais pas.

TANTINE. — Ne t'exalte pas !

THÉRÈSE. — Et ces deux ans que j'ai volés, c'est à elle que je les dois ! Les choses qu'elle a faites pour lui ! C'est inimaginable ! Et pas seulement pour lui ! Pour moi aussi ! Elle l'aime mieux que moi ! Tantine, elle l'aime mieux que moi !

TANTINE. — Ne répète pas tout le temps la même chose.

THÉRÈSE. — Moi, je faisais l'idiote avec Pascal.

TANTINE. — Avec Pascal ?

THÉRÈSE. — Tu le sais très bien. Tu sais très bien que je m'amusais à l'affoler.

TANTINE. — Mais non, je ne savais pas. Ça, c'est tordant !

THÉRÈSE. — Non, ce n'est pas drôle. Je ne méritais pas mon bonheur, comprends-tu. Tandis qu'elle gagnait durement le sien.

TANTINE. — Pas si durement que ça...

THÉRÈSE. — Ah ! sa douceur... comme je la hais !... cette douceur impitoyable. Cette douceur qui lui permettait tous les sacrifices. Mais elle en aurait inventé, des sacrifices, au besoin. (Ricanant.) Tandis que moi, je croyais avoir assez fait en essayant de me tuer pour qu'il m'épouse.

TANTINE. — Ne parle pas tout le temps de ça non plus.

THÉRÈSE, brusquement, criant. — Gilles lui a parlé de mon suicide, j'en suis sûr ! C'est pour cela qu'elle acceptait de se cacher. Oh ! j'ai honte ! j'ai honte !

Tantine, épouvantée de l'exaltation de Thérèse, compose rapidement un numéro.

TANTINE, à mi-voix. — « Pascal ? Venez tout de suite. Tout de suite. »

Elle raccroche.

THÉRÈSE. — Tu ne vas pas raconter mes affaires à Pascal ? Je n'ai pas envie d'être ridicule devant lui. (Devant le regard de Tantine.) Ah ! il savait aussi ? Tout le monde le savait ! Mais, alors, il fallait m'inquiéter, me préparer... Ne pas me laisser apprendre tout d'un coup !... (On sonne. Tantine va ouvrir. Thérèse, avec une fausse gaîté.) J'imagine la tête du client qui voit son docteur traverser la rue sans la moindre explication.

TANTINE, à Pascal dans l'antichambre. — Je vous ai fait venir parce qu'elle m'inquiète...

THÉRÈSE, méchamment. — Tu l'attendais, ce moment-là, hein, Pascal ? Eh bien, ça y est, je sais... Tu es vengé.

PASCAL. — Tu sais ?

THÉRÈSE, sarcastique. — Et pas par des racontars. Par l'intéressée elle-même ! Mais je te félicite. Tu as été extrêmement bien... Je te jugeais mal, tu vois ! Je pensais : « Il m'aime, il est jaloux, son premier soin sera de me mettre au courant. »

TANTINE. — Tu pourrais ne pas parler de ça devant moi.

THÉRÈSE, geste de découragement immense. — Au point où j'en suis, tu sais !...

PASCAL. — Que s'est-il passé ?

TANTINE. — Je ne sais pas ce que Thérèse a raconté à cette personne...

THÉRÈSE, l'interrompant. — Quelque chose de très ingénieux. (A Pascal :) Quelque chose que tu aurais pu inventer.

TANTINE. — ... Toujours est-il que ladite personne ne veut plus jamais revoir Gilles et qu'elle quitte la ville en ce moment même.

PASCAL. — Diable ! Diable !

TANTINE. — Vous avez peur que Gilles refuse de s'embarquer ce soir ?

PASCAL. — Sans l'avoir revue, c'est plus que probable.

THÉRÈSE, avec chagrin. — Il l'aime tellement ?

TANTINE. — Il ne va tout de même pas déserter ?

PASCAL. — S'il pouvait croire à un rendez-vous manqué, il partirait peut-être malgré tout, parce qu'il a un grand sens de son devoir. Mais s'il apprend la visite...

TANTINE. — On n'a qu'à parler de rien. Et à paraître extrêmement naturels.

THÉRÈSE, avec une ironie douloureuse. — Et puis, quoi ? Ils se retrouveront. Ils seront même enchantés de ce malentendu et de ce petit drame. Je les aurai probablement encore rapprochés.

TANTINE, en tapant sur le bras de Pascal. — Vous aviez bien besoin de nous raconter ça, vous !

THÉRÈSE, avec une profonde amertume. — Et, à leurs yeux, je ne serai même plus une vraie victime. Je serai la bonne femme qui a inventé ce sale truc-là ! (Quelqu'un frappe joyeusement, à bras raccourcis, sur la porte de la rue un sonore « Tadagada... da... tsouin... tsouin... » A Tantine.) Va lui ouvrir !

PASCAL. — Il semble de joyeuse humeur !

TANTINE, à Thérèse. — Tu ne préfères pas monter un instant pour te calmer ?

THÉRÈSE. — Merci. Je veux le voir à l'œuvre.

Nouvel ébranlement jovial de la porte.

TANTINE. — Les soirs d'appareillage il a souvent du vent dans les voiles.

THÉRÈSE. — Ça n'en sera que plus gai.

TANTINE. — En tout cas, pas de drame ?

THÉRÈSE. — Pas un mot !

TANTINE. — Alors !

Elle va ouvrir la porte. Pascal dévore Thérèse des yeux. Mais, quand le regard de celle-ci rencontre le sien, il se détourne. Gilles Cabanis paraît sur le seuil ; il est extrêmement gai et charmant.

GILLES. — Bonsoir ! (Les autres ont un mouvement vers lui.) Oh ! ne bougez pas ! Et taisez-vous ! Je vous demande une minute de silence. Mais de silence total.

Comme si vous aviez cru entendre une sirène dans le brouillard. Un. Deux et trois ! (Il ôte son imperméable bleu et paraît dans son uniforme flambant neuf de commandant en second.) J'autorise les cris d'admiration.

TANTINE. — Ah ! Bravo !

PASCAL. — Impeccable.

THÉRÈSE. — Très réussi.

GILLES. — Avez-vous vu les galons ?

TANTINE. — Très jolis galons !

GILLES. — Malheureusement, le norois les verdegrise. Les grades non plus ne valent pas ceux d'avant guerre.

THÉRÈSE, aux deux autres. — Il est amusant, n'est-ce pas ?

GILLES. — J'ai tout de même l'outrecuidance d'espérer que Cloarec sera content. Son commandant en second sera le mieux habillé du 20e parallèle. D'autant plus que les souliers sont neufs aussi. (Il les désigne du menton.) Malheureusement, le gauche me comprime horriblement l'orteil ! Vous permettez ?

Il s'assied sur la chaise, enlève son soulier gauche et frictionne son pied endolori.

TANTINE. — Ne te gêne pas !

GILLES, soupir de soulagement. — Aaaah !

THÉRÈSE. — Ils sont poétiques, ces navigateurs !

Gilles avise les pions du jeu d'échecs qui sont restés à terre.

GILLES. — Je vois que vous vous êtes encore jeté les pions à la figure ?

THÉRÈSE, vivement. — Oui, Tantine m'avait exaspérée.

GILLES, à Thérèse. — Heureusement que je pars ce soir. Sans quoi tu m'aurais encore convaincu de nettoyer l'argenterie.

TANTINE, gentiment, à Thérèse. — Je reconnais mes torts. Je la nettoierai, là...

GILLES, désignant les morceaux de la statuette. — Vous avez également fracassé la porcelaine ?

THÉRÈSE, avec une sourde mauvaise humeur. — N'en fais pas un drame !

GILLES. — Un drame ? Je m'en f... avec une violence !...

THÉRÈSE. — Ah ! bon !

GILLES. — Je constate seulement que la lutte était ardente et noire. (Avisant Tantine.) Mais, dis-moi, Tantine, ce n'est tout de même pas Thérèse qui t'a expédié ce coquard sur l'œil ?

TANTINE. — Je suis tombée.

GILLES. — Tu tombes sur l'œil, toi ?

TANTINE. — Oui.

THÉRÈSE. — Et, en tombant, elle a brisé la statuette !

GILLES. — Avec son œil ? Je comprends tout.

PASCAL. — Nous ferions peut-être mieux de lui dire la vérité.

TANTINE, vivement. — Vous êtes fou, Pascal !

GILLES. — Tante a raison, tu es fou. Ne disons surtout pas la vérité. Vous connaissez ma formule : la vérité salit les puits.

THÉRÈSE. — Très jolie formule !

PASCAL, est-ce maladroitement ? — Je pensais lui dire seulement que vous vous étiez battues.

Sursaut de Tantine et de Thérèse.

GILLES. — Seulement ? Ce n'est qu'une partie de l'histoire ? Mais quel bonheur !

TANTINE, à Pascal. — Vous ne vous êtes pas dit qu'il faudrait aussi lui expliquer pourquoi.

GILLES. — N'en faites rien ! J'aime mieux imaginer. C'est à cause d'un grand blond, n'est-ce pas ?

TANTINE. — Ne sois pas crétin !

GILLES. — Tu aurais tort de protester, je suis fier de toi.

Il l'embrasse légèrement.

THÉRÈSE, aiguë. — Je connais Gilles. S'il ne demande pas de précisions, s'il n'essaie pas d'en savoir davantage, c'est qu'il a quelque chose d'urgent à faire.

GILLES, aérien. — En effet. Un coup de téléphone à donner. A Obolinski. (A Pascal :) Tu connais Obolinski ?

PASCAL, froid. — Non.

GILLES. — Je te l'ai présenté l'autre jour. (A Tantine.) Un grand blond, tiens, justement !

PASCAL, glacial. — Je ne m'en souviens pas.

GILLES. — Il est assommant, cet Obolinski.

THÉRÈSE. — Ah ! vraiment ?

GILLES, avec le luxe de détails des hommes qui mentent. — Charmant garçon ! mais aussi inexact qu'un cargo des messageries. Comme tous les Slaves, d'ailleurs.

THÉRÈSE. — Je connais très peu de Slaves.

GILLES. — J'avais rendez-vous avec lui à 3 h. 20 à la Frégate. En sortant de chez mon tailleur.

THÉRÈSE. — Tu voulais lui faire voir ton costume?

GILLES. — Mais non, voyons, quelle idée ! Je l'ai attendu une heure et il n'est pas venu. Je ne sais si tu sais ce que qu'est que d'attendre une heure à la Frégate.

THÉRÈSE. — Non, je ne sais pas.

GILLES. — Tant mieux pour toi. (Il marche en claudicant sur son pied déchaussé jusqu'à l'appareil téléphonique tout en disant :) Alors, je suis passé à son hôtel pour voir s'il ne m'avait pas oublié. Pas d'Obolinski. (Il compose un numéro.) Il était sorti à 3 heures sans laisser de message.

THÉRÈSE, feignant la désolation. — Oh !

GILLES. — « Allô, l'hôtel Duguay-Trouin ? Ici, M. Gilles Cabanis... Cabanis, c'est moi qui vous ai donné 50 francs tout à l'heure. » (Il explique à Thérèse :) Je lui ai donné 50 francs, mais c'était uniquement...

THÉRÈSE. — Tu as bien fait, ne t'excuse pas !

GILLES, dans l'appareil. — « Je voudrais savoir si M. Obolinski est rentré. » (A Thérèse :) Je ne m'excuse pas : je t'explique ! » (Dans l'appareil.) « Oui. Obolinski. O-BO-LINS-KI. » (S'énervant et maladroitement.) « Je sais bien que vous n'avez pas d'Obolinski à l'hôtel, c'est la personne dont je vous ai parlé tout à l'heure ! Oui, Obolinski ! Ne prenez pas cet air fin, je vous demande si cette personne est rentrée ? Eh bien, alors, dites-le ! »

Il raccroche rageusement.

THÉRÈSE, sans expression. — Tu ne salis pas de puits, en ce moment.

GILLES, hérissé. — Que veux-tu dire ?

THÉRÈSE. — Si cet Obolinski n'habite pas l'hôtel, comment peux-tu espérer l'y trouver ?

GILLES, inventant laborieusement. — Il n'habite pas l'hôtel... mais il y a déjeuné et... il a entreposé ses bagages dans le hall.

THÉRÈSE. — Ah ! bon !

GILLES. — Tu vois comme c'est simple.

THÉRÈSE. — Et quel drôle de nom !... Obolinski

GILLES. — Que veux-tu, c'est le sien. Tu penses bien que je n'irais pas inventer un nom pareil ?

Thérèse se détourne de lui avec quelque chose qui ressemble à de la rage et se dirige vers l'antichambre.

TANTINE, sur le qui-vive. — Où vas-tu ?

THÉRÈSE, très naturellement. — Boire un verre d'eau fraîche à la cuisine.

Elle sort. Tantine l'accompagne un peu.

PASCAL, sardonique. — Ah ! bravo, mon vieux !

GILLES. — Oui, je crois que je m'en suis assez bien tiré.

PASCAL. — Vraiment ?

GILLES. — Tu n'aimes pas mon coup d'Obolinski ?

TANTINE, revenant. — Pas trop ! Vous ne devez pas mentir souvent dans la marine marchande.

GILLES, consterné. — C'est la faute de cet idiot de portier. Je lui donne 50 francs et je lui explique bien : « Quand je vous parlerai de monsieur Obolinski, c'est qu'il s'agira... » D'ailleurs, c'est sans intérêt, je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça. Mais vous avez vu le résultat.

PASCAL. — Et tu ne crains pas que Thérèse ait remarqué quelque chose ?

GILLES. — Thérèse, bien sûr que non, pauvre chou ! Elle a confiance en moi, elle !

PASCAL. — Tout de même, elle vient de faire une sortie bizarre.

GILLES. — Ce n'est pas bizarre d'avoir soif. Tiens, moi, j'ai soif, je ne suis pas bizarre.

TANTINE, brusquement. — Tu la trouves tellement jolie, cette Pardaillan ?

GILLES, de plus en plus consterné. — Ne me dis pas que tu sais tout !

TANTINE. — Je sais tout. Et depuis longtemps. Je ne t'en parlais pas pour ne pas te faire honte.

GILLES. — Oh !

TANTINE. — Comment as-tu pu ?

GILLES. — Je ne sais pas... j'étais à Paris...

TANTINE, l'interrompant. — Qu'est-ce qu'elle a cette fille que Thérèse n'ait pas ?

GILLES. — Rien. Seulement elle l'avait à Paris...

TANTINE. — Et tu as risqué le bonheur de Thérèse pour une aventure ?

PASCAL. — Ce n'est plus une aventure. Il est fou d'elle.

GILLES. — Oui, maintenant, oui.

PASCAL. — Malheureusement !

GILLES. — Il faut me pardonner, ma tante. Ce n'est pas ma faute. Valérie est unique. Tu sais ce qui fait le plus souffrir les hommes abandonnés, c'est qu'ils croient toujours revoir dans la rue la femme qui les a quittés. A cause d'une silhouette, d'une démarche ou d'une forme de visage semblable. Si ce malheur m'arrivait, cette déception me serait épargnée. Je ne croirais pas la revoir. Personne ne lui ressemble.

TANTINE, touchée. — Ah !

GILLES. — Personne ne met son chapeau comme elle, par exemple. Une fois, pour rire, j'ai calculé. Elle l'incline à 48 degrés exactement. (Comme si c'était un miracle.) Elle ne balance qu'un bras en marchant.

TANTINE. — Tu m'en diras tant !

GILLES, lancé. — Elle sait si bien pleurer. Tu ne peux pas t'imaginer, c'est charmant. Et pourtant, elle étouffe de chagrin. Alors, pour rester charmante en étouffant de chagrin, il faut vraiment avoir du charme.

TANTINE. — Je te crois.

GILLES. — Mais, si elle sait bien pleurer, elle sait encore mieux rire. Elle rit violemment. Comme ça !

Il rit violemment.

THÉRÈSE, criant de la cuisine. — A la bonne heure ! Tu ne t'embêtes pas !

Tantine et Gilles sursautent.

PASCAL, durement. — Te rends-tu compte de ce que tu as failli faire ! Elle a failli t'entendre !

GILLES. — Mais non. Mais non.

PASCAL. — T'entendre vanter le rire de M. Obolinski et son chapeau à 48 degrés.

GILLES. — Je l'aurais rassurée, voilà tout.

PASCAL, ricanant. — Par un mensonge ?

GILLES. — Ah ! oui, que veux-tu, par un mensonge !

PASCAL. — Tu es si sûr de toi ?

GILLES. — Je ne suis pas sûr de moi. Je sais seulement que je ferai l'impossible pour ne pas causer de peine à Thérèse. Je l'ai prouvé depuis deux ans !

PASCAL. — Oh ! Tu l'as prouvé !

TANTINE. — Mais qu'est-ce qui vous prend, tous les deux ?

GILLES. — Tu sais très bien que cette idée d'épouser Thérèse n'est pas de moi.

PASCAL. — Elle n'est pas de moi non plus !

GILLES. — Evidemment, l'idéal, ç'aurait été que tu l'épouses, toi.

TANTINE, vertement. — Gilles !

GILLES. — Je l'ai souhaité. Parce que tu l'aimes comme elle mérite de l'être. Elle n'a pas voulu de toi et je la comprends. Tu lui as fait peur.

TANTINE. — Gilles !

PASCAL. — Laissez, ma tante. Je lui fais peur ?

GILLES. — Tu es vieux, mon vieux. Tu ne t'en rends pas compte parce qu'il ne t'est jamais rien arrivé. Mais tu as été vieux tout de suite. Je t'ai tout de suite connu vieux. C'est très mauvais.

PASCAL. — Très.

GILLES. — Et si tu te contentais d'être vieux, mais c'est que tu es sérieux aussi ! Ce qui est encore pire. Tu es un type épatant, Pascal. Moi, je le sais. Tes patrons, à l'hôpital, le savent. Nous sommes quelques-uns, très peu nombreux, à le savoir. Les autres ne s'en doutent même pas, parce que tu les décourages, tu les embêtes trop.

TANTINE. — Je vous en prie, tous les deux...

PASCAL. — Il a raison.

GILLES. — Tu as embêté Thérèse. Tu as fait ce que tu as pu pour la dégoûter de moi, je le reconnais. Mais tu t'y es si mal pris que tu n'as pas réussi. Ce qui est bien regrettable pour tout le monde. Nous serions heureux tous les quatre si tu y étais parvenu.

PASCAL. — Ne me pousse pas à bout !

GILLES. — Laisse-moi te dire seulement pourquoi tu ne l'as pas convaincue : c'est parce que tu me détestais trop et depuis trop longtemps.

PASCAL. — C'est amusant !

GILLES. — Je ne t'en veux pas. Si tu savais comme ta haine m'a rendu service, le nombre de gens qui ne pouvaient pas me sentir et qui se sont réconciliés avec moi à cause de ce que tu leur racontais sur mon compte.

TANTINE. — Vous m'épouvantez tous les deux !

GILLES. — Mais, ma pauvre tante, il ne se passait

pas de jours qu'on ne vienne me dire : « Que diable avez-vous pu faire à votre frère ? »

PASCAL. — Ce que tu lui as fait, tu veux le savoir?

GILLES. — Je n'y tiens pas !

PASCAL. — Tu m'as pris tout ce que je voulais, tout ce que j'aimais !

GILLES. — Mais non. Mais non.

PASCAL. — Thérèse surtout.

GILLES. — Il fallait la gagner, je t'en ai laissé le temps.

PASCAL. — Le temps ? Tu revenais chargé d'histoires d'autres pays, avec ce prestige imbécile du voyageur, agrémenté de ces femmes de toutes les couleurs qui t'avaient aimé. Fier de ton hâle et de ton insupportable légèreté.

GILLES. — Ta phrase n'est pas heureuse : c'est parce que je suis léger qu'on me supporte !

PASCAL, criant presque. — Et, parce que tu es léger, tu ne te soucies pas que les autres soient malheureux.

GILLES. — Tu connais ma formule « les autres sont toujours malheureux ».

PASCAL. — C'est une formule bien pratique, une formule de salaud.

GILLES. — Il n'y a qu'avec moi que tu sois d'une telle franchise !...

TANTINE. — Thérèse va vous entendre !

PASCAL. — Moi, j'étais malheureux, comprends-tu?

GILLES. — Maladroitement !

PASCAL. — Ah ! j'étais sérieux, je te l'accorde. J'aimais Thérèse sérieusement. De toutes mes forces, de toute mon âme.

GILLES. — Avec rage !

PASCAL. — Avec un peu de rage aussi. Cette rage de te voir préférer.

GILLES. — Oui. Tu aimais Thérèse contre moi !

PASCAL, ricanant. — Et elle a pris du véronal pour t'avoir !

GILLES. — Oh ! Pour m'avoir ! C'était surtout pour ne pas t'avoir, toi !

TANTINE. — Tu oses plaisanter sur une chose pareille ?

GILLES. — Je ne plaisante pas. Pauvre petit chou ! Elle était sincère. Un désespoir d'enfant. J'ai eu le même à treize ans.

PASCAL. — Toi ?

GILLES. — Tu le sais très bien. J'ai failli me tuer. Pour la fille du professeur de piano. Heureusement, je me suis rappelé à temps que j'avais à faire mon devoir de vacances.

PASCAL, à Tantine. — Excuse-le ! Il est léger !

GILLES. — Eh bien, après ce suicide manqué, j'étais sûr qu'elle t'aimerait. On déteste toujours celui qui vous entraîne à des extrémités pareilles. Ton sombre amour avait sa chance à ce moment-là. Il t'aurait suffi de nous oublier, toi et moi, et de ne lui parler que d'elle.

PASCAL. — Tu vas me faire un cours ?

GILLES. — Seulement, tu voulais surtout me la prendre. Parce que tu as toujours eu envie de ce que j'avais.

Thérèse est entrée. Elle est pâle. Elle a peut-être entendu les dernières phrases.

THÉRÈSE. — Pascal, il ment, n'est-ce pas ?

Gilles change aussitôt de ton et plaisante pour donner le change à Thérèse.

GILLES, gaîment. — J'exagère, en tout cas. Tu sais ce que c'est, en bavardant...

TANTINE. — Ce n'est pas de l'eau fraîche que tu as bu, toi, dis donc...

THÉRÈSE. — J'ai commencé par de l'eau fraîche et terminé par un peu de fine.

TANTINE. — Par beaucoup de fine...

THÉRÈSE. — Ainsi, Pascal a toujours eu envie de ce que tu avais ?...

GILLES. — Nous plaisantions. Je parlais de petites choses...

THÉRÈSE. — Il n'y paraissait pas.

GILLES. — C'était venu à propos de ma motocyclette...

THÉRÈSE. — Pascal ? Pourquoi ne protestez-vous pas ?

GILLES. — Oh ! il proteste. Il proteste énergiquement. N'est-ce pas, Pascal ?

PASCAL. — Oui.

GILLES. — Mais il a tort de protester. Parce qu'il m'a toujours tout envié. Même les choses les plus incroyables. Par exemple, tiens... une nuit, nous étions encore en pension... j'ai rêvé que j'avais d'énormes doigts de pied... un rêve terrible... On me f...ait à la porte de partout... la fille du professeur de piano me rendait sa parole... Maman me reniait. Le lendemain matin, j'ai eu la bêtise de lui raconter mon rêve, il le voulait, il le lui fallait à tout prix. Je le lui ai échangé contre une mandarine.

THÉRÈSE. — Très amusant !

GILLES. — Il m'enviait mes gros doigts de pied.

THÉRÈSE. — Riez, Pascal !

GILLES, bouffonnant et tendant à Pascal son pied déchaussé. — Tu ne veux pas de ceux-là ! Tu me rendrais service.

PASCAL. — Ah ! tu es spirituel !

THÉRÈSE, sur un ton singulier. — Pascal, me permettez-vous de prendre votre défense ?

PASCAL, s'essayant à la légèreté. — S'il vous plaît !

THÉRÈSE. — Tu es trop injuste avec ton frère, comme toujours !

GILLES. — Allons, bon !

THÉRÈSE. — Il t'a peut-être envié tes rêves ; mais je le crois très capable d'être devenu amoureux de moi, sans que ce soit pour t'embêter.

GILLES, bonhomme. — Mais bien sûr, voyons. Je disais ça parce qu'il m'agaçait.

TANTINE. — Thérèse, mon petit, tu vas faire quelque chose d'irréparable.

THÉRÈSE. — Pascal a bien du mérite, au contraire. Un autre se serait découragé à voir la façon dont tu me méprisais. Logiquement, il aurait dû penser : « Mais qu'a-t-elle donc, cette Thérèse, pour que Gilles n'en veuille pas à ce point-là ? »

TANTINE, avec une réelle angoisse. — Vous parlez... vous parlez... prenez garde, mes enfants !

THÉRÈSE. — Il s'est entêté. Il s'est obstiné à trouver magnifiques ces yeux que tu faisais pleurer. Je le remercie.

PASCAL, ému et sourdement. — Thérèse !

THÉRÈSE. — Tu prétends qu'il a toujours eu envie de ce que tu avais. Il n'a pourtant pas essayé de te prendre M^lle^ Pardaillan.

GILLES, étourdiment. — En effet, mais c'est parce que... (Réalisant soudain ce que vient de dire Thérèse.) Qu'est-ce que tu dis ?

THÉRÈSE. — Et, là encore, il a du mérite. Car elle est très jolie.

GILLES. — Tu la connais ?

THÉRÈSE. — Elle était ici pendant que tu attendais Obolinski à la Frégate.

GILLES. — Mais pourquoi ?

THÉRÈSE. — Elle voulait me voir.

GILLES. — Et elle t'a parlé ?

THÉRÈSE. — Quelle drôle de question ! Oui, elle m'a parlé.

GILLES. — De quoi ?

THÉRÈSE. — D'un peu tout. Elle me plaît énormément.

GILLES. — Ah !

THÉRÈSE. — Pour mon goût, elle a trop de cœur. Elle n'étouffe pas seulement de chagrin. Elle s'en évanouit.

GILLES. — Elle s'est évanouie ?

THÉRÈSE. — Et elle en casse mes bibelots.

GILLES. — Du chagrin ? Je ne lui ai pas fait de chagrin.

THÉRÈSE. — Faut croire que si. Elle m'a dit qu'elle ne voulait plus te revoir !

TANTINE. — Tu avais promis de ne pas lui répéter ça.

THÉRÈSE. — Ah ! Il m'embête !

GILLES, bouleversé. — Elle ne veut plus me revoir ?

THÉRÈSE. — Plus jamais ! (Gilles se précipite vers le téléphone.) Inutile de téléphoner. Elle est partie. (Gilles compose le numéro.) Inutile, je te dis !

GILLES, dans l'appareil. — « Allô, l'hôtel Duguay-Trouin ? Ici, monsieur Cabanis. Mais f...ez-moi la paix avec Obolinski. Passez-moi Mlle Pardaillan. (Attente angoissée des trois autres.) Comment, partie ? Ce n'est pas possible, voyons ! (Il remet sa chaussure instinctivement.) Il n'y a pas de train à cette heure-ci. Quelle voiture ? Et où a-t-elle dit qu'elle allait ? Mais elle n'a pas eu le temps de faire ses bagages ? Et le chauffeur, il ne vous a rien dit, le chauffeur ? Je sais bien que ça ne vous intéresse pas. Je voudrais savoir ce qui vous intéresse. » (A Thérèse :) Il a raccroché !

THÉRÈSE, avec une joie mauvaise. — Ça fait mal, hein ? (Gilles fait un pas vers la porte.) Où vas-tu ?

GILLES, désemparé. — Il faut que je la retrouve !

THÉRÈSE. — Impossible. Elle m'a dit qu'elle se cacherait de toi. Et elle sait se cacher. Tu l'y as habituée.

GILLES. — J'ai mal. Je n'ai rien fait, c'est trop injuste. Et personne ne me plaint. Vous me détestez tous les trois.

PASCAL. — Gilles... « les autres sont toujours malheureux ».

GILLES. — Où la chercher ?

THÉRÈSE. — Elle ne te verra pas dans ton beau costume neuf !

GILLES, réfléchissant. — Ni chez sa mère, ni chez Maryse.

THÉRÈSE. — Une consolation te reste : personne ne lui ressemble. Tu ne croiras pas la reconnaître dans la rue.

GILLES, dans un cri. — Dix ans de ma vie ! Dix ans pour une explication avec elle.

THÉRÈSE. — Ni dix, ni vingt ! Toute la vie pour la regretter, si tu veux !

GILLES, douloureusement, à une Valérie invisible. — Ma douce !

THÉRÈSE. — Tu la retrouveras, ta douce ! Et tu la consoleras ! Elle ne te déteste que provisoirement, à cause d'une petite chose que je lui ai dite... Vous serez heureux et vous aurez beaucoup d'enfants. Je vous cède la place et vous donne ma bénédiction.

Elle sort en courant.

TANTINE. — Ne la laisse pas seule, Gilles... Tu la connais...

Gilles sort derrière Thérèse.

RIDEAU

ACTE II

La salle d'audience d'une cour d'assises de province.

Les spectateurs du théâtre occupent à la fois la place du jury et celle du public qui suit le procès.

Au banc des accusés, Gilles et Valérie, celle-ci très pâle. Entre Gilles et Valérie, et un peu en retrait, le gendarme Bourdille, haut en couleur et en accent.

Devant les accusés, au banc des avocats, Jérôme Ménétrier, un jeune maître à la très belle voix et à la fougue déjà célèbre, qui compte bien sur cette affaire pour se lancer définitivement, défend Gilles. Me Suzanne Forster, une ravissante blonde de vingt-cinq ans, défend Valérie.

Au siège du ministère public, s'agite le redoutable Robert Lahire (47 condamnations à la peine capitale en cinq ans).

Gilles est affalé à son banc et paraît assoupi.

La lumière qui vient de la haute fenêtre éclairera d'abord le président, puis l'avocat général, pour finir, à la fin de la pièce, avec une clarté d'apothéose sur le visage des accusés.

LE PRÉSIDENT. — Messieurs les jurés, vous avez entendu mon interrogatoire et les réponses qu'y ont faites les accusés ; vous avez entendu le médecin légiste. Je vais donner dans un instant la parole aux témoins de l'accusation. Mais je voudrais tout d'abord vous mettre en garde... (S'interrompant.) Accusé Cabanis, vous dormez ?

GILLES, sursautant. — Non, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — C'est pourtant l'impression que vous donnez.

GILLES. — Excusez-moi, monsieur le président, j'ai la migraine.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez la migraine ?

GILLES. — J'ai l'habitude du grand large, monsieur le président. Ces cinq mois de prévention m'ont réellement incommodé.

LE PRÉSIDENT, sévèrement. — Cabanis, je crois nécessaire de vous rappeler que vous jouez votre tête et que la légèreté incroyable de vos réponses risque de vous être préjudiciable dans l'esprit de MM. les jurés.

GILLES. — Je le regrette.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez répondu à mes questions par des monosyllabes. L'acte d'accusation ne

semble pas vous avoir intéressé. J'ai même remarqué que vous avez bâillé à deux reprises.

Gilles. — Je suis innocent, monsieur le président. On s'en apercevra certainement.

Le Président. — Le ministère public a réuni contre vous un faisceau de charges accablantes. Je crois de mon devoir de vous signaler le danger de votre attitude et de vous rappeler au respect de la cour.

Gilles. — Je la respecte autant que je peux, monsieur le président, mais avouez qu'on ne me facilite pas la tâche.

Lahire, tonnant. — Les paroles de l'accusé sont inadmissibles.

Ménétrier, sur le même ton. — M. l'avocat général trouve-t-il admissibles les manifestations qui se sont produites hier ici même et répétées tout à l'heure devant le palais ?

Le Président. — Hier, des cris ont éclaté dans cette enceinte, des menaces de mort ont été adressées aux accusés. Si des incidents de cette nature se renouvelaient, je me verrais dans la nécessité de faire évacuer la salle. J'ose croire, messieurs les jurés, que vous resterez insensibles aux pressions qu'on pourrait essayer d'exercer sur vous et que vous rendrez votre verdict en votre âme et conscience... Faites entrer le premier témoin.

L'Huissier, appelant. — Rabouin Emile.

Émile Rabouin entre. C'est le type du garçon d'hôtel douteux. Il est d'une intelligence fort au-dessous de la moyenne, et, paralysé par la peur, ne s'en exprime qu'avec encore plus de difficultés.

Le Président. — Approchez. (Rabouin s'approche, conduit par l'Huissier, jusqu'à la barre des témoins.) Vous n'êtes ni parent ni allié des accusés, vous n'êtes pas à leur service et ils ne sont pas au vôtre, levez la main droite et jurez de dire la vérité, rien que la vérité. Dites : « Je le jure. »

Rabouin. — Je le jure !

Le Président. — Tournez-vous vers MM. les jurés.

Rabouin. — Je le jure !

Le Président. — Comment vous appelez-vous ?

Rabouin. — Rabouin Emile.

Le Président. — Vous êtes employé à l'hôtel Duguay-Trouin ?

Rabouin, que la question passionne. — On ne peut pas appeler ça être employé. Je suis domestique.

Le Président. — Reconnaissez-vous les accusés ?

Rabouin. — Charbonnel, lui, serait plutôt employé. Parce qu'il s'arrange toujours pour que ce soit moi qui balaye. Et qu'il ne veut jamais s'occuper des ordures. Moi, je suis domestique.

Le Président. — Je vous demande si vous reconnaissez les accusés ?

Rabouin. — Les accusés ?

Le Président. — Les accusés Cabanis et Pardaillan.

Rabouin. — Non.

Le Président. — Vous ne connaissez pas cet homme et cette femme ?

Rabouin. — Les Dubois ? Ah ! si.

Gilles. — Excusez-nous, monsieur le président. Nous nous faisions appeler M. et Mme Dubois. Evidemment, ce n'est pas très original.

Le Président. — Dites-nous ce que vous savez sur eux.

Rabouin. — Je ne peux pas.

Le Président. — Comment vous ne pouvez pas ?

Rabouin. — Mme Dubois me donnait 50 francs par semaine pour ne rien savoir.

Lahire. — Rabouin ! Vous êtes devant la justice, vous devez dire tout ce que vous savez.

Rabouin se tourne vers Valérie.

Valérie. — Dites ce que vous savez, Emile.

Rabouin. — C'est que je ne sais pas grand-chose.

Ménétrier. — Ce n'est pas l'avis de M. l'avocat général.

Le Président. — Dites-nous ce qui s'est passé le 9 septembre.

Rabouin. — C'était le jour de sortie de Charbonnel.

Il s'arrête.

Le Président. — Et puis ? J'espère que vous avez autre chose à nous apprendre, parce que ça ne nous intéresse pas.

Rabouin. — Moi ça m'intéressait drôlement, parce que je faisais les chambres, les déjeuners, la plonge et la réception. J'avais pu refiler les ordures à l'extra.

Le Président. — Passons, passons.

Rabouin. — Il était 3 heures et je faisais le concierge lorsque je vois arriver Mme Brébion le chapeau sur l'œil et trois dents en moins. Celles de devant. Les plus jolies. Elle avait le corsage ouvert et les mains qui tremblaient. Elle me demande si Mme Dubois est chez elle. Je lui dis que je vais voir. Elle monte derrière moi. Je frappe. Mme Dubois me dit d'entrer. Nous entrons...

Le Président. — Passons, passons.

Rabouin. — En voyant son amie, Mme Dubois devient toute pâle. Ça se comprend et elle dit : « Ça recommence ? » Son amie lui dit : « Oui. » Moi je me dis : « Eh ben, mon vieux. »

Le Président. — On ne vous demande pas ce que vous vous êtes dit.

Rabouin. — Ah ! bon. Mme Dubois était assise sur... Ah ! allons, sur... Oh ! voyons, comment ça s'appelle...

Le Président. — Un fauteuil.

Rabouin. — Mais non...

Gilles, qui voit une occasion de ridiculiser un témoin de l'accusation. — Une chaise.

Rabouin. — Oh ! non, dites... si elle avait été assise sur une chaise, je vous le dirais. J'en ai vu plus que vous, des chaises...

Gilles. — Le lit.

Rabouin. — Non.

Ménétrier, entrant dans le jeu. — Sur le balcon peut-être...

Rabouin, sec. — Il n'y a pas de balcon.

Ménétrier. — Sur le canapé ?

Rabouin. — Sans blague... Je sais tout de même ce que c'est qu'un canapé.

Ménétrier. — Ah !... C'était quelque chose que vous ne savez pas ?

Rabouin. — Pas du tout. Si je ne savais pas sur quoi elle était assise, je ne vous ferais pas perdre votre temps.

Le Président. — Mais est-il important de savoir sur quoi elle était assise ?

Rabouin, ahuri. — S'il vous plaît ?

Le Président. — Le fait qu'elle ait été assise sur cette chose a-t-il modifié le cours des événements ?

RABOUIN. — Je ne comprends jamais ce que vous dites.

LE PRÉSIDENT. — Si elle avait été assise sur autre chose, est-ce que votre histoire serait la même ?

RABOUIN. — Ah ! oui, ça oui... D'autant plus qu'elle n'est pas restée assise !

LE PRÉSIDENT, furieux. — Mais alors, continuez...

RABOUIN. — Elle s'est levée tout de suite. Et elle a eu un geste de colère.

MÉNÉTRIER. — De colère ou de dépit ?

RABOUIN. — Comment est-ce, le dépit ?

MÉNÉTRIER. — Comme ça.

Geste.

RABOUIN. — Ah ! non. Elle, c'était plutôt comme ça.

Geste.

LAHIRE, tonnant. — La défense va-t-elle continuer longtemps à tourner le témoin en ridicule ?

MÉNÉTRIER, doucement. — Nous essayons de préciser.

RABOUIN, la bonne volonté même. — Nous essayons de préciser.

LE PRÉSIDENT. — Continuez, Rabouin.

RABOUIN. — A ce moment-là, Mme Brébion explique qu'elle vient de se bagarrer avec la tante Charpentier, qu'elle lui a balancé un marron sur l'œil, mais que l'autre fada lui a mis en miettes ses dents de devant. Alors, moi, je ne fais ni une ni deux, je me dis : « Allons, bon... »

LE PRÉSIDENT. — Et puis ?

RABOUIN. — J'avais raison. Parce que c'est devenu rudement intéressant. Je ne sais pas ce que la Brébion a pu lui raconter, mais voilà Mme Dubois qui prend son chapeau et qui dit : « Ça ne peut pas continuer comme ça, il faut que l'une des deux disparaisse. »

LE PRÉSIDENT, à Valérie. — Avez-vous réellement tenu ce propos ?

VALÉRIE. — Oui, monsieur le président.

RABOUIN. — Je pense bien. Elle a même ajouté : « Il faudra que Gilles choisisse ! Et alors tant pis pour elle ! »

LAHIRE, aux jurés. — « Tant pis pour elle ! » Messieurs les jurés...

LE PRÉSIDENT, à Valérie. — Tout ceci est-il exact ?

VALÉRIE. — Parfaitement exact.

RABOUIN. — Si c'est exact ? Je n'ai pas menti depuis la libération.

VALÉRIE, se levant. — J'ai même dit autre chose.

RABOUIN. — Oui... Attendez... Elle a dit... C'était juste avant de sortir.

LAHIRE. — Je l'ai sous les yeux... C'est dans votre témoignage.

RABOUIN, impatiemment. — Vous êtes rigolo, je cherche. Ah ! oui. Elle a dit : « Je voudrais la voir morte devant mes yeux. »

VALÉRIE, à Lahire, doucement, sans ironie. — C'est la phrase que vous attendiez, n'est-ce pas ?

LAHIRE. — En effet.

VALÉRIE. — Et vous espérez que cette phrase me perdra ?

LAHIRE. — J'espère que cette phrase éclairera MM. les jurés.

VALÉRIE, avec son impitoyable douceur. — Ah ! monsieur, quel métier vous faites !

LAHIRE. — Monsieur le président, nous n'allons pas permettre à l'accusée...

VALÉRIE, l'interrompant. — Mais, voyons, que voulez-vous démontrer ? Que je suis sa complice ? Eh bien, je suis sa complice. S'il a tué, je veux qu'on me punisse. Car je suis sa complice, en tout cas, pour tout et jusqu'à la fin. Je suis sa complice, s'il est innocent. Et bien davantage encore, s'il a tué.

LAHIRE. — Vous l'admettez !

VALÉRIE. — Je n'admets rien de ce qui vous ferait tant plaisir ! Je ne l'ai pas poussé au crime. Je ne lui ai rien demandé, jamais. J'étais heureuse. Dieu qui me jugera m'avait permis d'être heureuse. Mais, s'il a tué, je suis coupable. Coupable d'avoir existé.

LAHIRE. — Ecoutez-la, messieurs les jurés.

GILLES, en même temps que Lahire. — Ne l'écoutez pas, elle est folle ; tu es folle !

VALÉRIE. — Et vous pouvez me condamner. Et je vous le demande. S'il a tué, si l'amour que j'avais pour lui n'a pu lui inspirer que ce geste là, alors, je suis vraiment coupable. Coupable de l'avoir aimé si mal. Et il est juste que je sois punie. J'ai dit tout ce que j'avais à dire, excusez-moi, monsieur le président.

Elle se rassied.

GILLES, à Valérie à haute voix. — Mais tu es folle ! S'ils commettent une erreur judiciaire ! Il y en a tout le temps, des erreurs judiciaires !

VALÉRIE. — Alors, qu'elle soit aussi contre moi !

LE PRÉSIDENT. — Je rappelle aux accusés qu'il leur est formellement interdit de communiquer pour quelle raison que ce soit.

GILLES. — Et c'est très juste ! Pardon, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — Rabouin, vous n'avez rien entendu d'autre ?

RABOUIN. — Non, monsieur le président. Je suis resté tout seul dans la chambre et j'ai ouvert la fenêtre pour faire croire que j'avais balayé.

LE PRÉSIDENT. — Monsieur l'avocat général, pas de questions ?

LAHIRE. — Si, monsieur le président. Rabouin, les accusés s'aimaient beaucoup ?

RABOUIN. — M. et Mme Dubois ? Ils s'aimaient à la folie comme on dit vulgairement.

LAHIRE. — Elle surtout ?

RABOUIN. — Elle, c'était incroyable. Elle lui tricotait des chandails ou des passe-montagnes pour la mer. Le reste du temps, elle pensait à lui. Elle ne lisait pas, elle guettait derrière la fenêtre. Mais, quand il arrivait pour la voir, elle se jetait contre lui avec une force ! Des fois, il en avait la respiration coupée. Et, après, il n'était plus question de faire la chambre.

Rire de femme dans la salle.

L'HUISSIER. — Silence !

RABOUIN. — Charbonnel disait même : « A ce point-là, ce n'est plus de l'amour, c'est du championnat. »

Rire de femme dans la salle.

VALÉRIE, se levant brusquement. — Est-ce que je dois tolérer ça aussi ? Est-ce que cela donne tous les droits de me croire coupable ? Même de vous servir de ce malheureux pour m'insulter.

RABOUIN, éperdu. — Mais qu'est-ce que j'ai dit ? Mais ne vous fâchez pas. Elle avait bien des excuses, allez, monsieur le président. Elle ne sortait jamais. D'ailleurs, personne n'a jamais dit sur elle un mot

plus haut que l'autre. Charbonnel l'appelait la Carmélite. Il disait que, dans son genre, c'était une espèce de sainte.

MÉNÉTRIER. — Une espèce de sainte. Je prends note, monsieur l'avocat général.

LE PRÉSIDENT. — Je vous rappelle, messieurs les jurés qu'en effet on ne connaissait à l'accusée, avant Cabanis, aucune aventure sérieuse.

VALÉRIE. — Ni sérieuse, ni pas sérieuse, aucune aventure du tout...

LAHIRE. — Jolie comme vous l'êtes, vous ne me ferez pas croire...

VALÉRIE. — Je vous le ferai croire, monsieur l'avocat général.

LE PRÉSIDENT. — Alors, comment n'avez-vous pas trouvé odieuse cette vie de mensonge, de dissimulation et de contrainte.

VALÉRIE. — J'étais sa femme, sauf pour les autres !

Un silence. Le Président échange un regard avec son assesseur. Ménétrier et Forster prennent une note.

LAHIRE. — Et les autres... (Un geste qui balaie.) Hein ! Qu'importe !

RABOUIN, inopinément. — A qui le dites-vous ?

LAHIRE. — Mais pas à vous justement.

RABOUIN. — Pardon.

LAHIRE, à Valérie. — Qu'importent les autres ! Les autres ne sont pas intéressants. On vous répétera un propos de Cabanis : « Les autres sont toujours malheureux ! » disait-il. Alors, qu'ils souffrent ! Nous nous aimons, nous avons tous les droits.

MÉNÉTRIER. — Il est un peu tôt pour requérir, monsieur l'avocat général.

LAHIRE, ignorant l'interruption. — Et qu'importe si parmi ces autres se trouve justement celle qui est réellement sa femme ! Sa femme pour les autres aussi ! Sa femme devant les hommes et devant Dieu ! De cette sainte femme — une vraie celle-là ! — mon cher maître, on ne se soucie pas. On n'y pense que pour souhaiter la voir morte.

GILLES. — Valérie a dit ça dans un moment d'énervement. Mais elle n'en pensait pas un mot.

LAHIRE. — Nous savons sa vraie pensée. Elle l'a fait connaître : « Tant pis pour elle », a-t-elle dit. Tant pis pour elle ! Elle est la femme de cet homme depuis dix ans. Elle a toujours été irréprochable. Elle ne vit que pour lui, cette dure vie des femmes de marin. Elle est douce, tendre et un peu triste. Tant pis pour elle.

MÉNÉTRIER. — Mais c'est un véritable réquisitoire que vous prononcez-là, monsieur l'avocat général ?

LAHIRE. — Je comprends que vous en soyez gêné, mon cher maître. Il vous déplaît probablement qu'on vienne rappeler à messieurs les jurés que ces amants ne sont pas devant nous parce qu'ils se sont aimés. Mais parce que cet amour a fait une victime. (Haussant le ton.) Et je ne vous laisserai pas m'interrompre quand je dis les vertus de celle qu'ils ont tuée.

MÉNÉTRIER. — Monsieur le président.

LAHIRE. — De celle qu'ils ont tuée ! Nous, qui ne sommes pas des meurtriers, nous ne disons pas « tant pis pour elle ! » Et puisque nous ne pouvons pas la rendre à la vie, nous entendons au moins la venger !

GILLES, se levant. — Vous me reprochiez tout à l'heure de ne pas vous répondre, monsieur le président. J'aurais pu continuer à me taire, je m'en f... Moi non plus, je ne suis pas un meurtrier. Seulement je ne vais pas laisser celui-là se rasseoir tranquillement après son succès d'éloquence.

LAHIRE, aboyant. — Monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — Cabanis, mesurez vos propos ou je vous retire la parole.

GILLES. — Moi, qui ne suis pas un meurtrier, je vous demande de m'écouter. J'ai toujours été un mauvais mari, mais j'avais beaucoup de tendresse pour ma femme. Je l'estimais et je la respectais. Je sais mieux que vous ce qu'elle valait. Il est vrai que j'aime Valérie Pardaillan. Pour elle, j'aurais peut-être accepté de mourir, mais pas de tuer.

VALÉRIE. — Il ne m'aime pas assez.

Lahire prend note de ces paroles.

GILLES. — Si elle nous sait accusés d'un pareil crime, Thérèse doit bien rire là-haut. (Sur un autre ton.) Oui, elle doit bien rire ! Car elle riait. Car elle était d'une gaîté folle. (Avec une émotion profonde.) Nous avons passé notre vie à faire des blagues. Je sais, vous ne pouvez le croire. Une victime qui plaisante... Voilà qui ne fait pas votre affaire. Voilà qui abîme le portrait que vous avez tracé d'elle. Vous avez besoin d'une pauvre femme sans défense pour que ce que vous appelez mon crime en paraisse plus monstrueux. Eh bien, non, cette petite, je sais mieux que vous ce qu'elle était. Je l'ai mal aimée, mais je l'ai connue... Et, croyez-moi, ce qui est terrible, c'est de penser qu'elle ne rira plus, c'est de penser que je ne l'entendrai plus rire. Elle savait si bien. Elle riait mieux que tout le monde. On vous le rira : « Le rire de Thérèse. » (Il répète, des sanglots le gagnent.) Le rire de Thérèse. Voilà, c'est ça le crime ! Le crime c'est qu'elle ne rit plus ! Voilà l'argument pour vous, je vous le donne ! Pauvre petite Thérèse, on ne m'a pas laissé avoir de chagrin. Il a tout de suite fallu que je me défende. On s'est servi d'elle contre moi. On a fait ce qu'on a pu pour que je la déteste. Mais on n'a rien pu. Et vous ne pourrez rien. On était des amis, tous les deux. Et on l'est resté. Et on se f... de vous !

VALÉRIE. — Oui, dis-leur, Gilles, dis-leur.

Suzanne Forster s'essuie rapidement les yeux.

GILLES. — J'ai eu des moments terribles en prison. Des moments de rage où je ne savais plus où j'en étais ni ce que je faisais. Eh bien ! je vais vous dire une chose idiote, messieurs, une chose qui va vous faire rire. Dans ces moments-là, je me disais : « Faudra que je demande conseil à Thérèse. » C'était sur elle que je comptais pour me sauver de vous !

VALÉRIE, avec une jalousie poignante. — Tu comptais sur elle !

LAHIRE, après un court silence. — Votre numéro est très au point, Cabanis. Juste ce qu'il fallait d'indignation et de révolte. Je ne doute pas qu'il ait sur messieurs les jurés — moins endurcis que moi à ces explosions de la dernière heure — (Rabouin se mouche) le meilleur effet.

VALÉRIE, indignée. — Vous n'êtes pas encore convaincu ?

GILLES, en regardant, se rasseyant, distant. — Laisse donc !

LAHIRE. — Moi, je ne me laisse pas toucher. Je me rappelle qu'ayant épousé Thérèse Charpentier le 22 mars 1938, vous la trompiez malgré tant d'estime et de respect, avant la fin de cette même année, avec des personnes dont les prénoms semblent avoir

successivement été Denise, Armande, Jacqueline, Andrée, Roberte et Marinette.

RABOUIN, riant — Bonne Mère !

Il est stoppé par le cri de l'Huissier.

L'HUISSIER. — Silence !

LAHIRE. — Je me rappelle qu'en mai 1944, à Hong-Kong, une jeune Chinoise apportait au capitaine Cloërec un métis du sexe masculin qu'elle prétendait avoir eu de Cabanis lors de son voyage précédent.

GILLES. — Vous ne connaissez pas les Chinoises, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — En effet.

GILLES. — Elle l'avait déjà présenté au capitaine de l'*Hirondelle* en prétendant que c'était le fils de Michelet.

LE PRÉSIDENT. — Il n'en demeure pas moins que vous lui aviez donné la possibilité de se prétendre enceinte de vos œuvres.

GILLES. — Une toute petite possibilité.

Rire de Rabouin.

L'HUISSIER. — Silence !

GILLES, redevenant lui-même par palier. — Oh ! je reconnais que je suis un accusé sur mesure. Un accusé comme on ne vous en fait plus guère, monsieur l'avocat général. Une tête brûlée, une éponge à whisky, un don Juan d'écoutille. Le mauvais sujet type pour images d'Epinal. La honte des sociétés et le désespoir des familles ! Et léger avec ça ! Ne prenant pas au sérieux la justice de son pays ! Se permettant même de trouver l'accusation stupide ! Et s'imaginant bêtement que d'être innocent ça peut suffire ! Un idiot qui n'a pas prévu qu'il aurait besoin d'un passé impeccable pour comparaître devant vous. Car je n'ai rien prévu. Car je courais à la catastrophe, et, jugez de ma bêtise, j'y courais même avec plaisir

LAHIRE. — La formule est heureuse.

GILLES, sincère, sans forfanterie. — Que voulez-vous, messieurs, un caractère comme le mien était fait pour une vie sans histoire. Tous mes malheurs me sont venus d'avoir voulu éviter de petits ennuis.

LAHIRE. — Messieurs les jurés, je ne saurais trop vous mettre en garde contre l'accusé du genre Cabanis. Le visage ouvert, la plaisanterie facile, c'est le partenaire idéal à la belote ou à la manille.

VALÉRIE, ricanant. — Il ne sait pas jouer aux cartes !

LAHIRE, furieux, mais feignant d'ignorer l'interruption. — Je viens de l'entendre reprendre à son compte les arguments de l'accusation et spéculer adroitement sur l'indulgence qu'il y a en chacun de nous pour les mauvais sujets.

MÉNÉTRIER. — Je ne comprends pas très bien où veut en venir M. l'avocat général. Gilles Cabanis a été un mari déplorable, il l'admet. Mais — Dieu merci — l'adultère ne relève pas encore de la cour d'assises. Tout le monde peut être amené à tromper sa femme.

LE PRÉSIDENT, sec. — Parlez pour vous, maître !

MÉNÉTRIER. — Il n'en résulte pas qu'on doive nécessairement l'assassiner. Et, d'ailleurs, il faudrait encore s'entendre. Car, enfin, ou bien Cabanis...

LAHIRE. — Permettez-moi de finir votre phrase, maître : ... car, enfin, ou bien Cabanis est un irréductible coureur de filles et Valérie Pardaillan n'est qu'un numéro de plus à son tableau de chasse...

GILLES. — Oh !

VALÉRIE, à Gilles qui a fait « oh ! ». — Laisse-les dire !

LAHIRE. — Ou bien c'est un amant sincère, violent, capable d'un meurtre pour sauver cet amour. Il ne peut être l'un et l'autre.

MÉNÉTRIER. — En effet.

Rires.

LAHIRE. — Eh bien, je dis, moi, qu'il a été l'un et qu'il est devenu l'autre. Rabouin, comment se comportait l'accusé à l'hôtel Duguay-Trouin ?

RABOUIN. — Une brute, une véritable brute. Il a assommé plusieurs voyageurs, surtout celui du 17, parce qu'il les avait vus tourner autour de M^me^ Dubois.

LAHIRE. — Et avec elle ?

RABOUIN. — Oh ! ça... Il était gentil. D'abord, il lui envoyait des fleurs tous les jours, et tous les jours il lui apportait une petite bêtise. Il lui chantait des chansons qu'il inventait, dans le genre de (il chante) *Valérie, ma chérie...*

VALÉRIE, impartiale. — Ce n'est pas l'air.

LE PRÉSIDENT. — Est-ce que ces vocalises sont indispensables ?

RABOUIN. — Non, mais c'est pour dire qu'ils s'amusaient beaucoup ensemble. (Aux accusés.) Vous pouvez vous vanter de nous avoir fait rigoler, nous deux Charbonnel. Et encore, on n'entendait pas bien tout parce que c'est une grosse porte.

Rires.

L'HUISSIER. — Silence !

RABOUIN. — Il lui demandait pardon aussi.

LAHIRE, vivement. — De quoi ?

RABOUIN. — De lui faire mener une vie pareille. Un jour, on n'en revenait pas avec Charbonnel, il lui a même offert de renoncer à la marine.

GILLES. — Jamais de la vie !

RABOUIN. — On vous avait proposé une place à Paris.

VALÉRIE, doucement. — Dans l'importation. A la Transafricaine.

GILLES. — C'est juste, je me rappelle maintenant.

RABOUIN. — C'est elle qui n'a pas voulu. Elle a dit que vous lui reprocheriez plus tard.

LAHIRE. — Permettez-moi d'insister, messieurs les jurés. Ce marin, cet homme du grand large, ce chercheur d'horizons aimait tellement cette femme que, pour elle, il était prêt à oublier la mer.

GILLES, à Valérie. — Je t'aime encore plus que je ne le croyais !

LAHIRE. — Voilà ce que je voulais démontrer. Je dis que cet homme était prêt à tout pour elle.

VALÉRIE. — Je le crois.

LAHIRE. — A tout. Même au crime.

VALÉRIE — Sauf au crime !

LAHIRE. — Il a suffi qu'elle le lui demande assez souvent. Car, vous le savez, messieurs les jurés, la force des femmes n'est pas dans ce qu'elles disent, mais dans le nombre de fois qu'elles le disent.

VALÉRIE, avec un mépris écrasant. — Quelles femmes connaissez-vous donc ?

LAHIRE. — D'ailleurs, raconté par cette jolie voix, éclairé par ces jolis yeux, un projet de meurtre devait ressembler à une partie de campagne. Je vous remercie, Rabouin.

MÉNÉTRIER. — Rabouin, vous avez dit que l'accusé était une brute.

RABOUIN. — Ah ! là, là. Et quand je dis « Ah ! là là ! » c'est parce que je suis poli.

MÉNÉTRIER. — C'est une brute.

RABOUIN. — Oui.

MÉNÉTRIER. — N'avez-vous pas des raisons personnelles d'être aussi affirmatif ?

RABOUIN. — Oh !... hem... euh... C'est-à-dire que...

MÉNÉTRIER. — Répondez par « oui » ou par « non ».

RABOUIN. — Je réponds par « oui ».

MÉNÉTRIER. — Il vous a brutalisé ?

RABOUIN. — Quel coup de pied ! Je n'ai pas pu m'asseoir pendant huit jours. C'est comme la fois qu'il m'a fait descendre l'escalier sur la tête.

MÉNÉTRIER. — Sans que vous sachiez pourquoi, bien entendu ?

RABOUIN, qui ment visiblement. — Je n'en ai pas la moindre idée.

MÉNÉTRIER, à Suzanne Forster. — Voulez-vous le renseigner, mon cher confrère.

SUZANNE FORSTER. — Rabouin, cette grosse porte ne vous empêchait pas seulement d'entendre, mais aussi de voir !

RABOUIN, gêné. — Euh !... c'est-à-dire que...

SUZANNE FORSTER. — Alors, n'y avez-vous pas pratiqué un trou avec un vilebrequin pour vous permettre de contempler Mademoiselle lorsqu'elle se dévêtait ?

RABOUIN. — Un tout petit trou.

VALÉRIE, se cachant le visage. — Oh !

SUZANNE FORSTER. — N'avez-vous pas été surpris par M. Cabanis l'œil à ce trou, et n'était-ce pas là la raison des coups de pied au derrière ?

RABOUIN, piteux. — Si.

SUZANNE FORSTER. — Dois-je donner celle du second incident ?

RABOUIN, vivement. — Ce n'est pas la peine.

SUZANNE FORSTER. — N'aviez-vous pas dérobé un des soutien-gorge de l'accusée et M. Cabanis ne vous a-t-il pas trouvé occupé à le mordre ?

RABOUIN. — A le mordre ? Je l'embrassais.

VALÉRIE. — Quelle horreur !

MÉNÉTRIER, avec une grande envolée de manches. — Voilà quels sont les témoins du ministère public. Voilà les accusateurs sur la foi desquels on prétend nous envoyer au bagne. Le jury appréciera.

Il se rassied.

LAHIRE. — Rabouin n'a pas été insensible au sex-appeal de votre cliente. Soit. Cela ne l'a pas empêché d'entendre celle-ci souhaiter de voir sa rivale morte sous ses yeux. C'est un témoin, lubrique peut-être ; mais un témoin !

RABOUIN. — Qu'est-ce que vous voulez, elle était encore plus belle que maintenant à l'époque.

VALÉRIE, angoissée. — C'est vrai, Gilles ?

GILLES. — Mais non, voyons ! Tu sais bien qu'il est idiot !

Valérie sourit, rassurée.

LE PRÉSIDENT. — Rabouin, vous pouvez vous retirer.

SUZANNE FORSTER. — Encore une question, si vous le permettez, monsieur le président.

RABOUIN. — Si c'est encore pour m'eng...

SUZANNE FORSTER, soulignant les mots. — Vous avez une très bonne mémoire, Rabouin ?

RABOUIN. — Heu...

SUZANNE FORSTER. — La lubricité, si elle obscurcit votre intelligence, ne semble pas avoir attaqué votre mémoire ?

RABOUIN. — Pourquoi me demandez-vous ça ?

SUZANNE FORSTER. — Vous avez rapporté le mot à mot des propos qui ont été tenus il y a *cinq mois*. Cinq mois ! C'est donc que vous avez une merveilleuse mémoire.

RABOUIN. — Faut croire.

SUZANNE FORSTER. — C'est ce que nous verrons tout à l'heure. Monsieur le président, je demande que le témoin reste à la disposition de la cour.

LE PRÉSIDENT. — Pas d'objections ?

SUZANNE FORSTER. — Je vous en remercie, monsieur le président !

Le Président et Suzanne Forster échangent force sourires.

LE PRÉSIDENT, à Rabouin. — Allez vous asseoir dans la salle. On vous rappellera ! Le témoin suivant !

L'HUISSIER, appelant. — Nogarre Albert.

MÉNÉTRIER, se levant. — J'espère que le témoin déposera sur les faits du 9 septembre qui nous amènent devant vous, et non sur des histoires de dents cassées, de chansonnettes comiques, de vilebrequin ou de petits Chinois à la recherche d'un père qui semblent jusqu'ici avoir particulièrement intéressé M. l'avocat général.

LAHIRE. — Vous allez avoir toute satisfaction, mon cher maître.

Albert Nogarre est entré et a entendu la dernière phrase. Il est jeune et assez beau garçon, type commis-voyageur d'une grande maison. Son élégance n'est pas tout à fait de bon aloi, car il l'a légèrement provincialisée, pour ne pas effaroucher sa clientèle. Sa main gauche est gantée et tient l'autre gant. En passant, il a jeté aux accusés un regard de défi.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'êtes ni parent, ni allié des accusés, vous n'êtes pas à leur service et ils ne sont pas au vôtre ? Levez la main droite et jurez de dire la vérité, rien que la vérité. Dites : « Je le jure. »

Pendant que le Président interroge ainsi le témoin, Gilles se lève ostensiblement et, se penchant sur son avocat, lui murmure des recommandations pressantes, tout en désignant du doigt le témoin. Ménétrier le calme, en disant presque à haute voix : « Oui, oui, bien entendu ! »

NOGARRE. — Je le jure !

LE PRÉSIDENT. — Comment vous appelez-vous ?

NOGARRE. — Albert Nogarre.

Gilles éclate de rire comme si c'était une excellente plaisanterie.

L'HUISSIER. — Silence !

LE PRÉSIDENT. — Profession ?

NOGARRE. — Je voyage pour le « Gabardex » et « La Soilaine ».

Gilles s'étouffe de rire et Valérie elle-même fait entendre un rire bref et clair.

L'HUISSIER. — Silence !

LE PRÉSIDENT. — Domicile ?

NOGARRE. — Paris, 49, rue Delambre. Je suis ici en villégiature.

Gilles et Valérie n'en peuvent plus.

LE PRÉSIDENT, sévèrement. — Je m'étonne que vos

conseils n'aient pas mieux su vous faire comprendre à l'un et à l'autre que vous ne gagneriez rien à adopter cette attitude incroyable.

GILLES, désignant Nogarre sans rire, furieux. — C'est sa faute. Il nous fait rire exprès.

LAHIRE. — Les accusés s'efforcent de discréditer le témoin. C'est la manœuvre classique.

LE PRÉSIDENT. — Nogarre, dites-nous ce que vous savez !

NOGARRE. — Le 9 septembre, je pêchais la crevette dans la crique de la Miséricorde. Il pouvait être 5 heures du soir.

MÉNÉTRIER, se soulevant. — Etait-il ou n'était-il pas 5 heures du soir ?

LAHIRE. — Monsieur le président, ces interruptions sont intolérables.

MÉNÉTRIER. — Il est plaisant d'entendre M. l'avocat général protester contre une interruption alors qu'il n'a pas cessé...

LE PRÉSIDENT, l'interrompant. — Maître, je vous autoriserai à interroger le témoin tout à l'heure. Continuez, monsieur Nogarre.

NOGARRE. — Subitement, j'entends des cris qui partent de la dune aux Goélands, à 15 mètres à peu près au-dessus de moi. Je me retourne et j'aperçois, sur la dune, un homme et une femme qui couraient.

LE PRÉSIDENT. — Avez-vous pu les identifier à ce moment-là ?

NOGARRE. — Non, monsieur le président.

MÉNÉTRIER. — Il l'a bien regretté par la suite !

NOGARRE. — L'homme criait. Je n'ai naturellement pas pu entendre ses paroles. La femme riait.

LAHIRE. — Elle riait, messieurs les jurés, de ce rire dont Cabanis nous a si éloquemment parlé tout à l'heure !

MÉNÉTRIER. — M. l'avocat général cherche une victime nouvelle. Un numéro de plus — suivant son expression — à son tableau de chasse.

LAHIRE. — Je cherche la justice.

MÉNÉTRIER, se soulevant. — Moi aussi. Mais je ne la sépare pas de la vérité.

LE PRÉSIDENT, à Nogarre. — Ne vous troublez pas, continuez !

NOGARRE. — J'ai cru à un jeu. Je me suis dit : « Ce sont des amoureux qui s'amusent sur les dunes. » D'autant plus qu'à ce moment l'homme a pris la femme dans ses bras et l'a emportée.

LE PRÉSIDENT. — Votre témoignage et celui de l'accusé concordent jusqu'ici.

NOGARRE. — J'avais oublié cet incident lorsque quelques minutes après — je pense quatre ou cinq minutes — je les vis reparaître tous les deux.

LAHIRE, soulignant. — Tous les deux !

NOGARRE. — Ils ne criaient plus. Ils ne riaient plus. Ils sont restés ainsi quelques secondes l'un près de l'autre. Et la femme est tombée.

GILLES, hurlant. — C'est faux !

VALÉRIE. — Menteur !

NOGARRE. — Et, cette fois, je sais l'heure. Il était 5 h. 7.

GILLES. — Vous mentez. Je n'étais pas à côté d'elle !

NOGARRE. — Je ne dis pas que vous y étiez. Je dis que ce même homme y était.

GILLES. — Vous mentez !

NOGARRE. — Je ne dis pas que vous l'avez poussée. Je dis que vous étiez à côté d'elle !

GILLES. — Vous serez puni pour ce mensonge ! Puni ! Je ne suis arrivé qu'après. Au moins deux minutes plus tard ! Deux minutes trop tard.

LE PRÉSIDENT. — Cabanis, n'intervenez pas sans arrêt !

NOGARRE. — Monsieur le président, il y avait un homme à côté d'elle et cet homme était celui qui l'avait emportée dans ses bras quelques instants auparavant. Je ne suis sûr que de cela. Je ne peux témoigner que de cela.

LAHIRE. — Et cela nous suffit parfaitement. Je vous remercie, monsieur.

Il va pour partir, mais est arrêté par la réplique de Ménétrier.

MÉNÉTRIER, sur un ton menaçant. — Nogarre, il était 5 h. 7 ?

NOGARRE. — Oui.

MÉNÉTRIER. — Comment le savez-vous ?

NOGARRE. — J'ai regardé ma montre.

MÉNÉTRIER. — Vous voyez une femme tomber de 15 mètres et votre premier réflexe est de regarder votre montre ?

NOGARRE. — Je prévoyais que je serais interrogé là-dessus.

MÉNÉTRIER. — Vous êtes très sensible, je le vois !

LAHIRE. — Notre précision gêne la défense.

MÉNÉTRIER, consultant une note que lui passe Suzanne Forster. — Vous avez dit... euh... voyons... « Quelques minutes après, je les vis reparaître tous les deux. »

NOGARRE. — En effet.

MÉNÉTRIER. — Vous pêchiez, à ce moment-là ?

NOGARRE. — Oui.

MÉNÉTRIER. — Alors, comment les avez-vous vus reparaître, puisque vous leur tourniez le dos ? Et que, d'après votre déclaration, ils ne criaient ni ne riaient plus.

NOGARRE. — C'est-à-dire...

VALÉRIE, violemment. — Répondez.

NOGARRE, après une courte hésitation. — Je leur faisais face. Je m'apprêtais à m'en aller.

MÉNÉTRIER. — Ne soyez pas nerveux !

NOGARRE. — Je ne suis pas nerveux.

MÉNÉTRIER. — Vos mains tremblent.

NOGARRE. — Non, monsieur.

MÉNÉTRIER. — Vous pêchiez ou vous vous apprêtiez à vous en aller ?

NOGARRE. — Les deux !

MÉNÉTRIER. — Réponse superbe ! Ainsi, vous êtes sûr qu'un homme était près de la victime au moment où elle est tombée ?

NOGARRE. — Sûr !

MÉNÉTRIER. — Quelle coiffure portait cet homme ?

NOGARRE. — Je ne comprends pas la question.

MÉNÉTRIER. — Casquette ou chapeau ?

NOGARRE. — Casquette.

MÉNÉTRIER. — De marine ?

NOGARRE. — Je crois, oui. Je ne pouvais pas bien distinguer.

MÉNÉTRIER. — Nogarre, dans votre désir de perdre l'accusé, vous venez de commettre une faute.

LE PRÉSIDENT. — Maître, le témoin dépose sous la foi du serment, vous n'avez pas le droit de le suspecter.

MÉNÉTRIER, ironiquement. — Nogarre, dans votre désir de servir la vérité, vous avez commis une faute. C'est une coquetterie bien connue de ces messieurs de la marine marchande, ils ne portent la casquette qu'à bord.

NOGARRE. — J'ai pu me tromper.

MÉNÉTRIER. — Nogarre, n'avez-vous pas eu des démêlés avec l'accusé ?

NOGARRE. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

MÉNÉTRIER. — Vous ne comprenez que lorsqu'on parle de casquettes.

GILLES, intervenant. — Est-ce que je vous ai donné des claques, oui ou non ?

NOGARRE. — Je n'ai pas à vous répondre.

GILLES. — Deux la première fois et deux autres quand j'ai su ce que vous aviez dit à Valérie.

VALÉRIE, sincèrement. — C'était si gentil !

NOGARRE. — En tout cas, je ne m'en souviens plus !

GILLES. — Comment faut-il taper pour qu'il s'en souvienne ?

MÉNÉTRIER. — Vous avez donc une telle habitude des gifles ?

GILLES. — D'ailleurs, Nogarre, je vous préviens ! Dès que je serai acquitté, il faut vous attendre à en recevoir partout où je vous rencontrerai.

LAHIRE, tonnant. — Menaces à un témoin !

GILLES, se levant. — Ce n'est pas le témoin que je menace. Ce n'est pas pour ce qu'il a dit ici que je lui redonnerai des claques. Je me f... de ça. Je suis innocent. Mais c'est pour ce qu'il a osé se permettre avec Valérie... Il habitait au 17, monsieur le président. Il s'est fait ouvrir la porte de communication par Rabouin et il est entré pendant qu'elle se déshabillait. Quand je pense que ce porc... Laissez-moi le gifler, monsieur le président.

Il a un geste vers Nogarre, que la réflexion de Lahire arrête.

LAHIRE. — On semble s'être attaqué beaucoup à votre vertu, mademoiselle ?

VALÉRIE. — Beaucoup. La fidélité est plus difficile que l'innocence.

LAHIRE. — On ne l'a peut-être tant attaquée que parce qu'on la croyait chancelante ?

GILLES, vraiment furieux. — Dites donc, vous !

VALÉRIE, à Lahire. — Vous ne dites pas ce que vous pensez.

LAHIRE. — Pardon ?

VALÉRIE. — Vous croyez ma vertu chancelante ?

LAHIRE. — Ce que je crois n'intéresse pas la cour.

VALÉRIE. — Répondez. Je suis l'accusée. Vous pouvez tout vous permettre.

LAHIRE. — Ce n'est pas vous qui questionnez ici, c'est moi.

MÉNÉTRIER, sur un ton plaintif. — Monsieur le président !

LE PRÉSIDENT. — Parlez, maître.

MÉNÉTRIER, à Nogarre. — Vous étiez amoureux de M^lle^ Pardaillan ?

NOGARRE. — Oh ! amoureux... J'en ai eu envie !

GILLES. — Il n'était même pas amoureux !

NOGARRE. — J'avoue que c'est tout de même à cause d'elle que j'ai pris mes vacances ici.

MÉNÉTRIER. — Ah ! tout de même !

NOGARRE. — Mais, voyons... cette fille-là, je l'aurais eue quand j'aurais voulu, si j'avais voulu.

VALÉRIE, avec un mépris écrasant. — Vous ?

NOGARRE. — J'ai d'ailleurs bien failli l'avoir.

GILLES, hurlant. — Quoi ?

NOGARRE. — C'est une femme d'aujourd'hui.

VALÉRIE. — Pas à ce point-là.

NOGARRE, sincère. — Je lui avais fait savoir par Rabouin que j'avais beaucoup d'argent et que j'étais généreux. Ça a suffi.

VALÉRIE, elle sourit. — Ça a suffi à Rabouin. C'est Rabouin que vous avez failli avoir.

NOGARRE. — N'en croyez rien, monsieur le président. Tout était arrangé. Elle savait parfaitement que la porte de communication était ouverte.

GILLES, désespéré. — Tu le savais ?

VALÉRIE, profondément. — Je ne pardonnerai jamais, Gilles, jamais...

NOGARRE, sincère. — Je devais la surprendre à demi nue. C'était dans le programme. C'était l'excuse dont elle avait besoin. Monsieur est arrivé trop tôt, voilà tout.

GILLES, sourdement. — Je le tuerai ! (Plus fort.) Je le tuerai !

MÉNÉTRIER. — Nogarre, si je vous disais ce que je pense de vous, M. le président serait obligé de suspendre l'audience. Je ne commenterai donc pas votre attitude et je vous demanderai seulement : « Vous êtes resté à l'hôtel Duguay-Trouin après l'incident dont nous avons parlé ?... »

NOGARRE. — Après quel incident ?

MÉNÉTRIER. — Après les *claques*, vous êtes resté à l'hôtel ?

NOGARRE. — Oui.

MÉNÉTRIER. — Pourquoi ?

NOGARRE. — J'estimais que j'avais encore ma chance.

MÉNÉTRIER. — Auprès de M^lle^ Pardaillan ?

NOGARRE. — Oui.

GILLES, hurlant cette fois. — Je le tuerai.

LAHIRE, aux Jurés. — Il le tuera ! Comme d'habitude !

MÉNÉTRIER. — On fait beaucoup de cas, dans cette enceinte, de ce qui se dit dans les moments de fureur. Eh bien, ce jour-là...

NOGARRE. — Quel jour ?

MÉNÉTRIER. — Le jour des *claques*, n'avez-vous pas dit à Gilles Cabanis dans le langage du gentleman que vous êtes : « Toi, je t'aurai ! »

NOGARRE. — Mais...

MÉNÉTRIER. — Dites « oui » ou « non ».

NOGARRE. — Oui.

MÉNÉTRIER. — Nogarre, n'ai-je pas le droit de me demander si vous n'essayez pas d' « avoir » Cabanis en ce moment ?

LAHIRE. — Monsieur le président, nous n'allons pas tolérer...

NOGARRE, criant. — Non. Non.

MÉNÉTRIER. — Ne tremblez pas de cette façon, Nogarre.

NOGARRE. — Je ne tremble pas. Et appelez-moi M. Nogarre. Je ne suis pas accusé.

MÉNÉTRIER. — Pas encore ! Mais cela ne tardera peut-être guère. Monsieur le président, nous avons demandé que le témoin Rabouin demeure à l'audience. Je vous prie de bien vouloir le faire revenir à la barre.

GILLES, sursautant. — Rabouin !

L'HUISSIER, appelant. — Rabouin Emile !

RABOUIN. — Présent !

GILLES, pathétiquement. — Rabouin, tu es un brave type. Dis-moi la vérité. Elle savait que la porte de communication était ouverte ?

LE PRÉSIDENT. — Cabanis, dans l'intérêt même de votre défense...

GILLES, un cri. — Il faut que je sache, monsieur

le président. Je ne pourrai plus vivre. Il me faut la vérité ! Dis... dis... Est-ce qu'elle savait ?

RABOUIN. — Bien sûr que non. Seulement, il me balançait 100 francs chaque fois que je lui donnais de l'espoir.

GILLES, suppliant. — Pardon, mon chéri, pardon !

VALÉRIE. — Je te méprise !

LE PRÉSIDENT, à Rabouin qui va s'en aller. — Rabouin ! Ce n'est pas cette question qui a motivé votre rappel.

RABOUIN. — Ah ! non...

GILLES, à mi-voix, toujours à genoux. — Pardonne, dis, pardonne.

SUZANNE FORSTER. — Rabouin, vous avez une merveilleuse mémoire.

RABOUIN. — Il en est question.

SUZANNE FORSTER. — Je l'espère pour vous.

MÉNÉTRIER. — Vous avez servi l'apéritif à M. Nogarre le 9 septembre.

RABOUIN. — Naturellement. Charbonnel était de sortie.

MÉNÉTRIER. — M. Nogarre vous a raconté l'accident auquel il venait d'assister ?

RABOUIN. — Je pense bien. Dites, c'était assez intéressant !

GILLES, à mi-voix, même jeu. — Tu me pardonneras, dis, mon chéri ?

MÉNÉTRIER. — A-t-il mentionné à ce moment-là qu'un homme se tenait près de la jeune femme lorsqu'elle est tombée ?

RABOUIN. — Ah ! non.

Sensation. Tous s'immobilisent.

NOGARRE. — Mais si, voyons !

RABOUIN. — Je suis sûr que non.

GILLES, à mi-voix dans le silence. — Pardonne, mon chéri, pardonne.

MÉNÉTRIER, se retournant vers Gilles avec énervement. — Cabanis, votre vie se joue en ce moment !

GILLES. — Qu'est-ce que ça peut me faire ? Elle me déteste !

SUZANNE FORSTER, pressante, à Valérie. — Il faut qu'il écoute ! Qu'il intervienne peut-être.

VALÉRIE. — Je te pardonne.

GILLES. — Merci.

Il lui baise la main avec transport.

LAHIRE, se levant. — Vous triomphez trop vite, mon cher maître. M. Nogarre n'a pas dit que l'homme était là. Bon... Mais il n'a pas dit non plus qu'il n'y était pas.

RABOUIN. — Ah ! ça non.

LAHIRE. — Eh bien, alors ?

MÉNÉTRIER, se levant. — Alors ! Il a fait mieux. Il n'a pas parlé de crime.

RABOUIN. — Pas parlé de crime du tout.

MÉNÉTRIER. — Comment l'aurait-il pu ? Comment raconter un crime avec un seul personnage ?

RABOUIN, à l'avocat général. — Essayez donc !

MÉNÉTRIER. — Ce que je veux démontrer, ce que je démontre, c'est qu'à ce moment-là M. Nogarre était persuadé d'avoir assisté à un suicide ou à un accident.

RABOUIN. — Ah ! ça, oui.

NOGARRE, violemment. — Pas du tout !

MÉNÉTRIER. — Ne tremblez pas, monsieur Nogarre. (Continuant.) Il optait même plutôt pour le suicide.

NOGARRE. — Moi ?

MÉNÉTRIER. — Oui, puisque vous avez dit à Rabouin : « Ce qui est extraordinaire, c'est qu'elle n'ait pas poussé un cri en tombant. »

Sensation.

GILLES. — Pauvre petite Thérèse !

MÉNÉTRIER, quand il est sûr de l'effet de ses paroles. — L'avez-vous dit ?

NOGARRE. — Je ne m'en souviens pas.

RABOUIN. — Je m'en souviens, moi. Avec la mémoire que j'ai !... Vous êtes même resté avec votre verre en l'air...

MÉNÉTRIER, debout. — Une seule question se pose donc pour nous, messieurs. Quand ce galant homme a-t-il changé d'avis ? Quand a-t-il jugé bon d'ajouter un personnage à cette tragédie ? Eh bien, tout de suite après l'apéritif. Quand il est allé témoigner à la gendarmerie. Il y a appris que la victime était l'épouse légitime de son ennemi Dubois. Jusque-là, il n'avait pas fait le rapprochement. La morte, c'était Mme Cabanis. Lui ne connaissait que Dubois. Ne transpirez pas ainsi, monsieur Nogarre. (Nogarre, en effet, s'essuie le front.) Il n'avait pas encore besoin de mentir, il s'est rattrapé depuis.

LAHIRE, irrité. — Mais répondez donc, Nogarre.

MÉNÉTRIER. — Répondez donc ! Pour une fois, nous sommes d'accord, M. l'avocat général et moi.

NOGARRE. — Je crois... je suis presque sûr... Il m'a bien semblé voir deux personnes.

MÉNÉTRIER. — Vous en avez vu deux à l'instruction ou sur la dune ?

LAHIRE. — C'est intolérable !

MÉNÉTRIER. — Ce qui est intolérable, c'est que l'accusation s'appuie sur les affabulations opportunes des témoins...

LAHIRE. — Maître !

MÉNÉTRIER. — Ce qui est intolérable, c'est qu'une paire de gifles justifie un crime. Qu'un témoin tremblant devienne un de vos auxiliaires...

LAHIRE et LE PRÉSIDENT, ensemble. — Maître...

MÉNÉTRIER. — C'est qu'un faux témoin sorte de cette audience avec le « Je vous remercie » que vous lui devez !

LE PRÉSIDENT. — Maître !

Ménétrier, qui a dit ce qu'il avait à dire, bat en retraite, s'assied et se relève tout de suite.

MÉNÉTRIER. — La cour m'excusera, mais il est des moments où l'indignation l'emporte sur le respect que l'on doit aux fonctions.

LE PRÉSIDENT, conciliant.. — ... Et aux personnes.

MÉNÉTRIER. — Cela va de soi.

Il s'assied.

LAHIRE, se levant. — Mais pourquoi ergotons-nous sur un détail ? Vous n'étiez pas aux côtés de votre femme au moment de l'accident ?

GILLES. — Je le jure sur elle !

Il étend la main sur la tête de Valérie.

LAHIRE. — Singulier serment ! Et qui prouve une amoralité dont nous ne sommes plus à nous étonner ici. Mais j'admets votre thèse pour un instant. (Brusquement.) Où étiez-vous, alors ? (Silence de Gilles.) Vous ne répondez pas ? (Bonhomme.) Voyons ! Reprenons votre version des événements depuis le moment où votre femme sort de chez elle. Elle est désespérée. L'accusée Pardaillan vient de lui apprendre involontairement son infortune. Votre tante vous met en garde contre une folie possible. Et vous courez derrière votre femme, avec l'espoir d'éviter un

malheur. Vous avez du retard sur elle. Vous lui criez de revenir. Elle repart de plus belle. Vous, athlète complet, vous ne pouvez la rattraper parce que votre chaussure gauche vous comprime l'orteil ! (Il revient au sarcasme.) Et toujours criant, toujours courant, toujours boitant, vous traversez la rue Duguay-Trouin et un petit bout de la route de Paris sans rencontrer personne. Elle vous mène ainsi jusqu'à la dune aux Goélands. Là, vous gagnez du terrain. Et, ainsi qu'en a témoigné M. Nogarre, vous parvenez à saisir votre femme et à l'emporter dans vos bras.

MÉNÉTRIER. — A quoi rime cette récapitulation d'incidents que nous connaissons tous ?

LAHIRE. — A ce moment-là, votre femme pleure, votre femme se débat, votre femme dit qu'elle veut mourir, votre femme dit qu'elle veut se tuer. Vous essayez de la calmer, vous la consolez de votre mieux. Vous y parvenez presque, à ce que vous dites. (Avec violence.) Et cependant, quelques instants après, nous retrouvons votre femme *seule* sur la dune des Goélands d'où elle se jette, et vous n'arrivez que deux minutes plus tard. Alors, je vous demande, Cabanis, où étiez-vous ? Qu'avez-vous fait pendant ces interminables minutes ? Qu'est-ce qui a causé ce retard tragique... ou providentiel ? Avez-vous cru votre femme à ce point consolée que vous n'aviez plus à vous occuper d'elle ? ou avez-vous pensé qu'il fallait laisser cette obstinée accomplir son destin et n'arriver qu'ensuite ? Dans un cas comme dans l'autre, vous l'avez assassinée. Aussi sûrement que si vous l'aviez poussée de vos mains.

GILLES. — C'est monstrueux ! C'est monstrueux !

LAHIRE. — Où étiez-vous, Cabanis ?

GILLES. — Je ne peux pas répondre.

LAHIRE. — Pourquoi êtes-vous arrivé seulement deux minutes trop tard ?

GILLES. — On vous le dira. Ce n'est pas à moi de le faire !

LAHIRE. — La cause est entendue.

VALÉRIE, avec angoisse. — Il faut parler, Gilles. Assez de générosité stupide. Il s'agit de ta vie maintenant. Je t'ai pardonné, tout à l'heure, une chose impardonnable, pour que tu puisses te défendre. A toi de faire quelque chose pour moi !

GILLES, têtu. — Je ne peux pas !

VALÉRIE, dont l'angoisse ne cesse de grandir. — Tu ne voulais pas le laisser se rasseoir avec son succès d'éloquence, tout à l'heure. Il l'a, cette fois, son succès.

MÉNÉTRIER, pressant. — Où étiez-vous, Cabanis ?

VALÉRIE. — Il a ta condamnation dans sa poche. Regarde les jurés, regarde-les. (Elle se tourne brutalement vers eux.) Et il a la mienne aussi ! Si c'est ce que tu veux...

Elle s'assied sans le regarder.

GILLES, après un silence. — Je ne peux pas. Ça s'arrangera tout de même, tu verras.

LE PRÉSIDENT. — Cabanis, je crois de mon devoir de vous offrir une nouvelle chance. Où étiez-vous ? Que faisiez-vous ? (Silence de Cabanis.) Cabanis, vous avez vécu un drame terrible auquel la cour et MM. les jurés ne sont pas insensibles. En leur nom, je vous adjure de répondre. (Silence de Cabanis.) Le témoin suivant.

L'HUISSIER, à la porte. — Charpentier Adolphe !

ADOLPHE. — Présent !

C'est un paysan de trente-cinq ans, cossu et endimanché.

LE PRÉSIDENT. — Comment vous appelez-vous ?

ADOLPHE. — Adolphe Charpentier.

LE PRÉSIDENT. — Profession ?

ADOLPHE. — Cultivateur à Sainte-Marie-la-Grande.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes parent de la victime ?

ADOLPHE. — Son cousin germain. Thérèse était une Charpentier de la ville. (Avec orgueil.) Nous, nous sommes restés des paysans !

LE PRÉSIDENT. — Racontez-nous ce qui s'est passé le 17 juillet.

ADOLPHE. — Sur la mort de Thérèse ?

LE PRÉSIDENT. — Mais non, votre question est stupide, vous ne pouvez rien dire du drame, vous n'en étiez pas le témoin. Racontez-nous l'accident de voiture, celui du 17 juillet.

LAHIRE. — Car vous allez constater, messieurs les jurés, que Cabanis est un spécialiste de l'accident.

MÉNÉTRIER. — Ces interruptions sont intolérables !

LAHIRE. — Cabanis : accidents en tous genres. De montagne ou de voiture, au choix. De la variété et de l'invention. (Théâtral.) Sauf dans le choix de la victime.

MÉNÉTRIER. — Qui préside ? M. l'avocat général ou M. le président ?

Le Président, convaincu maintenant de la culpabilité de Gilles, feint de ne pas entendre.

LE PRÉSIDENT. — Parlez, Charpentier.

Geste de dépit de Ménétrier.

ADOLPHE. — Le 17 juillet, le compagnon et moi rentrions une charrette de blé. Il pouvait être 7 h. 30 du soir. Nous étions à la hauteur du bois de la Gaude lorsque j'entends klaxonner. C'était Thérèse. Elle me fait signe de monter (elle me raccompagnait souvent comme ça à Sainte-Marie lorsqu'elle allait dîner à l'Hostellerie). Je laisse la charrette au compagnon et je monte. Nous bavardons un peu.

MÉNÉTRIER. — Passons ! Passons !

LAHIRE. — Pas tout de suite, s'il vous plaît. De quoi bavardez-vous ?

ADOLPHE. — De Gilles. Thérèse me raconte qu'elle l'a trouvé tout drôle.

LAHIRE, aux jurés. — Tout drôle !

ADOLPHE. — Qu'il n'a pas voulu venir avec elle en voiture !

LAHIRE. — Ecoutez bien, messieurs les jurés.

MÉNÉTRIER. — Mais ils écoutent, monsieur l'avocat général. Vous semblez douter à chaque instant de l'attention que ces messieurs apportent au procès.

LAHIRE. — Il n'avait pas voulu venir avec elle en voiture !

ADOLPHE. — Et il avait décommandé son frère Pascal qui devait dîner avec eux !

LAHIRE. — Et décommandé son frère Pascal.

LE PRÉSIDENT, à lui-même, mais pour être entendu. — Il y a de l'écho dans cette salle.

ADOLPHE. — Nous étions presque arrivés chez moi lorsque deux énormes camions débouchent du chemin de Veuzette, l'un essayant de doubler l'autre. Thérèse freine brusquement. J'entends une espèce de « clic » et nous repartons de plus belle. Je comprends que le câble de son frein avait pété d'un seul coup. J'ai à peine le temps de penser que c'était bizarre.

LAHIRE. — Ah ! ah ! Vous avez pensé que c'était bizarre !

MÉNÉTRIER. — L'opinion du témoin ne nous intéresse pas.

LAHIRE. — Elle intéresse peut-être MM. les jurés.

MÉNÉTRIER. — Je ne crois pas. Ce qui nous intéresse, ce sont les faits et non pas les commentaires d'un brave homme, probablement peu au fait des choses de mécanique.

ADOLPHE, vexé. — J'ai deux camionnettes et une traction avant.

LE PRÉSIDENT. — Nous nous égarons, messieurs.

ADOLPHE. — Bref, ce n'est qu'un quart d'heure après que je me retrouve dans le fossé. Ces vaches du camion n'avaient pas jugé bon de s'arrêter. Thérèse était un peu plus loin, dans l'herbe, et tellement pâle que ça faisait peur. Je me précipite vers elle. Je la secoue tellement qu'elle finit par me reconnaître. Et elle me dit, en faisant semblant de rire : « Mon vieil Adolphe, je t'écouterai, la prochaine fois. » (A Ménétrier seulement :) Parce que je lui avais dit que les freins à câble ça ne valait rien, même sur mes camionnettes : j'ai des hydrauliques !

MÉNÉTRIER. — Mes compliments !

ADOLPHE. — A ce moment-là, Gilles est arrivé en sifflotant sur sa bicyclette et, lorsqu'elle est allée à sa rencontre, elle lui a dit : « Mon pauvre vieux, tu ne te débarrasseras pas de moi si facilement ! »

Sensation.

MÉNÉTRIER. — En plaisantant !

GILLES, sans se lever, de très loin avec un maximum d'insolence. — Dis donc, Adolphe ?

ADOLPHE, rogue. — Quoi ?

GILLES. — La ferme de Courbeval, si j'étais condamné, est-ce qu'elle ne te reviendrait pas dans le testament de Thérèse ?

ADOLPHE, fou de rage. — Il ne suffit pas à ce cochon-là d'avoir failli m'assassiner en même temps que sa femme, il faut encore qu'il m'insulte !

GILLES. — Réponds donc « oui » ou « non » ?

ADOLPHE, se tournant vers Lahire comme vers un allié. — D'ailleurs, le 17 juillet, il était furieux que sa femme m'ait raccompagné.

LAHIRE, se levant. — Furieux, messieurs les jurés, furieux du crime supplémentaire qu'il avait failli commettre sans le savoir. Furieux d'avoir failli tuer Adolphe alors qu'il s'était donné tant de mal pour ne pas tuer Pascal. Car il ne fallait qu'une victime à Cabanis : sa femme ! Mais, celle-là, il la lui fallait à tout prix. Il a essayé de la tuer le 17 juillet et il y est parvenu le 9 septembre. Mais, si l'affaire avait manqué le 9, il aurait recommencé en octobre, n'en doutez pas !

GILLES. — Alors, non, non et non ! Monsieur le président, ce n'est pas sérieux ! On m'accuse d'un crime atroce. Mieux ! On affirme que je l'ai prémédité. Et qu'apporte-t-on à l'appui de cette affreuse calomnie ! Les racontars d'un de mes futurs héritiers !

LAHIRE. — Nous avons d'autres preuves. Si vous ne saviez pas qu'un accident allait se produire le 17 juillet à 7 h. 30, pourquoi n'étiez-vous pas dans la voiture avec votre femme ? Pourquoi aviez-vous décommandé votre frère ?

GILLES. — Je devais dîner avec Valérie, alors j'avais demandé à Pascal de dîner avec Thérèse.

LAHIRE. — Charmant !

GILLES. — Mais Thérèse m'a fait une scène terrible pour que je dîne avec elle. Alors, j'ai décommandé Pascal parce que je n'aurais pas pu bien mentir devant lui.

LAHIRE. — Ceci n'explique pas pourquoi vous n'étiez pas avec votre femme dans la voiture.

GILLES. — J'étais allé m'excuser auprès de Valérie.

LAHIRE. — Tout ceci est extrêmement simple. Et heureusement facile à vérifier. Monsieur le président, je demande à entendre le docteur Pascal Cabanis.

LE PRÉSIDENT. — Introduisez le docteur Pascal Cabanis.

L'HUISSIER. — Monsieur le docteur Pascal Cabanis.

Pascal entre dans un grand silence. Tous les regards sont fixés sur lui. Il est parfaitement digne et impénétrable.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes le frère de l'accusé. Vous n'avez pas à prêter serment. Mais, dans l'intérêt de la vérité, je vous entendrai en vertu de mon pouvoir discrétionnaire.

PASCAL. — Je suis à vos ordres, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — Je n'ai qu'une question à vous poser, docteur. Le 17 juillet, vous deviez dîner avec votre frère et votre belle-sœur à l'Hostellerie et vous vous apprêtiez à vous y rendre quand vous avez reçu un coup de téléphone de l'accusé vous demandant de remettre le dîner au lendemain.

PASCAL, après un silence, nettement. — Non, monsieur le président.

Stupeur générale.

LE PRÉSIDENT. — Vous l'avez cependant déclaré à l'instruction. J'ai là votre témoignage.

PASCAL, coupant. — Je me suis trompé.

GILLES, à haute voix, stupéfait. — Qu'est-ce qui te prend ?

LE PRÉSIDENT. — On a vérifié votre carnet de rendez-vous. Il porte, à la date du 17 : dîner avec Gilles et Thérèse à l'Hostellerie. Et cette mention est barrée.

PASCAL. — Je m'étais trompé stupidement. J'ai inscrit de nouveau ce rendez-vous le 18.

GILLES, longuement. — Qu'est-ce que tu racontes ?

PASCAL. — Vous pouvez vérifier. Nous avons dîné le 18.

LAHIRE, nerveusement. — Personne ne discute sur ce point. Votre frère vous a-t-il oui, ou non, décommandé le 17 au soir ?

PASCAL. — Non.

MÉNÉTRIER. — Mais votre frère lui-même en convient.

GILLES. — Ne fais pas de zèle, Pascal. Dis la vérité.

LAHIRE. — Votre attitude est compréhensible. Vous sentez comme moi combien ce coup de téléphone précédant de quelques minutes l'accident dont votre belle-sœur a été victime est accablant pour votre frère. Et vous essayez de lui éviter cette charge nouvelle.

PASCAL, très froid. — Je dis ce que je crois être la vérité.

LAHIRE. — Ne craignez-vous pas que votre brusque revirement ne souligne au contraire l'importance de ce coup de téléphone et ne nuise à votre frère, plutôt que de le servir ?

GILLES. — Il ne craint pas ça.

LAHIRE. — Je comprends que vous lui soyez reconnaissant d'avoir essayé de ne pas vous tuer.

PASCAL. — On vous dira, monsieur l'avocat général, que je ne comprends pas la plaisanterie.

LAHIRE, froid et ferme. — Vous aimez sans doute beaucoup votre frère ?

GILLES. — Il ne m'aime pas tant que tout ça... N'est-ce pas, Pascal, que tu ne m'aimes pas tant que tout ça ?

LAHIRE. — Votre ingratitude me dépasse, Cabanis. Au moment où votre frère vient de démentir son carnet de rendez-vous pour vous sauver...

PASCAL. — Je déteste mon frère. Je l'ai toujours détesté.

Sensation.

LAHIRE. — Comment ?

PASCAL, il s'anime un peu. — La ville entière le sait. (A Valérie :) Vous le savez, il vous l'a dit. (A Lahire :) Tu le sais, Robert, je te l'ai dit ! Tout le monde le sait. Et c'est pourquoi vous pouvez me croire lorsque je vous affirme que mon frère est innocent du crime dont vous l'accusez. Il n'a pas tué la petite Thérèse. Et j'en ai la preuve.

LE PRÉSIDENT. — La preuve ?

PASCAL. — Oui. Lorsque Thérèse est tombée, il était avec moi, à plus de 100 mètres de là.

LE PRÉSIDENT. — En êtes-vous sûr ?

PASCAL. — J'ai de bonnes raisons pour en être sûr. Nous nous battions.

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Quelques instants après le deuxième acte.

PASCAL. — Il est à peu près 5 heures moins le quart. Thérèse vient de sortir avec un air de folle et Gilles s'est précipité derrière elle. Je les regarde par la fenêtre courir l'un derrière l'autre dans la rue Duguay-Trouin. Mais, en les voyant disparaître au tournant de la route de Paris, une exaspération s'empare de moi. Le besoin de savoir. Je sors pour les rejoindre.

Il s'arrête, très ému.

LE PRÉSIDENT, avec bienveillance. — Et puis ?

PASCAL, dont l'émotion ne se traduit que par les silences qui coupent son récit. — Au calvaire des Fontaines, j'entends des cris qui semblent partir de la dune aux Goélands. Je me précipite dans cette direction. (Silence.) Et j'aperçois bientôt Gilles portant Thérèse qui pleurait en se débattant. (Avec une difficulté extrême, il continue.) En me voyant, Gilles a comme une expression de joie. Le pauvre, il se réjouissait de ce renfort inattendu. Il se disait : « Nous serons deux maintenant pour l'empêcher de faire des bêtises » ! Il ne savait pas. Il ne pouvait pas se douter.

Il s'arrête. Un autre que lui éclaterait en sanglots.

LAHIRE, durement. — Ensuite ?

PASCAL, avec une extrême violence. — Je parlerai quand je pourrai. Je ne raconte pas une histoire de table d'hôte !

MÉNÉTRIER, doucement. — Alors, votre frère vous aperçoit ?

PASCAL. — Il remet Thérèse sur ses pieds, tout en la tenant solidement par un bras. Puis il avance vers moi ! Thérèse résiste. Elle lui crie, sur un ton sauvage, quelque chose que je ne distingue pas. Gilles se retourne brusquement et la gifle.

LAHIRE. — Il la gifle ! Il gifle cette femme qu'il a réduite au désespoir !

PASCAL, s'animant. — Pour notre malheur à tous, c'est aussi la pensée qui m'est venue ! Je n'ai pas réfléchi plus longtemps que vous, monsieur l'avocat général ! Pour notre malheur à tous, je ne me suis pas dit que Thérèse était folle à ce moment-là, ni qu'elle l'avait probablement menacé de recommencer ce suicide jusqu'à ce qu'il réussisse. J'ai été content de ce geste, content du prétexte qu'il me donnait !... Je me suis précipité sur Gilles et j'ai cogné. J'ai cogné comme un sourd, comme une brute. J'attendais cette minute-là depuis trente ans. J'étais parfaitement heureux.

VALÉRIE. — C'est horrible !

PASCAL, malgré lui, il mime la scène. — Gilles est tombé. Je l'ai pris à la gorge et j'ai serré. Il se débattait furieusement et il essayait de se dégager. Il y est enfin parvenu et il a pu murmurer « Thérèse » « les dunes ». Alors seulement j'ai compris. (Sans emphase, très simplement.) C'est moi qui ai tué Thérèse. C'est moi qu'il faut arrêter. C'est cela seulement qui sera juste !

Court silence.

GILLES, à mi-voix. — La tête qu'il ferait si on le prenait au mot.

VALÉRIE, choquée. — Tu n'es pas bouleversé ?

GILLES. — J'attends la fin !

LAHIRE. — Vous n'avez parlé de ce pugilat à personne jusqu'ici ?

PASCAL. — Non, monsieur l'avocat général.

LAHIRE. — Ni au brigadier Rosetti, ni à M. le juge d'instruction ?

PASCAL. — Non, monsieur l'avocat général.

LAHIRE. — C'est aujourd'hui seulement que vous vous décidez, cinq mois après, et lorsque vous êtes sûr qu'aucun supplément d'information ne pourra infirmer votre thèse.

PASCAL. — J'espérais que l'innocence de Gilles éclaterait sans que j'eusse à me déshonorer en racontant cette honteuse affaire.

LAHIRE. — Messieurs les jurés, je vous prie instamment de ne pas vous laisser déconcerter par ce récit qui vient si opportunément au secours de la défense.

PASCAL. — Doutez-vous de ma parole ?

LAHIRE. — Très certainement. J'ai pour cela d'excellentes raisons dont voici la première. Vous avez cogné comme un sourd (j'emploie votre expression) ?

PASCAL. — Oui, monsieur l'avocat général.

LAHIRE. — Comme une brute (je vous cite encore)?

PASCAL. — Oui, monsieur l'avocat général.

LAHIRE. — Comment expliquez-vous alors que la terrible correction que vous avez infligée à votre frère n'ait pas laissé de traces ?

PASCAL. — Mais...

LAHIRE. — Pas d'ecchymoses sur le visage, pas d'oreille en chou-fleur, même pas de bosse sur le front. Votre adversaire sort de la bagarre frais comme l'œil.

MÉNÉTRIER. — Frais comme l'œil ? Je lis cependant dans le rapport du brigadier Rosetti...

SUZANNE FORSTER, le lui tendant. — Cote 8 du dossier.

MÉNÉTRIER, lisant. — *L'accusé Gilles Cabanis se tenait plié en deux pendant tout l'interrogatoire. Et comme je lui demandais pourquoi, il prétendit souffrir de violentes douleurs d'estomac...*

GILLES, à Valérie, désignant Ménétrier. — Il se rappelle tout, il est épatant...

LAHIRE. — Ce ne sont pas les mêmes choses qui nous intéressent, mon cher maître. Je lis, moi, dans le rapport Rosetti. (Lisant.) *Quand je suis arrivé rue Duguay-Trouin, j'ai trouvé Cabanis qui pleurait dans les bras de son frère.* (Reposant le rapport.) Ainsi, messieurs les jurés, encore plié en deux par les coups qu'il avait reçus de lui dans l'estomac, Cabanis s'était néanmoins jeté dans les bras de son aîné.

GILLES, absolument sincère. — Nous avions beaucoup de chagrin. Nous ne savions plus ce que nous faisions...

Il relève la tête, surpris d'entendre rire.

LAHIRE. — Alors, messieurs, si je récapitule, si j'ajoute à ces coups qui ne laissent pas de traces ces embrassements inopinés, j'ai le devoir de me demander si l'on n'essaie pas de se moquer de nous et si cette haine entre Gilles et Pascal Cabanis n'a pas été inventée à notre bénéfice.

GILLES. — Ah ! ça, non, sincèrement, non !

PASCAL. — Vous savez bien que non !

LAHIRE. — J'ai le droit de me demander si le docteur Pascal Cabanis, « qui n'a pas prêté serment », ne ment pas une fois de plus en inventant ce match de boxe providentiel.

PASCAL. — Une fois de plus ?

LAHIRE, violemment. — Vous avez menti tout à l'heure quand vous prétendiez que votre frère n'avait pas décommandé le dîner du 17 juillet.

PASCAL. — Mais non...

LAHIRE. — Menti d'une façon touchante. Mais menti contre votre carnet, contre vos dires à l'instruction, contre l'accusé même qui vous a demandé un peu moins de zèle. Et vous mentez maintenant...

GILLES, à Pascal, avec éclat. — C'était donc ça, ton truc ?

PASCAL. — Quoi ?

GILLES. — Il n'est pas mauvais, je dois le reconnaître. Tu savais que je ne parlerais pas de notre bagarre et que j'attendrais que tu veuilles bien te décider, toi qui n'avais qu'un mot à dire pour me sauver. Ce mot, tu l'as dit. Seulement, tu as menti d'abord. Bien maladroitement. Bien visiblement. Bien officiellement. De façon qu'on ne puisse plus jamais te croire. (Presque gaîment.) Tu as trouvé ça ? Le pieux mensonge qu'on fait pour sauver son petit frère et qui l'enfonce définitivement !

PASCAL, feignant la révolte. — Oh ! Comment oses-tu ?

LAHIRE. — Je suis indigné.

LE PRÉSIDENT. — L'accusé a raison sur un point, docteur. MM. les jurés auront bien du mal à vous croire, maintenant.

GILLES. — Es-tu satisfait ?

VALÉRIE. — Pourquoi essayez-vous de nous perdre, monsieur ? Quand on se venge, je sais bien qu'on frappe un peu à tort et à travers. Mais, moi, que vous ai-je fait ?

PASCAL. — Mademoiselle, en admettant que je me sois trompé sur une date...

VALÉRIE. — Regardez-moi, monsieur. Pourquoi n'osez-vous pas me regarder ? Vous m'envoyez aux travaux forcés et vous n'êtes même pas curieux de savoir à quoi je ressemble. Vous voudriez bien que je demeure pour vous une vague photo entrevue dans un journal.

PASCAL, la regardant enfin. — Mademoiselle, vous êtes très injuste.

VALÉRIE. — Je suis encore vivante, monsieur. Je sais bien : votre grande affaire c'était de perdre Gilles. Je vous excuse de n'avoir pas beaucoup pensé à moi. Vous vous êtes peut-être seulement dit que je devais être punie, moi aussi. Punie de l'avoir aimé. Soyez content, c'est fait. Et je vous plains !

PASCAL. — Mademoiselle, je comprends votre violence. Vous me gardez rancune d'une erreur involontaire dont on s'est fait une arme contre mon frère. (Solennel.) Mais je jure que j'ai dit la vérité et que Gilles est innocent du crime dont on l'accuse.

VALÉRIE. — Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre. Moi, je le sais !

PASCAL. — Thérèse Cabanis s'est suicidée.

LE PRÉSIDENT. — MM. les jurés en décideront.

PASCAL. — Qu'en savent-ils ?

GILLES. — C'est ça, insulte les jurés, maintenant !

PASCAL. — Je dis, je jure qu'elle s'est suicidée ! Et, moi, je sais. Je l'ai aimée pendant quinze ans. Pendant quinze ans, j'ai essayé de la prendre à mon frère. Mon amour lui faisait horreur. (Avec effort.) Et, si elle s'est tuée, c'est peut-être un peu parce qu'elle a pensé qu'ayant perdu Gilles il lui faudrait finir sa vie avec moi... Et pourtant je l'aimais. Elle aurait pu se moquer de moi, s'arranger une petite vie... (Des sanglots l'étouffent. Il s'essuie rapidement les yeux en disant.) Je vous demande pardon. (Il reprend.) Elle était très exaltée, très violente, avec des accès de désespoir inimaginables.

LAHIRE. — Il nous est de plus en plus difficile de vous croire, docteur. L'accusé nous a, au contraire, dépeint votre belle-sœur sous le jour le plus aimable. Il a même attendri MM. les jurés en nous parlant du rire de Mme Cabanis.

VALÉRIE, brusquement, avec une extrême violence. — Je l'ai entendu, moi, son rire, et il ne m'a pas attendrie !

LAHIRE, à Valérie. — Nous en sommes tout à fait persuadés. (Agressivement, à Pascal :) Vous avez tout de même une autre raison que sa répugnance à vous rendre heureux pour supposer que votre belle-sœur s'est suicidée ?

PASCAL. — Oui.

GILLES. — Trop tard, Pascal ! Ils ne te croiront pas ! Epargne-nous ça ! Epargne-le à Thérèse !

LAHIRE, sardonique. — Et cette raison, vous n'avez naturellement pas cru utile de la donner à l'instruction ?

PASCAL. — En effet !

LAHIRE. — Je l'aurais parié !

GILLES. — Trop tard, Pascal !

LAHIRE. — Quelle est cette bonne, cette excellente raison ?

PASCAL. — Thérèse avait déjà tenté de s'empoisonner en absorbant du véronal.

LAHIRE, dont le ton est de plus en plus sarcastique. — Et, bien entendu, par amour pour l'accusé ?

PASCAL. — Précisément !

LAHIRE. — Quelle coïncidence !

PASCAL. — Il ne voulait pas l'épouser. C'est à cause de ce terrible geste que mon frère s'est décidé.

VALÉRIE, dans un cri, à Gilles. — Oh ! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

GILLES. — Je ne pouvais pas.

VALÉRIE, à Gilles. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? La pauvre !... je ne l'aurais pas tellement détestée...

GILLES. — Ce n'était pas mon secret.

VALÉRIE, assez agressivement. — Tu avais peur de la diminuer dans mon esprit, hein ? c'est ça ?...

LAHIRE. — Le docteur a décidément l'imagination fertile. Pour sauver son frère, tous les moyens lui sont bons. L'histoire du dîner du 17 nous laisse incrédules ? Qu'à cela ne tienne, il invente une bagarre qui se termine dans des baisers. La bagarre ne réussit qu'à demi, il nous propose un précédent suicide de la victime dont la principale intéressée, la maîtresse de l'accusé elle-même, n'a jamais entendu parler.

PASCAL. — Mon frère l'a dit, ce n'était pas notre secret. Gilles, notre tante et moi étions seuls à savoir.

LAHIRE. — Aussi, comme par hasard, votre tante est-elle hors d'état d'être interrogée.

PASCAL. — En effet, sa raison n'a pas résisté à la mort de Thérèse.

LAHIRE. — Elle est tout à fait folle, n'est-ce pas ?

PASCAL. — Une folie très douce.

LAHIRE. — Douce ou pas, suffisante en tout cas pour l'empêcher de comprendre ce qu'on lui dit.

PASCAL. — Hélas !

LAHIRE. — Le destin vous est décidément bien contraire... ou bien favorable !

GILLES. — Pauvre Tantine ! Si elle savait qu'on se sert de sa maladie contre moi !

PASCAL, dans un cri. — S'ils te condamnent, je me tuerai !

GILLES. — Eh ben, c'est ça...

PASCAL. — Je me tuerai, je te dis !

GILLES. — Ne fais pas l'idiot ! On t'entend !

PASCAL. — Tu ne me crois pas ?

VALÉRIE. — Je vous crois, moi.

LAHIRE. — J'espère, messieurs, que vous ne vous laisserez pas émouvoir par cet odieux chantage sentimental qui n'est qu'une invention de la dernière heure ! Comme la bagarre ! Comme le premier suicide de M^me^ Cabanis !

PASCAL, à voix basse. — Je me tuerai.

LAHIRE. — Chantage qui laisse incrédule l'accusé lui-même !

MÉNÉTRIER. — Et moi j'espère, au contraire, messieurs, que le cri de cet homme retentira profondément dans vos consciences.

PASCAL. — Je peux même préciser le moment exact où Thérèse a décidé de mourir. Elle venait d'apprendre à Gilles que M^lle^ Pardaillan ne voulait plus le revoir. Il était bouleversé. Il a dit : « Ma douce ! »

Rire aigu de femme dans le public.

VALÉRIE, charmée. — Tu as dit : « Ma douce ! »

GILLES. — Je t'appelais.

PASCAL. — Thérèse avait supporté tout le reste. C'est ce mot-là qui a été cause de tout.

VALÉRIE. — Mon pauvre chéri !

LE PRÉSIDENT. — Pas d'autres questions à poser au témoin ? (Geste de Ménétrier.) Monsieur l'avocat général ?

LAHIRE. — Oh ! non, monsieur le président. Il en profiterait pour faire une nouvelle révélation.

LE PRÉSIDENT. — Vous pouvez vous retirer, docteur.

Pascal reste immobile, pathétique et lamentable.

VALÉRIE. — Dis quelque chose à ton frère.

GILLES, à Pascal. — Pascal, s'ils me condamnent, pas de bêtises ! La petite et moi, nous aurons besoin d'un ami !

PASCAL. — Merci.

Il sort.

LE PRÉSIDENT. — Le témoin suivant !

L'HUISSIER, appelant. — Hoyosse Félix !

MÉNÉTRIER. — Je ne sais pas quel cas M. l'avocat général peut faire du témoignage d'un homme actuellement en prison, passible de plusieurs condamnations et présentement inculpé du meurtre d'un agent.

HOYOSSE, qui est entré, rectifiant. — D'une *tentative* de meurtre ! Et encore ! Ils ont le sang-froid d'appeler ça une tentative ! Je tirais en l'air pour lui faire peur. Je l'ai raté trois fois de suite exprès. Et c'est lui qui m'a foutu une balle dans la cuisse. Alors...

Hoyosse est une jeune crapule de vingt-six à vingt-sept ans. Il parle avec un terrible accent de Belleville.

LE PRÉSIDENT. — Approchez. Vous n'avez pas été condamné ?

HOYOSSE. — Pas encore ! Mais c'est une question de secondes. Ils vont m'en filer pour dix ans. Je vois ça comme si j'y étais !

LAHIRE. — Nous ne sommes pas ici pour statuer sur le cas de Hoyosse. Il appert, monsieur le président, que cet individu peut apporter une preuve décisive à la thèse de l'accusation. Excusez-moi d'aller chercher mes témoins où l'accusé m'oblige à les prendre.

LE PRÉSIDENT, à Hoyosse. — Si vous n'avez pas été condamné, il vous faut prêter serment.

HOYOSSE. — Prêter serment ? moi... comme un huissier ? On aura tout vu.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'êtes ni parent, ni allié des accusés, vous n'êtes pas à leur service et ils ne sont pas au vôtre ?

HOYOSSE, goguenard. — Non.

LE PRÉSIDENT. — Levez la main droite et jurez de dire la vérité, toute la vérité, dites : « Je le jure ! »

HOYOSSE, qui s'amuse. — Oh ! écoutez, monsieur le président, sans blague !

LE PRÉSIDENT. — Dites : « Je le jure ! »

HOYOSSE. — Je le jure, mais c'est marrant !

LE PRÉSIDENT. — Reconnaissez-vous l'accusé ?

HOYOSSE. — Gigi ? Je pense bien ! (A Gilles :) Salut !

Gilles lui sourit avec gêne et lui fait, de la main, un petit signe discret.

VALÉRIE, enchantée. — C'est gentil, Gigi !

LE PRÉSIDENT. — Hoyosse, vous avez été, en mars dernier...

HOYOSSE, à Gilles. — C'est Valérie ?... Eh bien, mon vieux...

Long sifflement d'admiration.

LE PRÉSIDENT. — Hoyosse, tenez-vous-en à mes questions.

HOYOSSE. — Excusez-moi, monsieur le président, faut vous dire qu'elle est plutôt populaire, à la Centrale !... C'est notre patronne, pour ainsi dire. La patronne des pas vernis.

LE PRÉSIDENT. — Je vous demande une fois de plus, Hoyosse, de vous contenter de me répondre.

HOYOSSE. — Monsieur le président, faut pas m'en vouloir. Comme témoin, je connais pas les usages. Les autres fois, j'étais à sa place.

Il désigne le banc des accusés.

LE PRÉSIDENT. — Hoyosse, en mars dernier, vous étiez en traitement à l'infirmerie de la prison ?

HOYOSSE. — Officiel.

LE PRÉSIDENT. — Adressez-vous à MM. les jurés.

HOYOSSE. — J'ai eu droit à l'hôpital, d'abord, tant qu'on a été sûr que ma blessure m'empêcherait de courir. Mais c'était trop beau pour durer. Ils ont préféré m'avoir sous les yeux, à l'infirmerie.

LE PRÉSIDENT. — C'est là que vous avez fait la connaissance de Cabanis ?

HOYOSSE. — Textuel. On me l'a amené le samedi à l'aurore. Il tapait le 40 trois dixièmes et il avait complètement perdu les pédales.

LE PRÉSIDENT. — Je traduis pour MM. les jurés : sa température était de 40 virgule trois et il délirait.

HOYOSSE. — On ne peut pas dire ça. Il ne délirait pas. Il disait qu'il allait crever, ce que tout le monde croyait... (le toubib lui avait donné quarante-huit heures). Et, le reste du temps, il parlait à sa Valérie. Il gueulait : « Pourquoi que tu ne demandes jamais rien, ma jolie ? C'est toujours toi qui m'as tout donné. Demande-moi quelque chose. » Ça faisait mal aux yeux... parce qu'enfin... qu'est-ce qu'il aurait pu lui donner, le pauvre paumé ! A part ses dernières quarante-huit heures.

LE PRÉSIDENT. — Et puis ?

HOYOSSE. — Il lui a demandé pardon comme ça du samedi matin au dimanche soir.

LAHIRE, vivement. — Pardon de quoi ?

HOYOSSE. — Du mal qu'il lui faisait sans le vouloir. Heureusement qu'il n'en avait pas la force... sans ça il y avait même des moments qu'il voulait se foutre à genoux.

GILLES, protestant. — Oh ! dis... à genoux !

HOYOSSE. — Parfaitement, à genoux... j'en avais marre, au début. Mais où il m'a eu, c'est quand il m'a pris pour sa Valérie. J'aurais jamais cru qu'il y avait autant de mots d'amour dans la langue française. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il allait chercher. Et des trucs simples, hein ? des mots de tous les jours — seulement que vous ne savez pas vous en servir. Ah ! Il peut se vanter de l'aimer !

LAHIRE. — Les commentaires de Hoyosse ne nous intéressent pas.

MÉNÉTRIER. — Je ne comprends pas votre impatience, monsieur l'avocat général, Hoyosse est ici à votre requête.

SUZANNE FORSTER, doucement. — C'est que M. l'avocat général voudrait en arriver très vite à la fameuse lettre du 30 mars.

LAHIRE. — En effet !

SUZANNE FORSTER. — Cette lettre qui doit perdre définitivement ma cliente ! Cette lettre sans laquelle l'inculpation de Valérie Pardaillan serait un scandale ! Eh bien, Hoyosse, parlons de la lettre !

HOYOSSE, révolté. — Encore !

SUZANNE FORSTER. — Vous avez déjà été puni pour cela, vous n'avez plus rien à craindre.

HOYOSSE. — On voit bien que vous ne connaissez pas le gardien chef !

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes ici pour servir la vérité. Parlez sans haine et sans crainte.

HOYOSSE. — Sans haine, d'accord, mais sans crainte, ça ne va pas. Je crains le gardien chef. Ce n'est pas qu'il soit mauvais bonhomme. Mais cette histoire de lettre, ça l'indispose. Et, dans ces cas-là, c'est fou ce qu'il peut être déplaisant !

LE PRÉSIDENT. — Mais aussi, vous savez parfaitement qu'il est interdit de correspondre avec l'extérieur. A plus forte raison avec une détenue.

HOYOSSE. — Oh ! monsieur le président, si, en prison, on s'occupait de ce qui est interdit, on deviendrait feignant comme une moukère !

LE PRÉSIDENT, souriant. — Ah ! vraiment !

HOYOSSE. — D'ailleurs, dans mon idée, Gigi était complètement usagé et ses dernières quarante-huit heures finissaient le lundi matin. Alors, quand, le dimanche soir, il a eu une éclaircie et qu'il a voulu me dicter une lettre pour sa bonne femme, j'ai pris mon stylo. (A Valérie :) J'espère que vous n'êtes pas trop à cheval sur l'orthographe !

LE PRÉSIDENT. — Et cette lettre, vous l'avez fait parvenir à son adresse ?

HOYOSSE, offusqué. — Ah ! le soir même, ça n'a pas traîné. Je l'avais juré à Gigi. Et, en plus, je croyais que c'était sa dernière volonté.

LE PRÉSIDENT. — Vous savez qu'on a retrouvé cette lettre dans la paillasse de l'accusée Pardaillan ?

HOYOSSE. — Oui... le gardien chef m'en a touché deux mots.

LE PRÉSIDENT. — Alors, Hoyosse, Cabanis vous a-t-il ou non dicté cette phrase ? (Il lit sans aucune expression.) *Mon chéri, je vais te faire de la peine.* (Relevant la tête.) Ce n'est pas ça...

LAHIRE. — Dix lignes plus bas, monsieur le président !

LE PRÉSIDENT. — Ah ! oui, voilà. (Il lit avec emphase.) *Tu m'as fait commettre un crime « inutile ».*

HOYOSSE, à Valérie. — Vous gardez ça dans votre paillasse, vous ? (Avec un accent où perce son mépris amusé pour les filles.) Ah ! les sauterelles !

LE PRÉSIDENT, répétant. — *Tu m'as fait commettre un crime inutile.* Cabanis vous a-t-il ou non dicté ce mot-là ?

SUZANNE FORSTER. — Hoyosse a déjà déclaré à l'instruction qu'il n'en était pas sûr.

HOYOSSE. — Pour sûr que je n'en suis pas sûr !

LE PRÉSIDENT. — Comment, pas sûr ?

HOYOSSE. — Gigi parlait très bas. J'ai peut-être mal compris.

LE PRÉSIDENT. — Allons donc !

HOYOSSE. — C'est peut-être même une phrase que j'ai rajoutée.

LAHIRE, écœuré et incrédule. — Rajoutée !

HOYOSSE. — Ou arrangée. Moi, je le croyais coupable, naturellement !

LAHIRE, triomphant. — Pourquoi naturellement ?

HOYOSSE. — Je suis un voyou, moi. Je pensais avoir affaire à un collègue.

LAHIRE. — Evidemment !

HOYOSSE. — Je me disais : « S'il est en cabane, c'est qu'il a fait ce faux. » Je croyais encore à la justice en ce temps-là !

GILLES. — Ne te fatigue pas, Félix. Je t'ai sûrement dicté cette phrase. Seulement...

LAHIRE. — Vous allez voir que M. Cabanis a une explication pour ça aussi.

GILLES. — Oh ! je reconnais qu'elle n'est pas très claire. Seulement, je pense que je devais faire allusion à un crime contre notre amour.

LAHIRE, ricanant. — Contre votre amour ?

GILLES. — Ou quelque chose comme ça.

LAHIRE, répétant, avec un sarcasme. — Ou quelque chose comme ça !

VALÉRIE. — Pourquoi ne lisez-vous pas la ligne suivante ? Elle explique tout !

GILLES. — Probablement.

LAHIRE. — Probablement ?

GILLES. — Oui, probablement. Je ne sais pas mes lettres par cœur.

LAHIRE. — Je vais vous faire plaisir.

SUZANNE FORSTER. — Pourquoi pas toute la lettre ?

LAHIRE, sourd à cette demande. — Je vais lire la ligne suivante. Elle est limpide, mais elle ne vous innocente pas. Au contraire, je lis : *Tu m'as fait commettre un crime inutile. Nous aurions mieux fait de tout avouer.*

VALÉRIE. — C'est ce que je disais, elle explique tout !

GILLES. — Le crime inutile, c'était de s'être tus et de s'être cachés. Nous aurions mieux fait de tout avouer à Thérèse.

HOYOSSE. — C'est très clair !

LAHIRE. — M. Hoyosse trouve ça très clair !

SUZANNE FORSTER. — Pourquoi M. l'avocat général refuse-t-il de lire *toute* la lettre ?

GILLES. — Le crime inutile, c'était de n'avoir pas divorcé. (Lahire et Gilles parlent en même temps.) Le crime inutile, c'était notre pitié. Cette pitié stupide qui n'a pas empêché le drame, qui aurait pu tuer notre amour et qui a bien failli.

LAHIRE, aux Jurés, en même temps que Gilles. — Je ne puis pas croire que vous admettrez une seconde l'invraisemblable explication des accusés. De toutes celles qu'ils ont fournies, c'est la plus pitoyable.

SUZANNE FORSTER. — Lisez donc toute la lettre !

GILLES, quand le silence est revenu. — Je vois que je n'intéresse pas M. l'avocat général.

LE PRÉSIDENT. — Poursuivez, Cabanis.

GILLES. — Mais non. Je vois bien que je n'intéresse pas le ministère public !

LAHIRE, les bras au ciel. — M. Cabanis boude !

SUZANNE FORSTER. — Monsieur le président, ma faible voix ne parvient probablement pas à M. l'avocat général.

LAHIRE. — Pardon ?

SUZANNE FORSTER, d'une voix forte et agressive. — C'est pourquoi, monsieur le président, je vous demande, à vous, que lecture soit faite de cette lettre en son entier.

LAHIRE. — Mais...

SUZANNE FORSTER. — Je le demande. Et, au besoin, je l'exige respectueusement. Mais je l'exige !

LAHIRE. — Je n'y vois pas d'inconvénient !

SUZANNE FORSTER. — Les deux phrases isolées risquent de laisser un doute dans l'esprit de MM. les jurés, tandis que...

LAHIRE, interrompant. — Je lis, cher maître, je lis. (Il met ses lunettes et lit, sans aucune expression.) *Mon chéri, je vais te faire de la peine. Pas celle que tu crois, je t'aime toujours. Seulement voilà, je vais mourir. Oui, je te fais cette dernière saleté. Je m'en vais et je te laisse te débrouiller toute seule. J'ai fait ce que j'ai pu, je fais encore ce que je peux ; il paraît que je suis un malade exemplaire. Tu rirais de me voir prendre toutes leurs drogues, toi qui ne pouvais jamais me soigner. C'est que je voudrais tant ne pas te laisser tomber. Malheureusement, il paraît qu'il n'y a rien à faire et que c'est pour demain matin. Tu vas avoir tellement d'embêtements, mon pauvre chéri, pourvu qu'il te reste un peu de chagrin. On va te dire beaucoup de mal de moi. Ne les crois pas. Ta mère te prouvera que tu n'as guère été heureuse avec moi. Elle n'aura pas tort, et je t'en demande bien pardon. Je t'aurai traînée d'une prison dans l'autre. De celle de l'hôtel Duguay-Trouin que tu avais librement acceptée à celle où ils te tiennent maintenant. Tu m'as fait commettre un crime inutile.* (Son intention souligne la phrase.) *Nous aurions mieux fait de tout avouer. Mon enfermée, ma prisonnière, ma petite religieuse, il faut que je t'apprenne quelque chose d'ignoble : j'aime que tu sois en prison. Parce que celui que tu vas aimer ne pourra pas te prendre à moi tout de suite. Je ne suis pas idiot, je sais bien que tu m'oublieras. Et que le scandale qui est autour de nous ne me protégera pas longtemps. Je sais bien que quelqu'un viendra qui te reprochera de laisser tes...* (il s'arrête, il cherche à lire le mot) *tes...*

HOYOSSE, il récite la lettre à la place de Lahire avec son terrible accent de Belleville. — *... souliers... Je sais bien que quelqu'un viendra qui te reprochera de laisser tes souliers sur sa table et qui te rachètera un sac tous les quinze jours. Je ne te demande pas de ne plus dégrafer ta robe pour personne, donne-moi les dix mois qu'on exige d'une veuve et je serai très content. Tu dois te dire : « Quelle longue lettre ! » Moi qui ne t'envoyais jamais que des petits mots d'excuse, comme pour cette histoire de Cahusac qui t'a fait pleurer toute la nuit. Ceci est encore un mot d'excuse. Encore un qui te fera pleurer. Heureusement, c'est le dernier. Valérie, je ne savais pas te parler, je te remercie d'avoir entendu ce que je ne disais pas. Merci pour ton chapeau sur l'œil et pour ton sourire triste. Merci pour tout.*

Valérie maintenant s'est jointe à Hoyosse et récite avec lui la fin de la lettre.

VALÉRIE et HOYOSSE, ensemble. — *Je ne te verrai plus, toi qui avais si peur d'être regardée. Alors, finies les bourrades et les plaisanteries. Tu m'as reproché de n'avoir jamais pu te dire « je t'aime » sérieusement. Ça ne passait pas, il fallait que je blague ! Mon petit Obolinski, aujourd'hui, je te le dis une fois pour toutes — et sans rigoler.*

Un silence assez long. Lahire, qui a écouté Hoyosse sans bouger, après avoir quitté ses lunettes, comme pour mieux le regarder, un air d'incrédulité sur le visage, se ressaisit le premier.

LAHIRE, à Gilles. — Mes compliments ! On récite vos lettres comme des prières, maintenant.

HOYOSSE. — Je l'ai même apprise à Decaille et à Mervaux.

LAHIRE. — De mieux en mieux !

HOYOSSE. — Que voulez-vous ? Nous, on trouve ça bien. L'amour, à ce point-là, c'est quelqu'un. (A Gilles :) Je t'estime !

GILLES, sérieusement. — Merci, Félix.

LAHIRE. — Cabanis a l'estime de M. Hoyosse !

SUZANNE FORSTER, se levant et d'une voix forte. — C'est en vain que l'accusation multiplie les incidents !

LAHIRE, comme piqué par une guêpe. — Que voulez-vous dire ?

SUZANNE FORSTER. — Toutes ces parades foraines...

LAHIRE et LE PRÉSIDENT, ensemble. — Monsieur le président ! Maître !

SUZANNE FORSTER, rectifiant sans baisser le ton. — Toutes ces habiletés oratoires n'empêchent pas MM. les jurés de constater l'inanité des preuves réunies contre ma cliente. Le crime, pour Cabanis, c'était d'avoir séquestré son amie à l'hôtel Duguay-Trouin, c'était de n'avoir pas prévenu tout de suite l'infortunée Mme Cabanis.

LE PRÉSIDENT, sec. — Maître, vous plaiderez demain.

SUZANNE FORSTER. — En effet. Mais je tenais à souligner ce point capital .

HOYOSSE. — Dites donc, maître, si vous êtes libre en octobre, je vous embauche.

LE PRÉSIDENT. — Hoyosse, vous pouvez vous retirer.

HOYOSSÉ. — Avant de partir, je voudrais remercier Gigi. C'est pas qu'il m'ait rendu service. Au contraire. Avant lui, j'avais l'impression que la vie, c'était saloperie et compagnie. Et c'était peut-être mieux comme ça. Maintenant, je me dis que si j'avais rencontré une petite comme la sienne... peut-être... Enfin, ils vont me laisser dix ans pour réfléchir !

LE PRÉSIDENT, répétant plus énergiquement. — Vous pouvez vous retirer, Hoyosse.

HOYOSSE. — Monsieur le président, j'espère que c'est avec vous que je travaillerai en octobre.

LE PRÉSIDENT. — Ah ! J'ai votre estime, moi aussi ?

Il fait signe à l'Huissier, qui pousse Hoyosse dehors.

HOYOSSE, en sortant, à Gilles. — Bonne chance ! Mervaux t'envoie son bon souvenir !

LE PRÉSIDENT. — Le témoin suivant !

L'HUISSIER, appelant. — Pardaillan Séverine.

Séverine Pardaillan entre. C'est une femme de quarante-cinq ans, vêtue de noir, avec un visage assez fin, des lèvres minces et un air de dureté sur le visage. Elle ne regarde pas sa fille, ni Cabanis et se place à la barre de façon à ne pas les voir.

LE PRÉSIDENT, avec beaucoup de bienveillance. — Madame, vous êtes la mère de l'accusée. Vous n'avez pas à prêter serment. C'est une terrible épreuve qui vous est imposée. Nous nous efforcerons de l'abréger dans la mesure du possible.

SÉVERINE, avec une violence et une volubilité qui ne cessent pas de croître. — Ah ! monsieur le président, vous ne pouvez pas vous imaginer l'horreur que c'est pour une mère de voir sa fille à ce banc d'infamie. Surtout une fille si adorable ! Pendant vingt ans, elle ne nous a donné que des satisfactions. Elle n'avait pas de santé, c'est entendu. Mais elle était si affectueuse quand elle était malade que, son père et moi, nous nous disputions pour la veiller la nuit. Mais je vous assure que ça en valait la peine. La première partout, et la plus jolie ! De ses dix-huit à ses vingt-trois ans, on nous l'a demandée seize fois en mariage. C'est vous dire. Elle refusait tout ! Elle attendait le grand amour ! (Avec un intense sarcasme.) Eh bien, merci !

VALÉRIE, intense. — Prends garde à ce que tu vas dire, maman !

SÉVERINE. — Voilà ce qu'il a fait d'elle ! Elle menace sa mère ! Voilà où elle en est ! Oh ! mais plus rien ne m'étonne à présent. J'avait tout prévu dès le jour où notre cousin Rochecote lui a présenté cet individu, pour son malheur.

VALÉRIE. — Mon malheur ? Ç'a été ma seule chance !

Gilles lui sourit gentiment.

SÉVERINE. — Je me suis brouillée avec Rochecote, naturellement. Mais c'était trop tard ! Ah ! si j'avais écouté mon pauvre mari ! Il y a dix ans, il voulait se fâcher avec Rochecote à propos d'un mur mitoyen. Et c'est moi qui les ai réconciliés. J'aurais mieux fait de me casser une jambe. C'est une chance que mon mari soit mort ; d'ailleurs, cette histoire l'aurait tué. Vous pensez ! Vingt-cinq ans dans la même banque !

LE PRÉSIDENT. — Si nous revenions aux faits de la cause.

SÉVERINE. — J'y suis en plein, monsieur le président. Figurez-vous qu'au début cet individu ne voulait pas de ma fille ! Elle ne lui plaisait pas ! On se demande vraiment ce qu'il lui fallait, à ce joli cœur ! Il préférait Antoinette Delannoy.

GILLES, vague. — Oooh !

SÉVERINE, agressive. — Vous ne préfériez pas Antoinette Delannoy ?

GILLES, mou. — C'est très gênant...

SÉVERINE, plus agressive encore. — Vous allez peut-être prétendre qu'elle n'a pas été votre maîtresse !

MÉNÉTRIER, les manches dehors, l'avocat au maximum. — Effectivement, madame ! Nous n'avons jamais été l'amant de cette personne.

GILLES. — Ne parlez pas de ça !

MÉNÉTRIER. — Ah !

GILLES. — Oui. Ne parlez pas de ça !

MÉNÉTRIER. — Ah ! bon.

SÉVERINE, à Valérie. — Il ne s'en était pas vanté, hein ?

VALÉRIE. — Il ne s'en était pas vanté, parce qu'il n'y avait vraiment pas de quoi. Mais, enfin, il me l'avait dit.

SÉVERINE. — Tu m'étonnes !

VALÉRIE. — Il m'a très bien expliqué, il ne pouvait rester que huit jours à Paris, et il croyait qu'avec moi il aurait besoin de plus de huit jours. (Avec un petit sourire mystérieux.) Il s'était trompé, tu vois.

SÉVERINE, éclatant. — Tu n'as pas honte ?

VALÉRIE. — Non. J'avais tout de suite compris que c'était l'homme de ma vie.

GILLES. — Merci, chérie.

VALÉRIE, dont l'exaltation croît. — Je savais aussi que je ne comptais pas pour lui, monsieur le président. Que j'étais comme Antoinette. La treizième à la douzaine. Je savais surtout que je n'avais que huit jours. Et pour qu'un homme ne vous oublie plus jamais, ce n'est pas beaucoup, huit jours !

LE PRÉSIDENT, conciliant. — En effet. C'est peu !

VALÉRIE. — J'ai bien cru que j'avais tout manqué. Il est parti, comme il l'avait dit et je suis restée

sans nouvelles de lui pendant quinze jours. Rien des Canaries. Rien des Bermudes. Alors, j'ai souhaité que Dieu me fasse mourir pour me punir d'avoir été si bête. Seulement, un matin, j'ai reçu un télégramme de lui de la Trinidad. Je n'avais jamais entendu parler de la Trinidad, monsieur le président, et c'est de là que m'est venue la plus grande joie que j'aurai sur la terre !

SÉVERINE, aigrement. — Une joie qui t'a menée ici, pauvre malheureuse ! (Avec haine.) Mais, monsieur le président, vous ne savez pas quel monstre est cet homme !

VALÉRIE, s'efforçant de la faire taire. — Maman !

GILLES, à Ménétrier, mélancoliquement. — Qu'est-ce que je vais déguster !

SÉVERINE. — Il ne lui a naturellement pas dit qu'il était marié. Elle l'a appris par hasard.

VALÉRIE. — C'est toi qui me l'as dit !

SÉVERINE. — Et, quand elle l'a su, il a refusé de divorcer. Mais, s'il s'était contenté de ça. Non ! il a exigé qu'elle quitte Paris, qu'elle me quitte ! Il l'a obligée à se cacher ici ! Il la faisait vivre dans un bouge !

SUZANNE FORSTER. — L'hôtel Duguay-Trouin n'est pas un bouge !

SÉVERINE. — Si votre amant vous obligeait à rester là-dedans !

LE PRÉSIDENT. — Nous nous égarons.

SÉVERINE. — J'étais venue m'installer en face, au Coq-Hardi. J'étais obligée d'aller la visiter en cachette ! Ma fille ! Oh ! je savais tout ce qu'elle faisait par Rabouin ! J'ai même espéré un moment qu'elle partirait avec M. Nogarre. Mais non, il a fallu que cette brute lui casse la figure.

VALÉRIE. — Ne parle pas de Gilles sur ce ton-là !

SÉVERINE. — Je dis et je répète : cette brute !

GILLES, à Séverine. — Et vous vouliez venir habiter avec nous !

LAHIRE. — Monsieur le président !

LE PRÉSIDENT, que la discussion amusait plutôt. — Cette scène de famille nous entraîne évidemment assez loin de la question. (A Séverine :) Qu'avez-vous fait le 9 septembre ?...

LAHIRE. — ... jour du crime.

MÉNÉTRIER, conciliant. — ... de l'accident.

LE PRÉSIDENT. — Du drame.

SÉVERINE. — Moi ? rien. C'est Valérie qui est entrée en sanglotant dans ma chambre du Coq-Hardi. Elle avait bouclé ses valises et voulait s'en aller tout de suite. Nous avons loué une auto et nous sommes parties pour Bourges.

LAHIRE. — Votre fille savait le crime de son amant et ne pensait plus qu'à fuir !

SÉVERINE. — Non, monsieur l'avocat général, ma fille n'est ni une instigatrice ni une complice d'assassin, comme vous voudriez bien le faire croire. Ma fille ne savait rien, que ce que Mme Cabanis lui avait dit. Une chose terrible.

LAHIRE. — Ah ! oui, quoi ?

SÉVERINE. — Cette femme prétendait que son mari et elle avaient discuté de Valérie et que ce misérable avait conclu en riant : « Puisque je te tromperai, en tout cas, autant que ce soit avec elle qui n'est pas gênante. » (A sa fille, violemment :) Ceci aussi, tu l'as oublié ?

VALÉRIE, avec la même violence. — Je ne l'ai pas oublié : elle avait menti de la façon la plus affreuse et la plus lâche !

LAHIRE. — Oh ! oh ! il ne fait pas bon être votre victime !

SÉVERINE. — Elle avait menti ? Comment le sais-tu ? Pas par elle, en tout cas. C'est probablement lui qui te l'a juré.

GILLES, qui commence à s'énerver, souriant quand même. — Sur votre tête, entre autres.

SÉVERINE, pathétique. — Riri, ma petite, mon trésor, reprends-toi ! Ne te laisse pas entraîner dans l'abîme. Bien sûr, au début, tu ne pouvais pas le croire, c'était trop affreux. Mais, maintenant, tu te rends bien compte qu'il a tué sa femme.

Sensation.

GILLES, à lui-même. — Ah ! elle ne m'aime vraiment pas !

VALÉRIE, criant. — Va-t'en, va-t'en, je ne veux plus te voir jamais, je te déteste !

SÉVERINE, pétrifiée. — Qu'est-ce que tu dis ?

VALÉRIE. — Tu as pu penser une chose pareille ! Et la dire ! Je ne te pardonnerai jamais, va-t'en !

SÉVERINE, très tendrement, suppliante. — Ma petite fille !

VALÉRIE. — Je ne suis plus ta fille ! Etre mère, ça ne consiste pas à veiller son enfant pendant ses coqueluches. C'est aujourd'hui qu'il te fallait le prouver. Je ne te connais plus !

GILLES — Tu vas regretter tes paroles dans cinq minutes. Pardonne-lui donc ! Tu sais bien comme elle est violente !

SÉVERINE, avec une haine indescriptible. — Ah ! ne me défendez pas, vous ! (Elle étouffe et doit reprendre haleine avant de continuer.) Vous m'avez volé ma petite, mais vous ne l'emporterez pas au paradis ! Sais-tu ce qu'il a fait, ce type pour qui tu vas te perdre ?

VALÉRIE. — Qu'on l'emmène, monsieur le président ! Ou faites-la sortir !

SÉVERINE. — Ma fille avait une amie, monsieur le président. Elle a tout fait pour cette fille. Elle a payé ses frais de sanatorium pendant trois ans. Elle lui a trouvé une situation. Elle lui a acheté des meubles. Cette fille en abusait. Elle savait combien Valérie est généreuse.

GILLES. — Elle ferait des cadeaux au Père Noël !

SÉVERINE, décochant brusquement à Valérie cette flèche empoisonnée. — Bon. Eh bien, ta Brébion ! il t'a trompée aussi avec elle !

VALÉRIE, criant. — Non !

SÉVERINE, triomphante. — Je les ai vus au bar du Coq-Hardi. Il avait son bras autour de la taille de Maryse et il lui parlait dans le cou en riant.

VALÉRIE. — Autour de sa taille ?

GILLES, très à l'aise. — Nous complotions une surprise pour ta fête.

VALÉRIE. — Autour de sa taille ?

GILLES. — En camarades. Je te dis que nous complotions.

VALÉRIE. — Tu ne m'as jamait fait cette surprise.

GILLES. — J'étais en prison.

VALÉRIE. — Tu ne m'en as jamais parlé non plus ?

GILLES. — Puisque c'était une surprise.

VALÉRIE. — Quelle surprise ?

GILLES. — Une médaille en or, avec la date de notre rencontre et une inscription gravée : « A mon petit Obolinski, pour la vie. »

VALÉRIE. — Et tu avais besoin de Maryse pour ça ?

GILLES. — Le bijoutier lui faisait des prix.

VALÉRIE. — Tu mens !

GILLES. — Je le jure !

SÉVERINE, sarcastique. — Sur ma tête !

GILLES. — Tu crois que j'oserais te mentir, ici ?

VALÉRIE. — Pourquoi pas ?

SÉVERINE. — Quand il est sorti, Mario, le barman, lui a même demandé : « Inutile de raconter à Mademoiselle que vous êtes venu ? », et il a répondu : « Tout à fait inutile. »

GILLES. — Naturellement, puisque je ne voulais pas que tu le saches.

SÉVERINE. — Mais, le plus beau, c'est qu'il l'a embrassée sur la bouche.

GILLES. — C'est-à-dire, presque... J'avais l'intention de l'embrasser comme d'habitude, sur les joues. Seulement, j'ai glissé.

VALÉRIE, des larmes dans la voix. — Il a glissé !

GILLES. — Mario avait ciré le linoléum.

SÉVERINE. — Comme c'est vraisemblable !

VALÉRIE, humblement. — Pardon, maman.

SÉVERINE. — Ah ! Tu commences à le voir tel qu'il est !

VALÉRIE, à travers des sanglots. — Alors, tu m'as trompée ?

LE PRÉSIDENT. — La question n'est pas là !

LAHIRE. — Attendons ! Peut-être que si !

GILLES. — Je te dis « Non, non, non et non ! » Jamais !

VALÉRIE. — Alors, pendant que je t'attendais comme une dinde, tu courais les hôtels avec Maryse.

GILLES. — Voilà que je courais les hôtels, maintenant !

VALÉRIE. — Les bras autour de sa taille ? Devant moi, tu ne mettais jamais les bras autour de sa taille?

GILLES. — Mais si. Souvent, je t'assure.

SÉVERINE. — Dès que tu avais le dos tourné.

VALÉRIE. — Tu ne lui parlais pas non plus dans le cou.

LE PRÉSIDENT. — Ils recommencent !

LAHIRE. — Vous avez raison. Nous n'en tirerons rien !

LE PRÉSIDENT. — Revenons aux faits, s'il vous plaît.

VALÉRIE. — Et, devant moi, tu ne glissais pas sur sa bouche.

GILLES. — Tu es drôle, je te dis que c'est à cause du linoléum.

LE PRÉSIDENT. — Aux faits ! Aux faits !

SUZANNE FORSTER, à Valérie. — Le président vous parle !

VALÉRIE, sans s'en soucier, à Gilles. — D'ailleurs, pourquoi une médaille ? Je n'ai pas de chaîne.

GILLES. — La surprise comportait une chaîne aussi.

VALÉRIE. — Tu t'embrouilles joliment !

LE PRÉSIDENT. — Cette discussion a assez duré. Taisez-vous maintenant !

L'HUISSIER. — Silence !

GILLES. — Mais enfin, monsieur le président, je ne peux tout de même pas me laisser accuser d'une chose pareille !

LAHIRE, aux jurés. — D'un assassinat ? Si vous voulez. Mais pas de ça !

GILLES. — Voyons, ma douce !

VALÉRIE. — Je ne suis pas ta douce Tu ne vaux pas mieux que les autres. Ah ! il est joli, ton amour !

LE PRÉSIDENT, très agacé maintenant. — Je vais vous faire expulser !

VALÉRIE, déchirante. — Et j'étais heureuse en prison ! Et je t'aurais donné ma vie !

GILLES, furieux, éclatant. — Mais, à la fin, m'écouteras-tu ?

LE PRÉSIDENT, furieux aussi. — Et vous ? Allez-vous m'écouter ?

SÉVERINE, à Gilles, triomphante. — Vous finirez votre vie au bagne ! Et elle vous oubliera.

GILLES, à Séverine. — Ah ! vous, fichez-moi la paix !

MÉNÉTRIER et SUZANNE FORSTER, ensemble. — Taisez-vous, Cabanis ! Le président est furieux !

L'HUISSIER. — Silence !

SÉVERINE. — Elle vous oubliera et vous serez cocu !

GILLES. — Dis à ta mère de se taire.

VALÉRIE. — Maman vaut mieux que toi.

LE PRÉSIDENT — Garde, emmenez les accusés.

VALÉRIE. — Va embrasser Maryse Brébion, va !

GILLES. — Puisque c'était à cause du linoléum.

LE PRÉSIDENT. — J'ai dit de faire sortir les accusés.

LE GENDARME BOURDILLE. — Mais, monsieur le président, elle va me griffer !

LE PRÉSIDENT. — L'audience est levée.

SÉVERINE. — Vous serez cocu !

RIDEAU

ACTE IV

Le lendemain. Un réduit attenant à la cour d'assises. (Le décor doit s'insérer dans celui de l'acte précédent.) Deux bancs, un vieux fauteuil rouge, un poêle. C'est là que les accusés attendent le verdict. Valérie a un autre manteau.

GILLES, marchant de long en large nerveusement. — Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? (Silence.) Veux-tu me dire ce qu'ils foutent ? (Silence.) Il me semble que lorsque quelqu'un est innocent on n'a pas besoin de deux heures pour le dire.

VALÉRIE. — Il n'y a pas deux heures ! Il y a dix minutes.

GILLES. — On n'a même pas besoin de dix minutes.

VALÉRIE. — Laisse-leur le temps de s'installer !

Silence.

GILLES. — Tu ne crois pas que, s'ils avaient dû nous acquitter, ils seraient déjà revenus ?

BOURDILLE, la pipe au bec, de son banc. — Sûrement pas.

GILLES, rassuré déjà. — Ah ! sûrement pas ?

BOURDILLE. — Le speech du président dure au moins cinq bonnes minutes. Alors, le temps de préparer les bulletins !...

GILLES. — Les bulletins !

VALÉRIE. — Et puis, que veux-tu ? Ils ne sont pas

aussi pressés que nous. Ils prennent leur travail au sérieux. Heureusement, d'ailleurs, c'est notre seule chance.

GILLES. — Surtout après le réquisitoire de l'avocat général ! En voilà un qui me déteste. Je me demande vraiment ce que je lui ai fait.

VALÉRIE. — Il a exagéré. Et j'ai très bien senti que c'était l'avis de plusieurs jurés.

GILLES, avidement. — Tu crois que le petit blond à lunettes est pour nous ?

VALÉRIE. — J'en suis sûre. Le grand chauve aussi. Et le gros qui a le nez comme une aubergine.

GILLES. — Je ne sais pas pourquoi je compte aussi sur le vieux qui a l'air d'un parapluie.

VALÉRIE. — Sûrement.

GILLES, dont la nervosité ne cesse de croître. — Mais ça n'en fait que quatre ! Valérie, ça n'en fait que quatre pour nous.

VALÉRIE, très calme. — Je sais bien.

GILLES. — Et le barbu ?

VALÉRIE. — Non.

GILLES, révolté. — Pourquoi non ?

VALÉRIE. — Je lui plais trop. J'ai vu son œil quand on parlait de mon soutien-gorge. Il sera méchant pour toi.

GILLES, sincèrement écœuré. — Je n'aurais pas cru qu'un jour je regretterais que tu sois si jolie.

VALÉRIE. — Tu as peur ?

GILLES. — Une peur terrible qui me tord le ventre.

VALÉRIE. — On ne l'aurait pas dit. Tu as assisté à ce procès comme si ç'avait été celui d'un autre...

GILLES, l'interrompant. — Tant qu'on luttait, tant qu'on discutait avec eux... tant qu'on pouvait dire quelque chose qui les convainque... je ne pensais pas à ce que nous risquions ! Mais, maintenant, suppose qu'ils soient idiots !

VALÉRIE, nette. — C'est impossible !

GILLES. — La prison, nous l'avons supportée. Parce que nous attendions aujourd'hui. Parce que nous comptions sur eux. Mais suppose qu'ils soient idiots !

VALÉRIE, un peu comme à un enfant. — Nous serons acquittés. J'en suis sûre. Je te le jure.

GILLES. — Oui. (Avec ferveur.) Nous serons acquittés. Je crois à la justice. Je crois à la justice ! (Criant sur un ton presque désespéré.) Je crois à la justice !

BOURDILLE, sans bouger de son banc. — Ecoutez, je veux bien vous laisser parler tous les deux, je ne suis pas une brute. Mais ne me faites pas avoir d'ennuis.

GILLES. — Pardon. C'est que je suis tout de même un peu nerveux.

BOURDILLE. — Ça s'explique !

GILLES. — Il ne faut pas oublier que je suis innocent.

BOURDILLE. — C'est ce que dit mon frère Etienne.

GILLES. — Ah ! votre frère ? (A Valérie :) C'est très bon, ça, dis donc !

BOURDILLE. — Oui. Mon frère pense qu'un coupable n'aurait pas été aussi maladroit.

GILLES. — J'ai été maladroit ?

BOURDILLE. — Il paraît.

Petit rire de Valérie.

GILLES. — Et vous, vous nous croyez coupables ?

BOURDILLE. — Je n'ai pas d'idée. Mon aîné me fait des ennuis en ce moment ; je n'ai pas bien suivi.

Valérie et Gilles se regardent.

VALÉRIE. — Faut croire que notre histoire n'est pas tellement intéressante.

BOURDILLE. — Je connais bien l'hôtel Duguay-Trouin.

GILLES, préoccupé. — Ah ! oui ?

BOURDILLE. — C'est au 19 que vous habitiez ?

VALÉRIE, un peu surprise. — Oui, au 19.

BOURDILLE. — Je connais bien le 19 aussi.

GILLES. — Ah !

BOURDILLE. — Ma sœur Camille y a couché quand elle est venue pour son divorce, le mois dernier. Paraît qu'ils n'y ont pas touché, que c'est tout à fait comme de votre temps.

VALÉRIE, touchée. — Ah !

BOURDILLE. — Mais, dites donc, il n'y a qu'un lit au 19 ?

GILLES, un peu nerveux. — Ecoutez, mon vieux, ça ne vous regarde pas !

VALÉRIE. — Laisse donc !

BOURDILLE. — Oh ! ne vous fâchez pas ! Je dis ça parce que vous deviez être plutôt serrés.

VALÉRIE, rêveusement. — Oui !

BOURDILLE. — Quand je suis allé voir ma sœur, je ne savais pas où m'asseoir.

GILLES. — Nous, on savait.

BOURDILLE. — Heureusement, il y a une jolie vue sur la place du Marché.

VALÉRIE. — Tu arrivais toujours par la rue du Colonel-Moll.

BOURDILLE. — Seulement quelle drôle d'idée cette peau d'ours, ce vieux bahut et cet édredon rouge. Pour un hôtel moderne.

GILLES, murmurant. — Tes petits pieds sur la peau d'ours !

BOURDILLE. — C'est comme ce calendrier avec le lapin qui joue du tambour ! Ils auraient pu le changer, il est de l'année dernière !

GILLES. — Est-ce qu'ils ont enlevé l'*Entrée des Croisés à Constantinople* ?

BOURDILLE. — Pas du tout. La patronne trouve même que vous ressemblez à la princesse turque.

GILLES, triomphant. — Ah ! ah ! tu vois...

BOURDILLE. — Oui, mais celle-là, si on l'écoutait. Elle a fait encadrer un pense-bête ! Un bout de papier où vous avez marqué : « Et la surprise pour Valérie ? » Comme c'est intéressant !

VALÉRIE, en souriant. — J'ai bien pleuré quand je l'ai trouvé.

Suzanne Forster entre pour entendre.

BOURDILLE. — Ce qu'il y a de plus clair, c'est que, le lendemain matin, ma sœur s'est réconciliée avec son mari.

SUZANNE FORSTER. — Ecoutez, gendarme ! votre histoire est sûrement passionnante. Mais c'est peut-être leur dernier quart d'heure ensemble. Ils ont des choses à se dire.

VALÉRIE. — Celles qu'il nous dit...

SUZANNE FORSTER. — Je ne reste qu'une seconde. Le temps de vous informer que je viens de faire les couloirs et que le public tout entier est avec vous.

GILLES. — Ah ! vraiment ?

SUZANNE FORSTER. — Si ces messieurs vous condamnent à mort, ils peuvent s'attendre à un beau chahut !

GILLES, désabusé. — Oui, mais le chahut, à ce moment-là, hein ?

VALÉRIE. — Oui.

GILLES, très surexcité. — Parlons plutôt des jurés. Nous n'en trouvons que quatre qui nous soient favorables.

SUZANNE FORSTER. — Lesquels ?

GILLES. — Le petit à lunettes.

SUZANNE FORSTER. — Oui.

GILLES. — Le grand chauve.

SUZANNE FORSTER. — Oui.

GILLES. — Le nez en aubergine.

SUZANNE FORSTER. — D'accord.

GILLES. — Et le vieux parapluie.

SUZANNE FORSTER. — Vous parlez de l'assesseur qui a les palmes académiques ?

GILLES. — C'est ça.

SUZANNE FORSTER. — Ah ! non. Pas lui ! Vous l'énervez !

GILLES. — Nous énervons ce monsieur ?

SUZANNE FORSTER. — Par contre, vous oubliez le barbu.

GILLES. — Il paraît que Valérie lui plaît trop.

SUZANNE FORSTER. — Oui, j'ai bien remarqué. Au moment du soutien-gorge. Mais vous l'avez regagné (à Valérie :) grâce à votre maman. C'est un homme qui doit détester sa belle-mère...

VALÉRIE, à Gilles. — Alors, tu lui pardonneras, dis ?

GILLES. — Quoi ?

VALÉRIE. — A maman, tu lui pardonneras ?

GILLES. — Ce n'est pas le moment de parler de ça.

VALÉRIE. — C'est tout de même grâce à elle que nous avons un juré de plus !

GILLES, avec une noblesse sans emphase. — Je lui pardonnerai si je suis condamné.

VALÉRIE. — Ah !

GILLES. — Je ne peux pas la laisser vivre avec un remords pareil ! Mais, si je suis acquitté, sûrement pas. Elle n'aurait qu'à vouloir habiter avec nous !

VALÉRIE, du fond du cœur. — Je te remercie, mon chéri.

GILLES, à Suzanne Forster, avidement. — Vous n'en auriez pas encore un autre ?

SUZANNE FORSTER. — Si, et un bon ! Le col dur.

VALÉRIE. — Oh ! oui. Lui, sûrement. Tu le faisais tordre de rire.

GILLES, très satisfait. — Tiens ! Je n'avais pas remarqué.

VALÉRIE. — Tout le temps !

GILLES. — Il est bien gentil !

Ménétrier entre.

VALÉRIE. — Je ne comprends pas comment j'ai pu oublier le col dur !

MÉNÉTRIER. — Moi non plus. C'est le seul sur lequel je compte absolument.

GILLES, atterré. — Le seul ?

MÉNÉTRIER. — Ne faites pas cette tête-là ! J'espère bien qu'il y en aura deux et peut-être même trois autres. Mais je ne suis sûr que du col dur.

VALÉRIE. — Deux ou trois seulement ?

GILLES. — Pourvu que ce soient les mêmes.

MÉNÉTRIER. — Vous avez le grand chauve ?

GILLES. — Oui.

MÉNÉTRIER. — Le barbu ?

SUZANNE FORSTER. — Vous voyez. Le barbu ! J'en étais sûre.

GILLES. — Et le petit blond à lunettes ?

MÉNÉTRIER. — Ah ! non.

GILLES, furieux. — Comment, non ?

VALÉRIE. — Pourquoi, non ?

MÉNÉTRIER. — Je ne sais pas pourquoi. Je ne crois pas, c'est tout.

GILLES. — Mais, pourtant, nous sommes trois à compter sur lui !

MÉNÉTRIER. — Ça lui est peut-être égal !

VALÉRIE. — C'est épouvantable !

GILLES. — Nous n'allons pas perdre notre temps à regretter ce binoclard !

MÉNÉTRIER. — D'autant moins que ce n'est pas lui le plus hostile.

GILLES. — Ah ! Non ?

MÉNÉTRIER. — Il y a l'assesseur aux palmes académiques.

SUZANNE FORSTER. — Je vous avais prévenus !

GILLES. — Vieil abruti ! Alors, heureusement que nous avons un autre partisan. (Court silence.) Lequel donc déjà ?

BOURDILLE, de son banc. — L'aubergine !

GILLES. — Ah ! oui, merci ! (A Ménétrier :) Qu'en pensez-vous ?

MÉNÉTRIER. — Le marchand de bestiaux ? Non. Au contraire.

GILLES, bouleversé. — Au contraire ? Mais, alors, il ne nous en reste plus que trois. Plus que trois ! Dont nous ne sommes même pas sûrs ! C'est ignoble ! C'est inadmissible !

VALÉRIE, à Suzanne Forster, avec une gravité touchante et un peu comique. — N'est-ce pas, maître, qu'on peut épouser un condamné à mort ?

GILLES, éclatant. — Tu as une façon de me réconforter !

VALÉRIE. — N'est-ce pas, maître ?

SUZANNE FORSTER, très émue. — Je crois, oui ?

VALÉRIE. — Même si on est condamné soi-même ?

SUZANNE FORSTER. — Je crois, oui.

VALÉRIE. — Alors, si c'est nécessaire, vous ferez tout de suite les démarches.

Suzanne Forster se jette en pleurant dans les bras de Valérie.

MÉNÉTRIER, avec un étonnement profond. — Il y a encore des femmes comme celle-là ?

GILLES, furieux. — Mais, enfin ! Nous ne sommes pas encore condamnés !

MÉNÉTRIER. — Ah ! Si votre frère n'avait pas menti à propos de ce dîner.

GILLES, amer. — Seulement, voilà, il a menti.

MÉNÉTRIER. — Mensonge d'autant plus extraordinaire qu'à la fin de sa déposition il a sincèrement fait tout ce qu'il a pu pour vous sauver.

GILLES, doucement, en désignant Valérie. — C'est à cause d'elle !

VALÉRIE. — De moi ?

GILLES. — Il ne nous avait jamais vus ensemble. Je crois qu'il a été épaté par notre amour.

Valérie lui prend la main.

SUZANNE FORSTER. — Tout le monde l'a été. Malheureusement !

GILLES. — Malheureusement ?

SUZANNE FORSTER. — C'est ce qui risque de vous perdre. On admire les amants, mais on ne les aime pas. On ne les admet que s'ils sont très malheureux.

GILLES. — Eh bien, alors ?

MÉNÉTRIER. — Vous êtes malheureux, vous ?

VALÉRIE. — Ne dis pas de bêtises.

MÉNÉTRIER. — Vous l'avez été deux fois cinq

minutes pendant ce procès. Et seulement lorsque l'un ou l'autre, vous vous êtes crus trahis. Vous risquiez votre tête avec une parfaite indifférence. Par contre, vous faisiez des scènes de crocheteur pour une porte ouverte ou un rendez-vous dans un bar.

VALÉRIE, contrite. — J'avais tort, je lui ai demandé pardon.

MÉNÉTRIER. — Vous avez comparu devant des braves types probablement pas très heureux. Et vous les avez faits témoins de votre amour. Un amour « épatant » peut-être, mais terrible. Je ne sais pas s'ils pourront vous pardonner ça !

VALÉRIE, avec une indignation méprisante. — Nous pardonner ?

SUZANNE FORSTER. — Et puis, vous avez dit trop de bien de votre femme.

VALÉRIE, vivement. — N'est-ce pas ?

SUZANNE FORSTER. — Il ne fallait pas protester tellement quand la femme du capitaine Cloerec l'a accusée.

VALÉRIE. — Oh ! non, c'était ignoble. Il ne pouvait pas laisser passer ça.

MÉNÉTRIER. — Que voulez-vous ? Vous l'avez rendue trop sympathique !

GILLES. — Trop sympathique ? Mais vous êtes drôle, elle était adorable, Thérèse. Demandez à ceux qui l'ont connue. A sa petite tante, qui est devenue folle de l'avoir perdue. Elle était gaie, jolie, gentille, charmante. Si elle a fait du mal, c'est parce que je ne l'ai pas aimée. Thérèse était digne de tous les respects, de tout le bonheur. C'était ma petite sœur chérie.

MÉNÉTRIER. — Voilà ce qu'il aurait fallu dire.

SUZANNE FORSTER. — Heureusement, vous avez un allié.

MÉNÉTRIER. — Et quel allié ! Le président !

VALÉRIE. — Il nous est favorable ?

MÉNÉTRIER. — J'en suis presque sûr !

GILLES. — Oui, mais le président, on s'en f..., il ne vote pas !

MÉNÉTRIER. — Non seulement il vote, mais depuis 1944 il dirige la délibération.

SUZANNE FORSTER. — C'est un vieux renard. Il passe pour débonnaire et un peu gâteux. Mais c'est sa technique. Il n'écoute que les accusés. Et il les fait parler, sans trop se soucier des règles. J'ai la conviction qu'il vous croit innocents. Alors je le connais. Il va placer les jurés devant ce dilemme : les accusés ont tué et il faut les tuer, ou ils sont innocents et acquittez-les. Il n'y a pas de demi-mesure. Et il vous fera acquitter.

GILLES. — Ah ! non, vous n'allez pas nous donner de l'espoir, maintenant ! Si vous voulez que nous puissions supporter ce qu'ils vont décider tout à l'heure, ne venez pas nous donner de l'espoir !

VALÉRIE. — Gilles !

GILLES. — Au contraire. Il faut renoncer au bonheur, vite ! vite ! Se dire qu'ils vont me séparer d'elle. Et que je me f... du reste ! Mourir un peu plus ou un peu moins !

VALÉRIE, bouleversée. — Mon amour !

GILLES. — Nous avons assez fait de sales petits calculs. Assez bafouillé sur le grand chauve et le petit à lunettes. Il paraît que ça ne suffit pas d'être innocent. Alors, qu'on nous f... la paix avec l'espoir !

BOURDILLE. — Vous n'êtes pas raisonnable !

GILLES. — C'est vrai, pardon. (Très gentiment, à Suzanne Forster, éperdue.) Ce n'est naturellement pas à vous que j'en ai. Vous êtes très gentille. Vous avez très bien parlé pour ma petite. Mais c'est d'attendre. Je ne sais plus ce que je dis.

Il lui serre la main.

MÉNÉTRIER, faisant à Suzanne Forster signe de le suivre. — Ils ne tarderont plus guère maintenant !

Ils sortent. Un silence.

GILLES. — Ils ne tarderont plus guère.

VALÉRIE. — J'ai entendu.

GILLES. — Tout ce temps que nous avons perdu avec ces avocats !

VALÉRIE. — Ne le regrette pas. Ça nous occupait.

GILLES. — Tu n'avais pas besoin d'être seule avec moi ?

VALÉRIE. — C'est trop terrible.

Court silence.

GILLES. — Quand je pense que je te parle peut-être pour la dernière fois, je voudrais te dire quelque chose de merveilleux.

VALÉRIE. — Dis n'importe quoi, mon chéri, mais empêche-nous de penser à eux, à ce qu'ils font, à ce qu'ils disent.

GILLES. — Tout de même s'il nous acquittent ? (Presque agressif.) Quoi ? C'est possible ? Tu m'aimeras encore dans une vie ordinaire ?

VALÉRIE, gravement. — Oui.

GILLES, pressant. — Sans le danger ?

VALÉRIE. — Oui.

GILLES, de plus en plus pressant. — Quand ils ne m'obligeraient pas à me surpasser tout le temps ?

VALÉRIE. — Oui.

GILLES, plus pressant encore. — Quand je serai redevenu un petit type comme tout le monde ?

VALÉRIE. — Oui.

GILLES. — Quand je caboterai sur la mer des Antilles et que tu m'attendras à Valparaiso ?

VALÉRIE. — Et toi, là-bas, tu m'aimeras encore ?

GILLES. — Je te rêve jour et nuit depuis cinq mois. Alors !...

VALÉRIE. — Justement. C'est très difficile pour celui qui est le rêve.

GILLES. — Je t'aimerai toujours.

VALÉRIE, en souriant. — Dis-le-moi comme dans la lettre d'Hoyosse, une fois pour toutes et sans rigoler.

On entend une sonnette. Bourdille, qui s'était écarté avec tact, se rapproche.

BOURDILLE. — Les jurés vont rentrer.

VALÉRIE. — Ce n'est pas possible. Pas déjà. Mais je ne t'ai rien dit. Je ne t'ai encore rien dit.

GILLES. — Ma chérie !

VALÉRIE. — Ah ! Je voudrais tellement te donner un souvenir, une petite chose... Mais je n'ai plus rien. Ils m'ont tout pris. (Elle fouille fébrilement dans son sac.) Rien.

GILLES, souriant. — Je t'adore !

VALÉRIE, relevant la tête. — Pourtant, je peux tout de même te donner quelque chose ; je ne t'ai jamais menti.

GILLES, bouleversé. — Jamais ?

VALÉRIE. — Jamais.

GILLES. — Pas une fois ?

VALÉRIE. — Jamais. Tu n'es pas heureux ?

GILLES. — Très heureux. (Avec effort.) Moi aussi, mon chéri, je peux te donner quelque chose. Mais,

moi, ce sera quelque chose de mal. Et, en même temps, une grande preuve d'amour. Une preuve terrible. Parce que je risque de te perdre en te la donnant.

VALÉRIE. — Je ne veux pas savoir !

GILLES. — Il le faut. Il faut que je sois digne de toi, ma pauvre chérie. Au moins une fois. Au moins en ce moment. Voilà. (Avec une gêne immense et une sorte de grandeur.) Je t'ai trompé avec Maryse.

VALÉRIE, sourdement. — Je le savais !! Je l'ai toujours su !

GILLES. — Et je n'ai pas d'excuses. Elle se moquait de moi parce que j'étais fidèle. J'ai voulu faire le malin. Pardonne-moi si tu peux.

BOURDILLE, qui commence à s'inquiéter. — Les jurés prennent place.

VALÉRIE. — Je te pardonne. C'est peut-être mieux qu'elle ait fait ça ! Maintenant, quoi qu'il arrive, nous sommes vraiment seuls. Sans frère, sans mère et sans amie.

L'HUISSIER, entrant à gauche. — Gendarmes, faites entrer les accusés.

GILLES, avec angoisse. — Alors, vite mon chéri, vite. S'il m'arrive malheur, promets-moi de refaire ta vie.

VALÉRIE, désignant Bourdille. — Entrons ! Ne lui faisons pas d'ennuis.

BOURDILLE. — Je ne suis pas une brute tout de même.

GILLES. — Je ne pourrai pas mourir tranquille avec l'idée du mal que je te fais. Tu vois bien que je ne mérite pas ton amour et que je suis un imbécile. Promets-moi de refaire ta vie.

VALÉRIE. — Jamais.

GILLES, incrédule. — Oh ! Jamais ?

VALÉRIE, révoltée. — Dis tout de suite que je t'oublierai.

GILLES. — Naturellement, tu m'oublieras.

VALÉRIE. — Alors, je t'aime moins que Thérèse ? Je t'aime moins que Thérèse, dis-le donc ?

BOURDILLE, très ennuyé. — Je vais être obligé d'ouvrir.

VALÉRIE, dans un cri. — C'est fini ! Regardons-nous bien, Gilles. Rappelons-nous bien comment nous sommes. Je ne veux pas devenir pour toi une vague jolie blonde. J'ai les yeux un peu enfoncés, les pommettes saillantes, une grande bouche, une petite marque sur la joue. Et je t'aime. Et tant mieux s'ils nous tuent !

GILLES. — Mon petit Obolinski !

A ce moment Ménétrier entre en coup de vent, suivi de Suzanne Forster.

MÉNÉTRIER. — Qu'est-ce que vous attendez ? Ça ne vous intéresse donc pas de savoir que vous êtes acquittés ?

VALÉRIE. — Acquittés !

GILLES, hurlant. — Quoi ?

MÉNÉTRIER. — J'ai un ami dans le jury qui vient de me le faire comprendre.

GILLES, à voix de plus en plus haute. — Mais alors... mais alors... mais alors... Nous irons à Valparaiso

Il prend Valérie dans ses bras et la fait tourner avec lui. Ils pleurent de joie.

RIDEAU

Valérie. Thérèse.

Valérie. Tantine. Thérèse.

1 THÉRÈSE. — *Vous avez pitié de moi, vous aussi ?* (ACTE PREMIER.)

2 VALÉRIE. — *Ce n'est vraiment pas votre faute si je ne tiens pas debout.* (ACTE PREMIER.)

3 THÉRÈSE. — *Je vous cède la place et vous donne ma bénédiction !* (ACTE PREMIER.)

4 VALÉRIE. — *J'étais sa femme. Sauf pour les autres.* (ACTE II.)

5 MÉNÉTRIER. — *Vous voyez une femme tomber de quinze mètres et votre premier réflexe est de regarder votre montre !* (ACTE II.)

Gilles. Thérèse. Pascal. Tantine.

Le Président et ses assesseurs ; Nogarre, Bourdille, Rabouin, Ménétrier, Gilles, Valérie, Suzanne Forster.

Gilles. Valérie.

Hoyosse. Bourdille. Gilles. Valérie.
Ménétrier. S. Forster. Un gendarme.

Séverine. Gilles. Valérie.
Ménétrier. Suzanne Forster.

Gilles. Valérie. Ménétrier. Suzanne Forster.

6 HOYOSSE. — *Merci pour ton chapeau sur l'œil et pour ton sourire triste.* (ACTE III.)

7 VALÉRIE. — *Je ne suis plus ta fille. Être mère, ça ne consiste pas à veiller son enfant pendant ses coqueluches. C'est aujourd'hui qu'il te fallait le prouver. Je ne te connais plus !* (ACTE III.)

8 SUZANNE FORSTER. — *On admire les amants. Mais on ne les aime pas.* (ACTE IV.)

9 VALÉRIE. — *Je peux tout de même te donner quelque chose : je ne t'ai jamais menti.* (ACTE IV.)

10 GILLES. — *Mais alors... Mais alors... Nous irons à Valparaiso.* (ACTE IV.)

Valérie. Gilles.

Ménétrier. Suzanne Forster. Gilles. Valérie. Bourdille.

(Suite de la page 2 couverture.)

n'avoir pas résisté à l'épreuve des années et de l'histoire. Si c'était à refaire, sans doute recommenceraient-ils alors que, l'expérience leur ayant profité, les malins tâcheraient de se placer beaucoup plus tôt du côté du manche.

Quoi qu'il fasse, Marcel Aymé est beaucoup moins un écrivain *dégagé* qu'il ne le pense. L'essentiel, cependant, n'est pas là. Qui ne pardonnerait au conteur d'*Uranus* ses légers écarts de langage ou de pensée ! Car son talent balaie toutes les objections ; il est verbeux et dru ; il possède la première qualité des conteurs : celle d'insuffler à ses créatures une dose de vie telle qu'il faut bien les accepter comme elles se présentent.

Peu de nos écrivains sont doués de cette grâce : réussir à inventer des légendes qui puissent rivaliser avec les plus célèbres du florilège humain. Depuis toujours, nous croyons à Peau d'Ane, à Cendrillon, à la merveilleuse histoire de la Belle qui rencontra la Bête, mais il y a longtemps que nous n'accordons plus le même crédit aux inventions de nos artistes. Il nous faut donc aller, dans le Nord, chercher une Selma Lagerlof et ses sortilèges : Gosta Berling, Nilss Holgersson.

Seule, peut-être, une Louise de Vilmorin a su conserver le secret des beaux récits qui enchantaient notre enfance, comme ils avaient charmé celle de nos pères ou grands-pères... Je ne suis pas loin de croire que *le Retour d'Erica* (Gallimard, édit.) va, très vite, prendre une place méritée dans cette galerie où passent, de temps en temps, les chers fantômes de notre imagination.

La jeune fille Erica est radieusement belle. Dans son lointain pays de neige, elle trouve un jour la mort dans l'eau paisible d'un étang... Mais elle n'est pas tout à fait morte. Et ses amoureux, comme son père, la reverront... En lisant son histoire en tout cas, on ne sait plus très bien ce qu'on doit admirer le plus : la perfection du destin d'une héroïne ou l'art de l'écrivain qui lui donna la vie...

Imaginez que vous ayez la bonne fortune de recevoir à votre table ou pour les quelques heures d'une soirée amicale un homme âgé qui aurait vécu dans l'intimité des grands peintres de la fin du siècle dernier et qui les aurait connus à l'époque où ils étaient raillés, quand ce n'est méconnus purement et simplement, par leurs contemporains : Monet, Renoir, Pissarro, Gauguin, Toulouse-Lautrec, Forain... qui sais-je encore... Pour peu que votre hôte ait eu dans sa jeunesse le goût des découvertes et des idées et qu'il soit resté spirituel et intelligent, quels bons moments n'allez-vous pas passer en feuilletant l'album de ses souvenirs ?...

C'est un plaisir de cet ordre qui vous attend si vous ouvrez *Peints à leur tour* (Albin Michel, édit.). Comme Félix Fénéon, prince des critiques et l'un des plus clairvoyants qui fût, Thadée Natanson, l'auteur de ce livre, a compris, en voyant l'aube d'une nouvelle époque picturale, qu'il assistait à l'un des phénomènes les plus importants de l'histoire artistique. Son livre de souvenirs ne prétend nullement accéder aux vertus du traité d'esthétique ; et, lorsqu'il parle de ses cadets, il les appelle avec beaucoup de politesse — et sans doute une vague inquiétude — *Monsieur* Matisse ou *Monsieur* Picasso.

Le fait qu'il ait distingué, à l'origine de leur carrière, ces deux peintres qui sont aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, les deux plus grandes figures de l'École de Paris démontre combien Thadée Natanson avait l'esprit prompt et le regard éveillé.

Pour tous ceux qui s'intéressent à la « petite histoire » de la peinture presque contemporaine, *Peints à leur tour*, avec son ton familier et bon enfant sera un amusant et fidèle mémorial. De nombreuses planches hors texte, dessins admirablement choisis et en général inconnus, sont le complément naturel et combien précieux des propos à bâtons rompus de Thadée Natanson.

Vous prenez une histoire d'amour du type pathétique (c'est-à-dire un récit dans lequel les bons sentiments et la morale finissent par triompher). Vous enrobez le tout dans les descriptions d'un métier peu connu et dont on admet qu'il est plein de pittoresque : éleveur de poulets dans une ferme modèle, conducteur de camion sur toute la largeur d'un continent, cueilleur de pommes dans des vergers industrialisés... Vous avez soin de verser quelques gouttes d'un esprit aussi caustique que possible, sans oublier de faire parler à vos personnages la langue cursive et un peu débraillée de tous les jours...

Il y a beaucoup de chances pour que vous réussissiez ainsi un de ces cocktails mis à la mode par les Américains soit dans les films « B » produits en série par Hollywood, soit dans les romans appelés « best-sellers » sans doute parce qu'ils se vendent aussi bien aux rentiers de Denver (Colorado) qu'aux directeurs des maisons d'édition parisiennes. Il faut, bien entendu, réunir les ingrédients avec un certain savoir-faire et les mélanger, dans le « shaker », avec un coup de main qui n'est pas à la portée de tout le monde. Le roman de Frédéric Wakeman : *les Marchands de courant d'air* (Albin Michel, édit.), relève très exactement de cette catégorie.

On le lit sans aucun déplaisir. Il apporte d'utiles renseignements sur les mœurs des agents de publicité, qui sévissent dans la radio des U. S. A. Les protagonistes de l'action sont campés avec suffisamment de vigueur pour exciter l'intérêt et faire croire que leur peinture relève parfois de la satire. Sans doute les oublie-t-on assez vite. Tout au moins, leurs aventures ont-elles procuré quelques heures de détente et d'évasion. Il ne faut pas demander davantage à ce genre de livre.

Pour sa première œuvre romanesque, Jacques Brenner a choisi de traiter un thème aussi vaste qu'éternel : la jeunesse ; ou, comme l'annonce son éditeur, de « décrire l'aventure d'une génération ». Cette ambition démesurée, on la voit, périodiquement, saisir les écrivains, en particulier les jeunes romanciers qui veulent *tout dire* dans leurs premiers ouvrages.

En ce qui concerne Jacques Brenner, il est encore difficile de préciser s'il a ou non réussi. En effet, *l'Année commence au mois d'octobre* (Éditions de Minuit) paraît n'être que le premier des volets d'un polyptyque. Il est lui-même divisé en tableaux, chacun de ceux-ci nous présentant des personnages distincts, n'ayant souvent aucun rapport entre eux, mais dont on imagine qu'ils entreront en contact plus tard, à mesure que l'intrigue se nouera. C'est procéder d'une technique que nous avons souvent vue à l'œuvre ailleurs et qui vaut ce que valent toutes les techniques : on ne peut les juger qu'en fonction de leurs résultats. Aucun n'est encore apparent ici, l'affaire étant à peine engagée.

Il vaut donc mieux attendre l'auteur à ses prochains livres. On peut, semble-t-il, lui faire confiance. Les portraits d'adolescents de ce premier volume sont plaisants et bien venus, encore que sacrifiant parfois aux modes de désinvolture et de cynisme d'aujourd'hui.

CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec

une reliure mobile **ACLÉ** Brevetée FRANCE et ÉTRANGER

spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . **330 fr.**

Clefs de montage, utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **42 fr.**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . **80 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny
Dépôt légal 3e trimestre 1948. — Imprimeur no 54.